

MAGAZINE

SEPTEMBRE

PRIX 6 FRs.

La grande Vedette
JANE MARNAC
dans
"PARIS-BÉGUIN"

MARCEL
SAINT-AUBIN

AU SOMMAIRE :

L'AMÉRIQUE & LE CINÉMA AMÉRICAIN VUS PAR JACQUES FEYDER

COEURS BRÛLÉS. Film raconté

UN FRAGMENT DU DÉCOUPAGE DU **PARFUM DE LA DAME EN NOIR**

Des articles et chroniques de EM. VUILLERMOZ, L. WAHL, M. CARNÉ, G. CHAPEROT, M. M. BESSY etc...

**Plus de la moitié
des Cinémas
de la Région Parisienne**

parmi lesquels

L'OLYMPIA
LE COLISÉE

Les ACT. "LE JOURNAL"
LES CAPUCINES
LE CLICHY PALACE
LA SCALA
LE KINÉPHONE
LE CARILLON

FOLIES DRAMATIQUES
LE PALAIS DES FÊTES
LE MONGE PALACE
LE DANTON PALACE
LE CINÉ ORNANO
LE NOVELTY PALACE
LE FLORÉAL
LE PARMENTIER

LE SPLENDID CINÉ
LE PLAISANCE CINÉ
L'OLYMPIC
LE VANVES CINÉ
L'IDÉAL CINÉ
LE CINÉ JEANNE-D'ARC
L'ITALIE
LE SECRÉTAN
Etc...

passent

"ÉCLAIR-JOURNAL"

Sonore et Parlant

La plus belle sélection
d'Actualités Cinématographiques
du Monde entier

"ÉCLAIR-JOURNAL"

SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE FR. 1.000.000

Service Commercial et Distribution, 12, rue Gaillon, PARIS (2^e)

Adresse télégraphique : CINÉCLAIR-PARIS

~~~~~ Téléphones : Louvre 14-18 ; Central 32-04, 96-66 et 96-67 ~~~~~

ADMINISTRATEUR UNIQUE :

**CHARLES MICHEL**

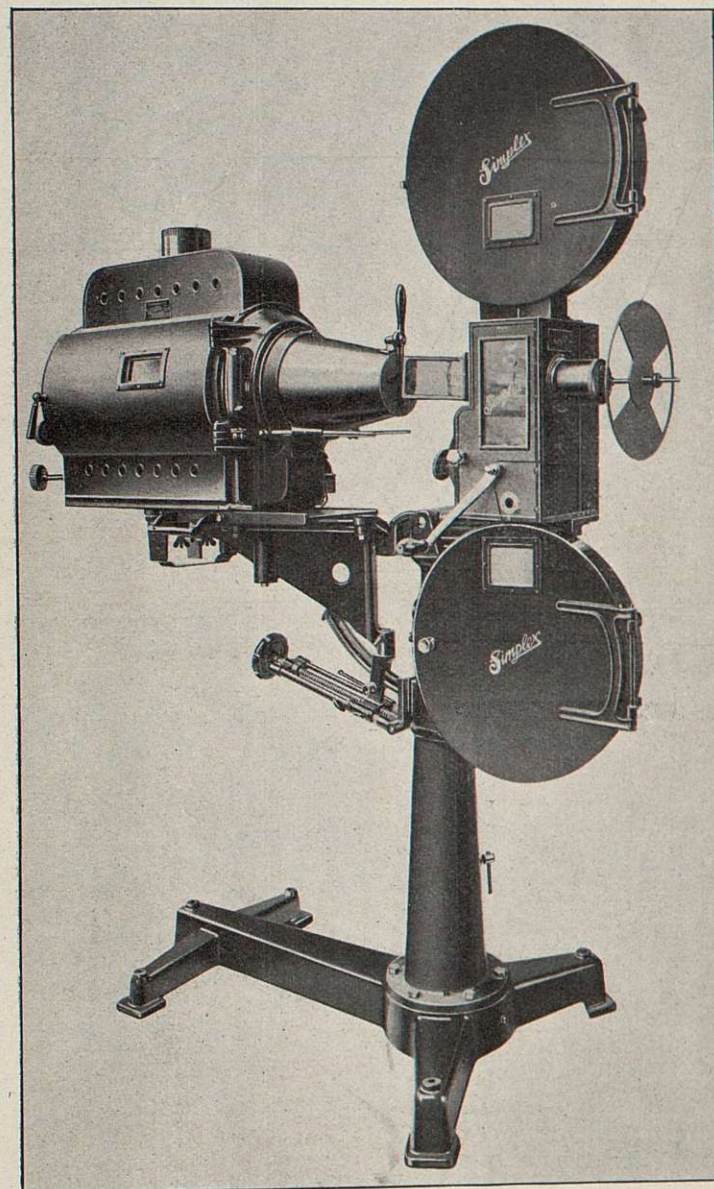
INGÉNIEUR DES ARTS ET MANUFACTURES

35, Avenue Pierre-I<sup>er</sup>-de-Serbie, PARIS (8<sup>e</sup>)

Tél. : ÉLYSÉES 81-56

**LE MEILLEUR PROJECTEUR AU MONDE**

*Simplex*



**BROCKLISS & C<sup>ie</sup>**

**6, Rue Guillaume-Tell, PARIS (17<sup>e</sup>)** ◦ Téléphone : Carnot 99-50 et 51

**MARSEILLE : G. Martel, Place Castellane — BRUXELLES : Alex Ch. Auriéma, 520, Av. Brugmann**

◊ | ◊

1



# Victoria et son Hussard

Le plus grand succès de l'année

Musique de  
**Paul ABRAHAM**  
Production **RICHARD OSWALD**

Vente pour le Monde entier  
**G. P. Films G. M. B. H.**

BERLIN SW. 68  
Kochstrasse, 64

G. P. FILMS  
G. M. B. H.



Adr. tél. : PASCALFILM-BERLIN

Tél. : JÄGER 4568, 4569

G. P. FILMS  
G. M. B. H.



## 1 9 3 1 MACAZINE

FONDATEUR : JEAN PASCAL

SEPTEMBRE

11<sup>e</sup> Année.

Numéro 9.

### Sommaire

|                                                                                                       |          |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| Carnet de route<br><i>Émile Vuillermoz</i>                                                            | 5        |
| L'Amérique et le cinéma américain vus par<br>Jacques Feyder<br><i>Marcel Carné</i>                    | 7        |
| La Réclame dans les films et les films dans la<br>réclame<br><i>Lucien Wahl</i>                       | 11       |
| Le Cinéma sur la route du Tour de France<br><i>C.-A. Gonnert</i>                                      | 14       |
| L'Œuvre classique de Jacques Feyder<br><i>Georges Chapierot</i>                                       | 17       |
| « Le Parfum de la dame en noir » (fragment du<br>découpage de Marcel L'Herbier)                       | 21       |
| Des bruits rasant le sol...<br><i>M. C.</i>                                                           | 25       |
| C. C. C.<br><i>H. Gibey</i>                                                                           | 26       |
| « Cœurs brûlés »<br><i>Marcel-Albert Grance</i>                                                       | 28       |
| Phonomagazine<br><i>Maurice Bex</i>                                                                   | 41       |
| Nos Gosses<br><i>Maurice-M. Bessy</i>                                                                 | 42       |
| Des Livres près de l'écran<br><i>Jacques Sempère</i>                                                  | 45       |
| Congrès, vœux, projets... et réalisations<br><i>Jean Valdois</i>                                      | 46       |
| Ce que nous verrons prochainement<br><i>(La Rédaction)</i>                                            | 48       |
| D'André Dahl à Marcel Achard en passant par<br>Yves Mirande et Tristan Bernard<br><i>Jean Hersent</i> | 50       |
| La Mode féminine<br><i>Marthe Richardot</i>                                                           | 53       |
| Revue de Presse<br><i>P. P.</i>                                                                       | 54       |
| Les Films du Mois<br><i>M. C. et J. H.</i>                                                            | 55       |
| Choses d'ici... et d'ailleurs<br><i>Lynx</i>                                                          | 59       |
| « Ciné-Magazine » en Province et à l'Étranger<br>Courrier des Lecteurs<br><i>Iris</i>                 | 60<br>62 |

### ÉDITORIAL

Rarement saison ne s'ouvrit plus brillamment, plus riche en promesses que celle qu'inaugure ce numéro. De toutes parts, en effet, nous sont communiqués de magnifiques projets.

Au cours d'une réunion fêtant le premier anniversaire de sa jeune firme, le prestigieux animateur qu'est M. Adolphe Osso nous exposa ce qu'au cours des douze derniers mois un effort soutenu et une activité jamais relâchée surent réaliser, et aussi ce qu'une collaboration intelligente nous préparait.

Lors d'un récent dîner qui suivit la présentation, de *Partir*, M. Natan, dont il n'est pas besoin de retracer ici le magnifique labeur, observa sur les destinées de sa future production un silence complet. Mais il ne fut pas difficile d'appréhender de la bouche d'un de ses immédiats collaborateurs que les Studios de Joinville doivent, ces mois prochains, voir s'éclore une série de grandes productions dont les œuvres en cours de montage, ou prêtes à sortir, comme *Les Croix de Bois*, *Après l'Amour*, *Faubourg Montmartre* et *Atout Cœur*, ne sont que d'heureuses prémices.

Paramount, dont la cadence de production nous a déjà rempli d'étonnement, prépare une série de films dont nous devons espérer beaucoup, car ils seront dus à la collaboration d'auteurs et de réalisateurs choisis parmi les plus grands.

Peut-on ne pas signaler, également, l'effort de l'A. C. E. laquelle nous promet douze films, je crois, qui confirmeront tout le bien que le cinéma peut et doit tirer d'une collaboration franco-allemande intelligemment comprise ?

Partout on travaille, et j'aurai le plaisir, très bientôt, de revenir plus longuement sur les programmes pleins de promesses de maisons comme Braunberger-Richebé, Vandal et Delac, Jacques Haik, Tobis, et d'autres encore, dont les résultats, cette année, furent déjà brillants. Des firmes américaines ne vont-elles pas, elles aussi, produire désormais régulièrement des films destinés à notre marché ?

« La route est belle », a dit le premier film parlé français ! C'est surtout aujourd'hui, qu'elle nous le paraît, toute jalonnée de beaux espoirs et de réconfortantes réalités.

ANDRÉ TINCHANT.

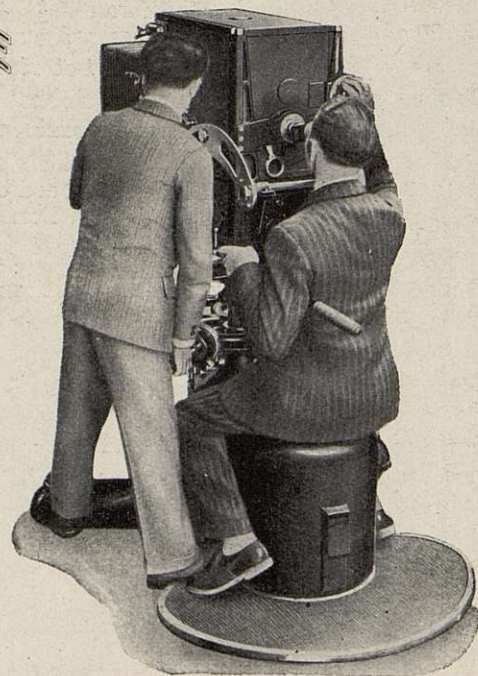
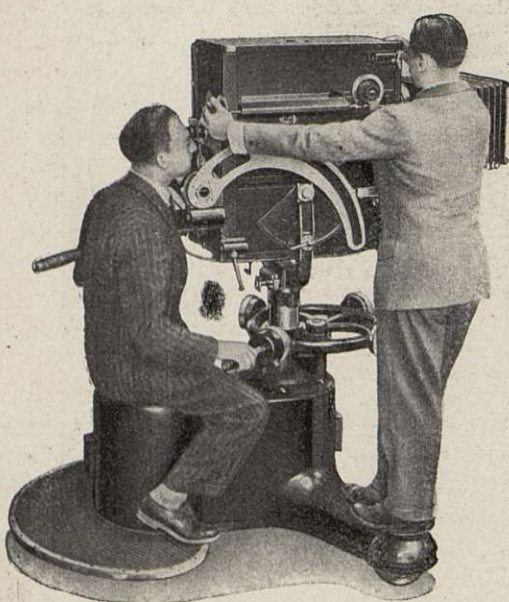
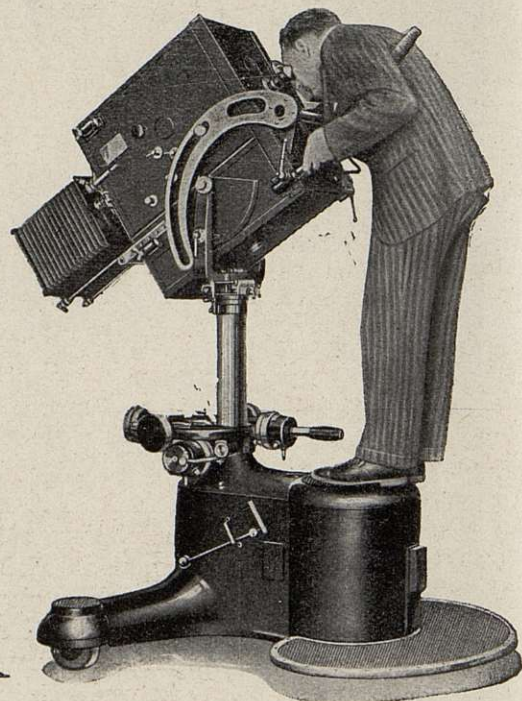
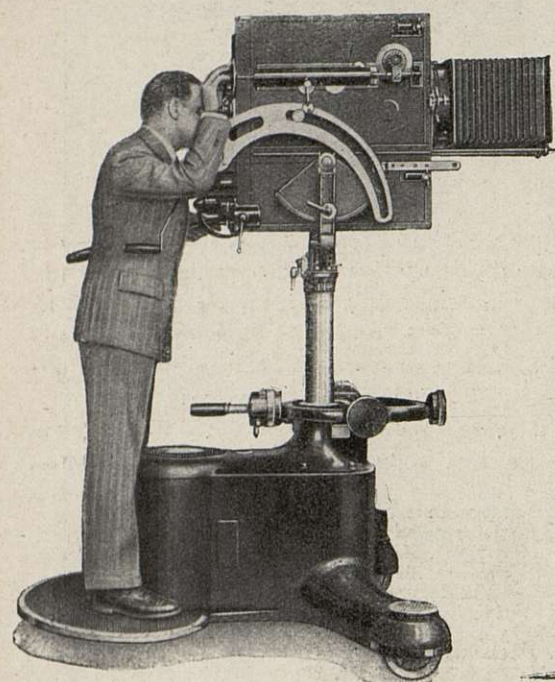
Directeur : ANDRÉ TINCHANT

ABONNEMENTS : FRANCE ET COLONIES : Un an, 65 fr. — Six mois, 35 fr. — Trois mois, 18 fr.  
ÉTRANGER (Pays ayant adhéré à la Convention de Stockholm) : Un an, 85 fr. — Six mois, 45 fr.  
— (Pays n'ayant pas adhéré) : Un an, 100 fr. — Six mois, 50 fr.

Paiement par chèque ou mandat-carte. Compte de chèques postaux : Paris n° 309-08.  
Bureaux : 78, boulevard Saint-Michel, Paris (VI<sup>e</sup>). Téléphone : Danton 36-67.  
Régie exclusive de la publicité : Société Européenne de Publicité, 10, rue de la Victoire, Paris (IX<sup>e</sup>).  
Tél. : Trudaine 97-70 et la suite.



# L'ÉQUIPEMENT AUTOMATIQUE QUE TOUT STUDIO MODERNE DOIT POSSÉDER



PARAMOUNT PUBLIX CORPORATION  
STUDIOS PARAMOUNT  
FILMS OSSO  
BRAUNBERGER-RICHEBÉ  
SOCIÉTÉ FRANÇAISE DES FILMS PARLANTS

EMPLOYÉ PAR

NEW-YORK  
ST-MURICE  
PARIS  
BILLANCOURT  
PARIS

REX INGRAM MARKHAM PRODUCTIONS  
U. F. A.  
KLANG FILM  
HUNNIA FILM  
INTORGKINO

NICE  
BERLIN  
BERLIN  
BUDAPEST  
MOSCOU

ETC... ETC...

## CARNET DE ROUTE

Par ÉMILE VUILLERMOZ

Si les philosophes étaient investis, dans les sociétés modernes, des pouvoirs qu'ils seraient dignes d'exercer et si les conducteurs de peuples avaient tous la sagesse de prendre leur avis avant de se lancer, à corps perdu, dans des aventures politiques, diplomatiques ou militaires, on pourrait vraiment améliorer rapidement le sort de l'humanité.

Si un Conseil des Sages — mais, en trouverait-on sept? — se réunissait périodiquement pour imposer aux guides de l'opinion certaines disciplines et certaines directives, on débarrasserait les foules de dangereux préjugés et on préparerait une civilisation moins fragile et moins précaire.

La première mesure que devraient prendre ces Mentors, ce serait d'obliger les ministres et les rois, les diplomates et les généraux, à se livrer à une petite opération arithmétique d'une très haute signification morale : ils les contraindraient à confronter tout le genre humain avec son « plus grand commun diviseur ».

Le plus grand commun diviseur existe : c'est le cinéma.

Rien n'est aussi instructif et rien n'est plus émouvant que de regarder, l'un après l'autre, plusieurs peuples placés dans leurs salles obscures, en présence des mêmes images. Suivre un film dans sa course autour du monde est une magnifique leçon de politique internationale.

Le hasard des vacances qui m'a permis de franchir

plusieurs frontières et d'entrer tour à tour dans des cinémas suisses, autrichiens, tyroliens, allemands, espagnols et portugais, dans des palaces de grandes capitales et dans des salles de villages montagnards, m'a mis à même de bénéficier pour mon propre compte de cette expérience saisissante.

Mais, comme je ne suis pas ministre des Affaires étrangères, je ne pourrai pas, hélas ! en faire profiter

mes compatriotes. Contentons-nous, entre amis du cinéma, d'en tirer quelques modestes leçons de choses.

Tout d'abord, une telle prospection nous apprend que l'animal humain est partout le même. La différenciation de la mentalité des races a été très exagérée par les psychologues de profession.

Elle ne porte, d'ailleurs, que sur des manifestations extérieures et des détails accessoires.

Mais le fond solide des sentiments élémentaires, des instincts et des passions, demeure semblable sous toutes les latitudes.

M. Podricca, le directeur de cet admirable théâtre des Piccoli que nous avons fêté si chaleureusement à Paris, me confiait, il y a deux ans, ses impressions de globe-trotter-impresario.

Avec ses marionnettes si spécifiquement italiennes, il a fait le tour du monde. Il leur a fait parler leur langue maternelle, si j'ose dire, devant des publics appartenant à toutes les races. Il a joué les mêmes pièces devant les Blancs, les Noirs, les Jaunes et les Peaux-Rouges. Il a sollicité les applaudissements des Polynésiens et des Mohicans, des



Une des scènes les plus sensibles de « Sous les toits de Paris » : Albert attendant Pola à la sortie du bal-musette.



Africains et des Japonais, des Persans et des Incas.

Eh bien ! il m'affirmait que, dans tous les pays, le rire jaillissait toujours à la même minute, l'effet comique était universel, le geste drôle avait une puissance internationale. Et les spectateurs parisiens du Théâtre des Champs-Élysées possédaient sur ce point une réceptivité strictement semblable à celle des Cafres ou des Papous.

Le cinéma est exactement dans le même cas. Toutes les foules sont sensibles aux mêmes effets, obéissent passivement aux mêmes sollicitations et se partagent fraternellement un petit capital, assez restreint, d'humour et d'ironie. Il est donc extrêmement facile d'intéresser tout l'univers à une anecdote si on la maintient dans les limites de ce « domaine public ».

Et c'est ce qui explique la médiocrité actuelle du film trop systématiquement internationalisé. La peur de sortir de ce pauvre domaine public paralyse les auteurs et les condamne à la plus navrante pusillanimité intellectuelle.

Ne croyez pas les bons apôtres qui vous affirment qu'il est très difficile d'intéresser les foules internationales. C'est, au contraire, une tâche aisée, beaucoup trop aisée lorsqu'on s'en tient à la routine commerciale. Ce qui serait intéressant, ce serait de sortir de cette « indivision » intellectuelle et de créer des œuvres internationales de qualité.

Ce n'est pas impossible. On nous trompe encore en nous affirmant que les peuples ne s'intéressent qu'aux choses de leur pays, à leurs propres coutumes, à leurs mœurs, à leurs décors quotidiens, à leurs habitudes de vie.

C'est faux ! Les foules sont toujours heureuses de faire le tour du monde dans un fauteuil d'orchestre, de pénétrer dans des intérieurs insoupçonnés, d'observer des façons d'être inédites, de visiter des villes inconnues. C'est une joie pour un citoyen d'Innsbruck de voir comment on sert une consommation dans un café de Lisbonne et la ménagère suisse inventorie avec la plus vive curiosité le mobilier et les ustensiles de cuisine d'une famille caucasienne.

Ce sont les Américains qui ont accrédité la légende des frontières intellectuelles infranchissables. Ce sont eux qui ont dit à nos metteurs en scène : « Notre public ne veut pas de vos films où l'on voit de ridicules petites maisons à trois étages, des « cafés », des trains absurdes et des rues qui nous font sourire de pitié. »

Parbleu ! Les Américains savaient ce qu'ils fai-

saient. Ils se réservaient astucieusement le droit de monopoliser à leur profit cette technique de vulgarisation. Se sont-ils gênés pour inonder l'univers de films aussi rigoureusement américanisés que possible ? Nous ont-ils assez méthodiquement imposé leurs façons de vivre, de boire, de manger, de s'habiller et de s'administrer des raclées de portefaix dans leurs soirées mondaines ?

Et, pendant ce temps, nos naïfs professionnels français s'efforçaient d'expurger leurs scénarios de toutes les notations dégagant un parfum de terroir, achetaient un appareil téléphonique américain pour le placer sur le bureau d'un notaire de Romorantin afin de plaire aux spectateurs de New-York et poussaient même la niaiserie jusqu'à donner aux œuvres de chez nous ce qu'ils prenaient pour le « goût américain » ! Les cinéastes d'Hollywood ont dû bien rire !

Est-il besoin de dénoncer la sottise d'un tel calcul et de rappeler que le succès international d'un film comme *Sous les toits de Paris* est venu de son parti pris de demeurer strictement local ?

Non ! Il est temps de réagir contre ces consignes tendancieuses. La technique du « parlant » n'a pas détruit cette curiosité des peuples pour ce qui se passe au delà de la petite porte de leur jardin. Il faut savoir utiliser cette curiosité.

Nous ne le faisons pas assez. A l'étranger, on souffre de voir des foules s'imprégner des impondérables qui se dégagent des images confectionnées en série. Malgré tout, c'est là que les simples viennent prendre non seulement des leçons de maintien, mais des enseignements sociaux et moraux. Ils se font une idée-standard de toutes les passions humaines traduites par des *stars* plus ou moins bien douées. On voudrait pouvoir leur donner une idée plus juste de la psychologie. Et, là, notre pays a son mot à dire. Pourquoi se soustrait-il à cette mission ?

La visite des cinémas étrangers est encourageante pour nos artistes. Mais elle nous prouve, une fois de plus, que c'est seulement par la qualité que nous pourrions nous classer dans l'univers. Nous ne pouvons vaincre que par l'article de luxe, soigné et raffiné. Pour l'article courant, nous sommes battus d'avance. Tout le monde le fabrique mieux que nous. Voilà une vérité élémentaire que je soumetts aux méditations de nos grandes maisons d'édition. Elle pourrait leur épargner bien des déboires !

ÉMILE VUILLERMOZ.

## L'AMÉRIQUE & LE CINÉMA AMÉRICAIN vus par JACQUES FEYDER



Il y aura bientôt trois ans, le 30 novembre 1928, Jacques Feyder s'embarquait pour un lointain et magique Hollywood, nous laissant un cadeau de choix : *Les Nouveaux Messieurs*, dont la présentation l'avant-veille à l'Empire avait été triomphale.

Avec une sûreté qu'il faut reconnaître, l'Amérique nous ravissait le meilleur artisan que nous possédions, en tout cas le plus complet, celui dont le talent, fait avant tout d'authenticité, s'appliquait aux recherches en demi-teintes, à l'expression du détail psychologique, à l'étude approfondie des caractères, et qui, fait unique dans les annales cinématographiques, avait transposé sur le plan visuel avec autant de bonheur Anatole France et Jules Romains, Émile Zola et Robert de Flers !

Feyder, il le déclarait lui-même, partait « là-bas » pour apprendre. Vivant dans une France refermée sur elle-même, incrédule et moqueuse, et qui avait raillé avec scepticisme les bruits venus d'Amérique relatifs à un bouleversement total de l'art cinématographique par le film parlant, Feyder, disons-nous, en ce matin gris de novembre, s'en allait tout simplement vers une révolution qui, pour n'être pas sanglante, n'en était pas moins redoutable.

Trois années ou presque ont passé... Années de luttes, de batailles épiques, de discussions orageuses. Années de gloires soudaines, d'échecs retentissants, de notoriétés subites et de tapes sans rémission. Années des chefs-d'œuvre éphémères d'un art balbutiant, aux possibilités trop lourdes...

...Le retour du délicat réalisateur de *Gribiche* fut ce qu'il devait être : modeste et discret, tout à l'image de l'homme, ennemi de tout éclat inconsideré.

Arrivé en pleine nuit au Havre, accueilli par les feux clignotants du port, salué par les lueurs tournoyantes des phares, Feyder quittait le port comme le jour rosé blémait, au volant d'une majestueuse Packard flambant neuf, qui devait le déposer, moins de deux heures après, devant la magnifique propriété qu'il possède aux environs de Rambouillet et où Françoise Rosay, sa femme, comptait les heures...

C'est là, dans ce nid de verdure, à 60 kilomètres de la capitale, que nous l'avons surpris. Car, si le réalisateur, dans un besoin de repos, a proscrit sa porte aux journalistes, l'homme, resté modeste, s'est souvenu des nombreux amis demeurés en France et qui ne l'avaient laissé partir que contraints.

S'il ne m'est pas permis de vous révéler l'agreste et douce retraite de Feyder, point ne m'est interdit de vous mettre sur la voie. Sachez donc que l'on prend le train à la gare des Invalides, un cahotique petit train qui, en s'arrêtant à toutes, toutes les gares — et même entre — vous mène jusqu'à une localité célèbre dès les bancs de l'école pour sa race de gallinacés. Arrivé là, une patache au plafond bas vous happe qui contient une dizaine de places, mais où l'on s'entasse, debout, jusqu'à trente, sans compter les canards, poules, fruits et fleurs que remorquent avec eux — on se demande pourquoi — les citadins aux champs.

Enfin voici G..., et la villa *Les Marronniers*, orgueil du pays.

Si Jacques Feyder a invité l'ami, il a toutes les raisons de croire néanmoins que le journaliste saura ne pas rester discret. Aussi suis-je accueilli dans le salon-bar par un ironique : « Attention ! le



loup est dans la bergerie », qui suffit amplement à démontrer que mes batteries sont démasquées.

Vigoureux *shake-and*, tandis que je cherche à lire sur le visage du réalisateur des *Nouveaux Messieurs* les traces de trois années de labeur et, sans doute, de lutttes. Aucun changement ne s'offre à ma vue, sauf peut-être une éclosion inconnue de courts et rares cheveux blancs près des tempes.

Je tombe en pleine réunion d'intimes. Il y a là René Clair, qui a lâché un instant la préparation de son nouveau film pour venir serrer la main à son aîné; Henri Chomette; des parents et des amis de Feyder, et Françoise Rosay; enfin le bon gros Charles Barrois, son fidèle second, qui, pour l'instant, s'amuse à se laisser capturer au lasso par le petit Bernard Feyder, costumé en ranchman d'opérette et paraissant bien décidé à marcher sur les brisées de Tom Mix.

Pendant une heure, la conversation est générale, quand, profitant d'un court rayon de soleil, l'animateur de *Thérèse Raquin* m'entraîne dans le parc aux pelouses d'un vert tendre perlé de gouttes de pluie.



En haut : Un document unique : Jacques Feyder et F.W. Murnau en croisière sur le Pacifique (photo prise quelques jours avant la mort brutale du réalisateur de « L'Aurore »).

A droite : Jacques Feyder, Françoise Rosay et leurs trois charmants garçons dans la magnifique villa qu'ils possédaient à Beverly Hills.



— Que voulez-vous savoir ? Car enfin, en ces sortes d'entretiens, il a été convenu, une fois pour toutes, que c'est l'adversaire qui attaque !

Je cherche à ruser.

— Vous désirez que je vous pose des questions ? Allons-y. Quelles sont vos impressions sur l'Amérique ?

— Vous trichez ! Parler de l'Amérique de manière à ne rien laisser dans l'ombre, mais il me faudrait composer un volume de 350 pages, et des romanciers qui sont venus passer un *week-end* aux U. S. A. m'ont avantagusement précédé dans cette voie...

— Allons, soyons à la fois plus sérieux et précis. Qu'y a-t-il de vrai dans la fameuse crise du cinéma américain dont on nous rebat les oreilles depuis des mois ?

— Elle existe, indiscutablement, mais est beaucoup moins grave qu'on veut bien le dire. De toutes les industries américaines, c'est encore le cinéma qui est le moins atteint. Un Américain, en effet, se privera plutôt de la paire de chaussures dont il a besoin pour aller au cinéma, à peu près sa seule distraction s'il habite une petite ville.

» Seulement les dirigeants du film se trouvent actuellement dans une situation assez paradoxale : la mentalité des habitants des grandes villes a sensiblement évolué, tandis que celle des ruraux est demeurée un peu fruste.

» Tout le problème est là : faire un film qui ne déchaîne pas le rire de l'ouvrier new-yorkais et fasse verser des torrents de larmes au paysan de San-Bernardino, par exemple.

» Prencz n'importe quelle grande firme, et imagi-



Durant son séjour en Amérique, Jacques Feyder a dirigé les deux plus grandes vedettes du cinéma made in U. S. A. : Greta Garbo (que notre photo représente dans « Le Baiser ») et Ramon Novarro (ici en jeune Indien pour « The Son of the Rajah »).

nez maintenant que ce problème se pose pour chacune d'elle cinquante-quatre fois par an. Plus d'une fois par semaine un directeur de production joue ainsi avec les millions de la société qui l'emploie. Peut-on raisonnablement lui en vouloir de considérer avant tout le cinéma comme un industrie où la fantaisie et les préférences personnelles sont exclues ?

» Un autre exemple : un marchand de fauteuils a une très vaste clientèle, fort diverse par surcroît. S'il lui est possible de produire deux modèles de sièges, il confectionnera des fauteuils d'un goût luxueux et recherché, ainsi que d'autres moins reluisants mais plus solides.

» Mais, dans le cas contraire, force lui sera de donner sa préférence au deuxième article, s'adressant à une clientèle infini-

ment plus nombreuse. C'est un peu ce qui se produit pour le cinéma, et c'est pourquoi les films américains nous paraissent parfois enfantins, alors que, faits pour la clientèle yankee, qui, en général, ne s'embarrasse pas de complications, ils doivent épouser la mentalité du plus grand nombre.

» Élever le goût du public ? On y a songé; mais les résultats ont été loin de répondre à l'effort. Toujours pour la même raison : les bandes ainsi produites ne s'adressaient qu'à une catégorie trop restreinte de spectateurs.

» Il existe pourtant à Hollywood un directeur de production très fort qui a réussi à concilier deux genres en apparence inconciliables : M. Irving Thalberg, que je tiens pour le Napoléon du cinéma.

» Mais, de même que Napoléon, malgré son génie, était ébloui par une famille incapable, qu'il casait cependant dans toutes les places fortes environnantes, Irving Thalberg est un peu aveuglé par





ses maréchaux, qui sont loin de le valoir. » Et sans que rien n'ait pu le laisser prévoir, Feyder s'anime tout à coup.

— De véritables directeurs de productions, tenez, voilà ce qui manque le plus au cinéma français : un Thalberg, un Pommer, hommes complets, surhommes presque, seuls capables de permettre à une firme de prendre un essor irrésistible. Malheureusement les firmes françaises en sont encore souvent à douter de l'utilité de tels hommes ; elles engagent des profanes, lésinent sur leurs salaires et précipitent ainsi leur chute.

— Pour en revenir à l'Amérique, il faut bien l'avouer, l'esprit des talkies laisse énormément à désirer. En revanche, leur forme est aujourd'hui parfaite. Son, photographie, studios et matériel atteignent le dernier mot du progrès. Néanmoins, chaque firme possède en permanence une organisation formidable d'ingénieurs et de techniciens qui travaillent jour et nuit dans l'espoir de reculer sans cesse les limites des perfectionnements possibles.

Une pluie fine s'étant mise à tomber, les branches touffues des marronniers nous offrirent un abri propice.

— Mes projets ? Comme vous le savez, j'ai réussi à obtenir six mois de vacances. Je compte évidemment me reposer ; peut-être réaliserai-je néanmoins un film ici... Non, rien de décidé. Tout ce qu'on a pu dire ou écrire était absolument dénué de fondement (1).

— Je dois être de retour à Hollywood le 15 janvier prochain. D'ici là, les Américains auront sans aucun doute trouvé le moyen, qu'ils cherchent depuis si longtemps, d'exporter à nouveau leurs films de par le monde.

— Le *dubbing* ?

— Non. Pas seulement le *dubbing*, possible dans certains cas caractérisés, mais dont l'emploi, à mon avis, ne saurait être généralisé.

— Pourtant... et *Cœurs brûlés* ?

— Justement. On y parle très peu. De plus, Mme Marlène Diétrich ne joue-t-elle pas ainsi, comme au ralenti ?

Et le réalisateur de *Crainquebille* d'imiter en le chargeant le jeu troublant de l'interprète de *L'Ange bleu*. Il promène autour de lui un regard hautain et papillotant, s'immobilise, prononce deux

mots en anglais et promène à nouveau son regard lointain et demi-circulaire. Puis de Marlène Diétrich Feyder passe à Gary Cooper, l'acolyte de celle-ci dans le film de Sternberg. Il marche en se dandinant les mains dans les poches, s'arrête, laisse tomber trois paroles brèves du coin des lèvres, a un regard humide de chien battu et repart de sa démarche nonchalante et timide, comme s'il cherchait à faire oublier sa sèche grandeur.

L'imitation, tout en raillant le modèle, est si parfaite que je ne peux retenir mon sérieux. Mais Feyder a déjà oublié sa mimique, qui n'était pour lui qu'une démonstration à l'appui de ses dires.

— Croyez-vous maintenant qu'il soit possible de synchroniser un colloque animé entre deux interlocuteurs, encore qu'on truque à la prise de vues pour dissimuler le mouvement des lèvres ?

— Pour ma part, je ne le pense pas, même si le *dubbing* a, pour ses débuts, donné de meilleurs résultats que ceux qu'on espérait.

— En tout cas, s'il doit se généraliser, un statut devra être élaboré sous peu, obligeant les firmes à indiquer, sans dérogation aucune, le nom de l'artiste qui prête sa voix à un autre. Mais, et je vais vous étonner, les Américains eux-mêmes ne sont pas de chauds partisans du *dubbing*, qu'ils réservent pour leurs films de moyenne importance.

— Ils cherchent autre chose, et je crois que c'est encore Irving Thalberg — toujours lui — qui a rapporté de son voyage en Europe la seule solution raisonnable.

Je flaire l'indiscrétion sensationnelle ; hélas ! il n'est pas possible au réalisateur de *Si l'Empe-*

reur savait ça d'en dire plus pour le moment, et, comme j'insiste, habilement, en vieux routier, il donne un brusque coup de barre :

— Au fait, si vous me parliez un peu de ce qu'on fait en France ? Quels genres de films produit-on ? A moi de vous montrer mon talent d'intervieweur !

Je ne dirai pas ce que j'ai répondu. Sachez seulement que la conversation a rebondi de plus belle, et que j'ai fini par rater mon train.

Sans regret du reste, puisque cela m'a donné l'occasion d'utiliser la majestueuse Packard, vernis noir et acier chromé, et que, le mot de la fin, je l'ai trouvé dans la bouche d'un gamin déguenillé qui, ébaubi, nous regardait passer puis, admiratif, confia à un camarade :

— Eh ! dis, Mimile, parle-moi d'un taxi comme ça, et j'me mets chauffeur !

MARCEL CARNÉ.



Jacques Feyder vu par Jean Négulesco, un célèbre caricaturiste américain.

## LE CINÉMA GRATUIT

# LA RÉCLAME DANS LES FILMS ET LES FILMS DANS LA RÉCLAME

QUELQUES films, considérés comme assez importants au point de vue commercial, sont pourvus d'ornements superfétatoires, — visibles ou verbaux, — destinés à la réclame. C'est ainsi que, si tel décor représente une rue, les spectateurs y

remarquent une affiche vantant tel ou tel apéritif ; puis, trois minutes plus tard, un personnage se met à louer une marque plus ou moins réputée.

D'où des réclamations justifiées. Le public ne se plaint pas bruyamment et directement, mais, si même il ne se prétend pas lésé par ces annonces introduites là où elles n'ont que faire, il note que le film auquel il assiste diminue d'intérêt à cause de ces surcharges intérieures. Et déjà la bande illustrée ainsi ne mérite pas de prétendre au chef-d'œuvre, même approximatif. D'autre part, le directeur de cinéma qui a payé le plus s'estime trompé et, si on ne l'a pas prévenu, il n'a pas tort.

Mais il est vrai que ce genre de procédé ne date pas d'hier, ni même de l'invention du cinéma. Il y a belle lurette que certains théâtres l'ont utilisé quelquefois, le music-hall aussi. Sans doute l'écran a-t-il dépassé la normale dans les énumérations projetées au commencement des films, mais l'action de la comédie étant engagée, on ne se fâche pas si la réclame ne paraît plus. On veut bien admettre le début où les collaborateurs industriels du film sont nommés, mais non point que le petit marché continue.

Il n'est jamais venu à l'idée d'un directeur de théâtre de monter les petites pièces où l'on faisait vivre des personnages qui prononçaient l'éloge d'un produit pharmaceutique. En somme, on aurait pu s'y résoudre, mais certainement on n'aurait pas osé demander

de l'argent au public pour venir assister à de pareilles représentations.

Mais jugez de la sincérité d'un auteur dramatique qui écrirait les pièces farcies de réclames. Quant aux dialogues des films parlants, on sait qu'ils sont souvent commandés à des hommes de théâtre. Imaginez les conseils tels que : « Citez trois fois les vermicelles Serpent et les sémilles des Quatre Jéudis. »

Et quand on utiliserait à peu

près directement une pièce de théâtre, on la renouvellerait, on lui injecterait un sang nouveau par des adjonctions rémunératrices. A qui s'en étonnerait, on répondrait : « Vous voyez bien que la comédie diffère à l'écran de ce qu'elle est à la scène. »

Exemples :

*Knock* a inspiré un film muet bien amusant, mais supposez qu'on en fasse une bande parlante. Pensez à ce qu'elle pourrait rapporter ! *Knock* est un médecin pratique, et même plus pratique qu'il ne faudrait, et jugez alors des ressources supplémentaires qu'il se garantirait en ajoutant à son charlatanisme l'utilisation de produits variés. La scène où il conseille au pharmacien Mousquet d'accroître sa clientèle se renforcerait d'un propos tel que celui-ci :



Si « Knock » était adapté à nouveau pour l'écran, en film parlant cette fois, songez aux spécialités pharmaceutiques que le célèbre charlatan moderne ne manquerait pas de nous recommander...

(1) On verra par ailleurs que Feyder va tourner pour Pathé-Natan un film satirique : « 1940 ».



ci : « Faites venir des flacons de Stuporal en quantités » qui suivrait la phrase : « Dans un canton comme celui-ci, nous devrions, vous et moi, ne pas pouvoir suffire à la besogne. » Même les thermomètres employés pour les malades de Knock seraient spécifiés, avec leurs prix. Comment donc !

Rappelez-vous le film émouvant et doux et sarcastique qui a été composé d'après *La Souriante Madame Beudet*. On le referait, et parlant, et parlant beaucoup. Pauvre Madeleine Beudet, incomprise de son mari et qui, confiant sa détresse à son amie Marguerite Prévot, lui dirait dans une nouvelle version : « Tout à l'heure, à table, il a débité à Gabrielle quelques plaisanteries gaillardes apprises dans le cahier des calembours édité par Machin et composé de quatre-vingt pages »...

Et Beudet s'adresserait ainsi au substitut Jacques Dauzat : « Nous sommes partis de rien, nous. Mon père était tailleur à façon. Sa boutique, c'était la moitié de ce salon que j'ai acheté chez Valmajour dont les meubles sont garantis pour toujours, etc... »

Autre film muet : *La Dame de bronze et le Monsieur de Cristal*, composé aussi d'après une pièce. On sait que cette comédie se passe dans une maison de santé où un homme s'est fait interner comme fou pour se débarrasser de la présence de sa femme, qui finit par y entrer aussi en simulant de même l'aliénation mentale de façon à vivre auprès de son mari... qui n'a pas envie de rire.

Or, avant la réussite de l'épouse, l'homme reçoit la visite d'un ami à qui il parle des autres pensionnaires. Il s'exprimerait dans un film parlant — nouveau jeu, — comme suit : « Il y a des dames. La fée Urgile, qui compte soixante-dix-sept printemps et qui en paraît vingt-cinq grâce aux pilules Rajeunick... »

On peut aussi faire de la réclame plus « noble ». Pendant la guerre, dans une revue, Régine Flory (qui devait se tuer un peu plus tard) chantait des couplets sur les *Fleurs du mal*, et je pense que des éditeurs furent satisfaits de cette poésie, qu'ils n'avaient pas eu à payer et dont voici un échantillon que je cueille dans *La Vie frivole pendant la guerre*, signée « Une actrice de la Comédie-Française » que je soupçonne de n'être ni une femme, ni un travailleur de la scène :

Toujours la femme en les lisant  
Est prise d'un frisson grisant...  
Et dans le lit conjugal,  
Gentiment jusqu'au jour,  
On relit les Fleurs du mal  
Pour cueillir la fleur d'amour...  
Relisons ce livre affolant !  
Ce Baud'laire !  
Quelle affaire !

Seulement... seulement, il me paraît juste que, si la réclame se mêle si intimement avec le film, nous devons obtenir le cinéma gratuit. N'est-ce pas évident ?

Alors que, malgré les affiches illustrées, qui, elles, avec plus ou moins d'art, célèbrent des produits ou des paysages qu'on peut aller voir par des diffé-

rents moyens prônés ou indiqués ainsi, nous jouissons, sans payer, du spectacle de peintures et de sculptures (même beaucoup trop), nous verserions de l'argent pour assister à des projections nourries d'annonces; reconnaissez que ce n'est point admissible.

\* \*

Et déjà n'existe-t-il pas, le cinéma gratuit ? Sans doute allez-vous me dire que vous comprenez ce genre de manifestation artistique, que vous le connaissez, et qu'il s'agit de ces petites projections, célébrant tel complément d'habit ou tel aliment, faites devant le magasin qui vend ces objets. Oui, mais on présente aussi, à certaines devantures, des films véritables dépourvus de toute espèce de réclame, et j'ai vu des « Charlot » devant la boutique d'un pharmacien, proche des boulevards.

Mieux : L'Exposition coloniale a fait une large part au cinéma. D'abord, le cinéma colonial proprement dit, particulièrement composé de films coloniaux, qui s'est installé dans la grande salle de spectacle et qui offre des programmes complets, il ne peut s'agir là de gratuité; mais d'autres écrans sont établis dans le voisinage, et personne ne paie pour voir ce qui y est projeté.

Dans la salle de la presse, à la Cité des Informations, on a placé un écran très large, juste au-dessus du comptoir, où l'on vend les journaux et on y donne quelquefois des séances, bien entendu.

Des endroits divers, tels que le pavillon des territoires africains sans mandat, projettent des documentaires.

Une fort jolie salle de cinéma a été installée par la Compagnie du Métropolitain, qui ne montre pas seulement des images animées relatives à ses constructions et à ses lignes, mais des documentaires sur des régions diverses.

De très petits écrans ne sont pas les moins remarqués par la foule grâce à la qualité des films qu'on y voit. Oh ! la mise en scène n'y éclate pas par un luxe éblouissant, et ce sont de vieilles petites choses qui s'y montrent. On retrouve parfois, sur l'un, dans un pavillon de publicité, un « Charlot » classique (voilà un pléonasme), et le fait est paradoxal, puisque cette comédie, si amusante et si franche, sert d'attrait à un endroit réservé à la réclame.

Devant un autre stand où une industrie débite son lait à la tasse, j'ai vu une autre farce du même auteur, *Charlot cambrioleur*, où tout est irrésistible. Cette ancienne bande ravissait les consommateurs et les passants. Et je crois bien que beaucoup d'amateurs de cinéma ne la connaissent pas.

Ah ! là dedans, Charlot n'est pas la victime d'une erreur judiciaire, et c'est peut-être pour les actes qu'il commet dans cette histoire qu'on le retrouve en prison dans *Le Pèlerin*, ce pauvre garçon qui, dans *Les Lumières de la ville*, est coffré alors qu'on n'a rien à lui reprocher et que même on ne lui doit que des compliments et de l'admiration.

C'est dans *Charlot cambrioleur* que nous voyons défiler des gens dans un asile de nuit et qui, après

hésitation, en entrant, sont bien forcés de payer leur place. Entre un homme maigre, décharné, tousant, suffoquant. Il n'a pas la moindre monnaie,

publicité déguisée ou glissée comme honteusement ne doit pas être admise, autant l'art mis carrément au service d'une réclame peut être applaudi et, de

même que de belles affiches sont nées de la réclame ou la servent, des films réservés à l'industrie, au commerce de tous produits, peuvent être faits avec goût et même livrés à des voyageurs de commerce pour leurs démonstrations aux clients.

On ne s'étonnera pas qu'un jour ces voyageurs amènent avec eux un nécessaire de projection ou qu'ils en trouvent partout où ils passeront.

Mais le film pur, si l'on peut dire, le « Charlot » cité tout à l'heure, qui ne préconise aucun achat, qui ne vante nulle denrée, constitue un spectacle et un attrait.



Une image de « Nord 70° 22 », le film de René Giniet, qu'on peut voir actuellement à l'Exposition coloniale...

... et une autre d'une bande qu'on n'y verra sûrement pas, la colonisation y étant jugée sans indulgence : « Ombres Blanches ».

mais le tenancier prend pitié de lui et lui fait signe de passer. Derrière le malade, attend Charlot, qui, malgré son dernier vol, a les poches vides. Il voudrait entrer, on lui fait faire demi-tour et, comme il avait vu le succès du précédent locataire, il simule la souffrance, et il faut voir ce subit changement d'attitude, cette nouvelle expression de faux égrognant.

Peut-être des personnes qui ne supportent plus le cinéma muet regretteront-elles de ne pas entendre la toux du phthisique et celle de son imitateur. Disons-nous, une fois de plus, que, si le cinéma avait parlé dès sa naissance, Charlot n'aurait jamais existé.

\* \*

... Donc, la réclame dans les films n'est demandée ni approuvée par aucun spectateur lorsqu'il s'agit d'œuvres destinées à la distraction comme le sont pièces de théâtre, car personne ne s'insurge contre la publicité franche telle que des dessins animés la donnent pendant des entr'actes du cinéma. Il est même souhaitable que de véritables artistes viennent collaborer à ce genre de manifestation. Autant la



Et voilà pourquoi, à côté de l'autre, il y a un cinéma gratuit qui n'est pas rien.

LUCIEN WAHL.





Biscot et Menant aux Sables-d'Olonne avec la reine des Sables entourée de ses demoiselles d'honneur.

**M**AURICE CHAMPREUX, sur le sillage des « Tour de France » cyclistes, vous présente Biscot... Et c'est *Hardi, les gars!* une production Gaumont.

Biscot ! Vous le connaissez... Il vous a sûrement fait rire, comme il a fait rire des centaines, des milliers d'autres ! Un petit bonhomme rond, avec des yeux ahuris, un sourire qui est encore grimace, des crispations subites, et des rides au front en accent circonflexe.

Le scénario de *Hardi, les gars!* est de notre confrère Gaston Bénac. C'est l'histoire d'un petit facteur, sacré par erreur champion cycliste, et qui, au nom de l'amour, va courir le tour de France. Vainqueur ? Vous ne voudriez pas ! Il finit dans les derniers. Mais il aura gagné le cœur de celle qui l'attendait.

Le pittoresque de cette aventure ? D'avoir été réalisée « sur la roue », si j'ose dire, des vrais champions, des Leducq, Pélissier, Antonin Magne. Pendant les quatre semaines que dura la randonnée cycliste, l'équipe de Gaumont, à bord de deux voitures rapides (complétées, à Aix-les-Bains, par un camion sonore) fut incorporée dans la caravane des journalistes, managers et organisateurs, contact direct, souvent périlleux, toujours pittoresque, du cinéma avec le sport. Cela n'alla pas sans quelques amusantes aventures...

Comme Biscot, réalisant un « raccord » en Bretagne, traversait en vélo un village, les gens du pays s'apitoyèrent sur son sort.

— Pauv'vieux ! tu ferais mieux d'abandonner. Y a au moins deux heures qu'ils sont passés !

— Non, non ! fait l'autre avec un beau mouvement du menton, j'irai jusqu'au bout !

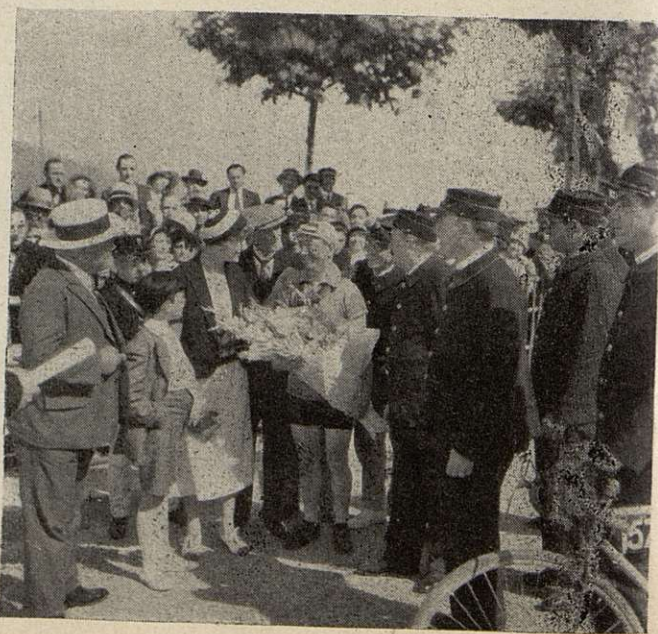
— Mais, reprend le plus dégourdi des locaux, tu n'as aucune chance de rattraper. L'arrivée est à 80 kilomètres !

— Avec un nom comme le mien, fait Biscot, on meurt, mais on continue !

— Ah ! comment t'appelles-tu ?

— Le Calvez ! (Le Calvez, Breton, courait dans

A Aix-les-Bains, Biscot, qu'une délégation de figurants-facteurs est venue attendre, est reçu par Diana et Kerny.



« HARDI,

## LE CINÉMA DU TOUR

l'équipe française. Sa popularité était grande.)

— C'est toi ? C'est notre « pays » ? Ah ! alors oui, continue !

Un peu plus loin, le lendemain, Biscot « tournait » encore sur la route. Un paysan passe, arrête sa carriole.

— Vous êtes fatigué ?

— J pense bien !

— Vous allez loin comme ça ?

— L'arrivée est à Vannes. Deux cents kilomètres. Mais... un renseignement ! Paris, c'est à combien ?

— Euh... je sais pas trop... Trois cents, peut-être ?

— Parfait ! rétorque Biscot avec un sérieux imperturbable. J'y vais !

Et, sous les yeux du Morbihannais stupéfait, le faux champion saute sur sa bicyclette, repart... en sens inverse !

L'équipe de France, comme de juste, jouait un rôle dans le film. Les « as », à l'étape — et même au studio — se mirent très aimablement à la disposition du réalisateur. Mais, sur la route, cela alla moins bien ! Allemands et Belges, d'une part, ne pouvaient comprendre que l'on put utiliser à des fins comiques un effort comme celui du tour de France ; ils ne mettaient aucune bonne volonté à accepter Biscot ou son partenaire Menant (qui jouait le rôle du traître) au milieu d'eux ; d'autre part, nos nationaux ne rataient pas une occasion d'écraser un œuf cru sur la tête de l'artiste, de lui subtiliser la chaîne de sa machine au départ, ou de fuir à toutes pédales, quand une prise de vues contraignait Biscot à « rouler la caisse » ! Naturelle-

LES GARS ! »

## SUR LA ROUTE DE FRANCE

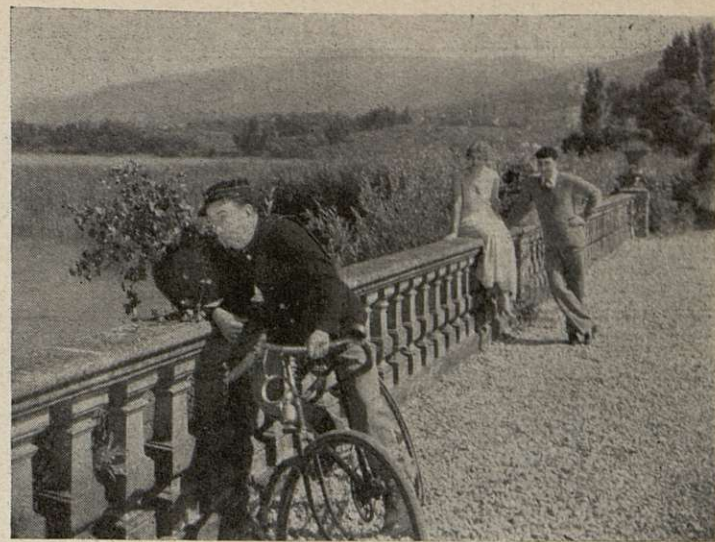
ment, notre facteur jouait là au naturel son rôle de « tocquard » et ne pouvait, malgré des efforts désespérés et héroïques, soutenir une allure de quarante-cinq à l'heure. Il avait beau crier : « Attendez-moi ! Je paye à boire ! » aucun des conquérants de gloire ne consentait à ralentir...

Menant, lui, racontait une histoire de route. Certaine vieille femme, émue de le voir si sale, lui avait donné cinq francs. Comment refuser ? Menant les avait pris...

Mais Menant est Corse, ce qui est pire que d'être Marseillais ! A Caen, c'était cinq francs ; à Brest, dix ; à Bordeaux, vingt ; à Nice, cinquante ; à Évian, cent ! Et toujours, inlassable, le « villain » racontait à qui voulait l'entendre : « Une bonne grand'mère, alors, s'approche, et me dit : « Pauvre petit... »

A Aix-les-Bains, Diana et Mona Goya, protagonistes (avec l'étourdissante Chevrel, qui illustre une création de vieille fille amoureuse, et jouant du cor de chasse !) rejoignirent la caravane. La blonde Diana avait dans les bras une belle gerbe pour Biscot. Un Belge, vainqueur de l'étape, vint embrasser la belle artiste, et lui prendre les fleurs qu'il croyait pour lui ! Il fallut lui expliquer que « c'était du cinéma ». Mais Diana, dans un geste spontané (et les joues toutes noires du baiser officiel) lui donna la moitié de la gerbe...

Mona Goya, avec l'assurance que donne Hollywood, jouait une ingénue. Elle fut parfaite de joliesse et de charme. Un prince russe, à l'hôtel, voulait l'épouser sur l'heure ; ne pouvant lui déclai-



A Aix-les-Bains, Biscot, amoureux et songeur, bouscule les pots de fleurs du jardin de Diana. Menant le regarde avec pitié.

rer sa flamme, il s'avisa d'employer la langue de Shakespeare. « Very Nice ! » s'écria-t-il. Mona Goya, alors, qui sait à quoi s'en tenir sur la valeur des compliments, de rétorquer : « Non... pas Nice ! Ici, Aix-les-Bains ! »

Une partie des extérieurs n'eut pas pour cadre la grande, la belle route des champions, mais se déroula sur les bords du lac d'Aix, dans la très belle propriété de M. Wolff, chef d'orchestre des théâtres parisiens. Également dans les jardins du casino...

Biscot, tombé à l'eau à la suite de la capture d'un poisson sensationnel, devait être sauvé par Diana. Pour donner plus de vérité à la scène, la vedette de music-hall plongea, alla tirer notre Biscot par les pieds, dans le simple but de l'enfoncer un peu plus. Seulement... Biscot ne nage pas mieux qu'une pendule Louis XVI ! Il faillit se noyer, et hurlait à Champreux : « Maurice ! Maurice ! Au secours ! » Las ! le cruel metteur en scène, pour qui la noyade de son principal interprète eût été un document sensationnel, tournait, tournait toujours.

A Pau, on avait imaginé une arrivée *di promo cartello*. De fait, Biscot, à l'emballage, fut merveilleux... Seulement, cinq minutes après, arrivait en trombe le véritable peloton, où figuraient, et Leducq et Pélissier. Alors Biscot et Menant, saisis d'enthousiasme patriotique, se précipitèrent dans le « champ » : « Allez, Charlot ! Allez, Dédé ! » Le raccord ne fut plus possible...

On s'était vite habitué, dans la longue caravane du Tour de France, à la présence des cinéastes. Plus personne ne s'étonnait de voir arriver les coureurs 148 et 157, plus ocres que les autres n'étaient bruns, et les paupières plus cernées... Dans la longue théorie, les voitures de *Hardi, les gars!* passaient, à grand renfort de klaxons. L'on distinguait au passage, applaudie, la silhouette

Biscot parmi les coureurs — authentiques, ceux-là ! — de l'équipe de France. De gauche à droite : Leducq, Biscot, Pégion, Charles Pélissier, Maréchal.





houette du populaire comique dévorant une banane.

La tâche fut très dure, d'ailleurs, en raison de la vitesse à laquelle marchaient les « géants de la route ». Il fallait foncer des heures, à cent dix, cent quinze, parfois, pour les rattraper ! Cela, — et l'ennui des départs à l'aube, du soleil, de la pluie, du froid, des deux cent cinquante kilomètres quotidiens, — la horde cinématographique, à laquelle s'étaient joints MM. Jean Cassagne et Biasini, « l'encaissa » avec un beau courage.

*Hardi, les gars !* — où Kerny, encore, doit être cité pour son allant et son sens de l'humour, — mériterait de connaître un succès comparable à celui du *Roi des Resquilleurs*. Car cette bande sportive, tournée dans des conditions d'effort peu commun, parmi l'ambiance de fièvre presque brutale de la plus grande course du monde, représente un labeur silencieux et quotidien auquel il faut se hâter d'applaudir.



Une des arrivées fictives, dont Biscot a le secret, dans son film : « *Hardi, les gars !* »

Au demeurant, si la partie « pur sport » ne saurait manquer, en raison de la participation gracieuse de véritables artistes de la pédale, d'être à la fois documentaire et émouvante, la partie « fantaisie et gaieté » ne le lui cédera en rien. Des chansons, des gags, des trouvailles, des innovations techniques...

De quoi satisfaire la masse de ce public jeune, épris de bicyclette, bercé, un mois durant, par le grand rêve des « Tour de France » !

Certains films ont eu, déjà, l'épreuve unique pour théâtre, pour cadre et pour fond : je doute qu'ils puissent même être comparés avec ce que Maurice Champreux, assisté de bons collaborateurs, aura réalisé cette fois-ci, dans un esprit de courage, de patience et de recherche, qui méritent, à eux seuls, l'attention et le respect.

C.-A. GONNET.

## LA VIE AU CINÉMA

### Banquets de cinéma.

Les vacances tant désirées sont déjà loin... On rentre, on rentre et pour toute la gent journalistique les mois qui viennent s'annoncent lourdement chargés...

Actuellement la saison est ouverte et, à peine revenus de vacances passées, hélas ! à la poursuite du soleil, — comme dirait Alain Gerbault, — les divers représentants de la presse cinématographique se sont retrouvés à trois reprises autour de tables agréablement fleuries.

La première fois, ce fut en l'honneur de la toute gracieuse Jeanne Helbling, revenue depuis peu d'Amérique et dont ses deux derniers films : *Une Femme libre* et *Nuits d'Espagne*, demeurent inédits.

Moins de huit jours après, la Société Pathé-Natan invitait également les membres de la presse, mais à l'Exposition Coloniale, cette fois, à l'occasion de la première de *Partir*, l'œuvre remarquable de Maurice Tourneur.

Après la projection qui eut lieu dans la salle d'honneur de la Cité des Informations, les invités de M. Natan se dirigèrent sur le restaurant de l'île de Bagdad, au cœur même de l'Exposition, où une table somptueuse avait été dressée.

Plus récemment, en l'honneur de son président M. Carl Laemmle, actuellement de passage à Paris, l'Universal a reçu les amis qu'elle compte parmi la presse française, ainsi que diverses personnalités du cinéma français, telles que MM. Charles Delac, Gallo, Debré, Ossó, Costil, etc...

Ajoutons que, par une délicate attention, le déjeuner était présidé par Georges Méliès, le pionnier du spectacle cinématographique.

Jeanette Mac Donald a également prié la

presse de venir prendre le thé chez elle, où nous avons tous pu constater la fausseté de certains potins dont il ne reste plus rien.

Enfin les deux dernières réceptions furent organisées l'une à nouveau par Pathé-Natan, au Claridge, afin de souhaiter la bienvenue au metteur en scène russe Fedor Ozep, qui vient tourner en France les *Frères Karamazov*, avec Anna Stein et Fritz Kortner ; l'autre par Braunberger-Richebé, au Lido, afin de recevoir Paul Féjos, qui vient réaliser ici *L'Arriviste*, d'après Félicien Champsaur.

### Deuils.

C'est avec une très grande tristesse que nous avons appris la mort de Maria Dalbaïcin et la fin tragique de Janie Marèze.

Maria Dalbaïcin avait fait quelques apparitions au cinéma, et son talent nous avait été révélé, entre autres films, dans *Mylord l'Arsoille* et *L'Espionne aux yeux verts*. C'est surtout dans les ballets de Serge de Diaghilew qu'elle connut les succès les plus éclatants. Elle avait épousé le comédien Simon-Girard, très connu des amateurs de cinéma.

Janie Marèze, sortie du Conservatoire avec un prix d'opéra-comique, était depuis peu venue au cinéma. Elle tourna *Le Collier*, *Amours viennoises*, puis *Mam'zelle Nitouche* et *La Chienne*, deux films que nous verrons prochainement. « La vie est belle pour qui sait vivre », disait-elle, quelques semaines plutôt, aux studios de Billancourt, où l'on fêtait ses vingt-deux ans. Et en pleine beauté, tout à la joie de vivre, elle s'est tuée dans un accident d'auto sur la route de Saint-Tropez. Parmi les blessés de cet horrible accident, se trouvaient M. Gilbert Flammant, un nouvel acteur de cinéma, le

frère de Janie Marèze et notre charmante camarade Lucie Derain, pour lesquels nous faisons des vœux de prompt rétablissement.

Lucien Le Saint, un de nos plus remarquables reporters cinématographiques, celui auquel nous devons le captivant documentaire enregistré à la Terre de Feu, et qui depuis plusieurs mois avait perdu la vue, vient aussi de s'éteindre.

Le Cinéma est en deuil.

### Légion d'honneur.

Nous avons été heureux de relever, dans la dernière promotion du ministère de l'Instruction publique, les noms de Charles Delac, président de la Chambre syndicale de la Cinématographie, qui a reçu la rosette de la Légion d'honneur, et celui de Georges Méliès, l'un des pionniers du cinéma, oublié depuis plus de quinze ans, à qui l'on vient enfin de donner la Légion d'honneur.

Citons également les noms de M. Auguste Baron, l'un des pères du cinéma parlé, et de M. Roux-Parassac, qui appartient depuis de longues années à l'Association professionnelle de la Presse cinématographique.

Quelques jours après cette promotion, M. Marcel Vandal voyait également ses longues années d'efforts en faveur du cinéma français récompensées par l'attribution méritée du ruban rouge.

### Fiançailles.

Nous apprenons les fiançailles de Simone Genevois, la charmante artiste, avec M. Pierre Pathé, fils de Mme et M. Jacques Pathé. Nos très sincères compliments.

## L'Œuvre classique de Jacques Feyder

Il ne viendrait à l'esprit d'aucun d'entre nous de parler de l'œuvre de tel metteur en scène dont un film a tenu pourtant « l'exclusivité » d'une salle des boulevards, ni de celui-ci, ni de tel autre.

M. X..., qui a des trouvailles si drôles, M. Y..., qui aime tant les histoires sentimentales, ou M. Z..., si féru de reconstitutions historiques, pourront bien, au cours d'une carrière chargée d'honneurs et rémunératrice, accumuler dix, vingt, trente superproductions de première grandeur, on n'appliquera jamais à l'ensemble de leurs films le mot : œuvre.

Mais parlant d'un Feyder, d'un Pabst, ou d'un René Clair, par exemple, nous dirons l'œuvre de Feyder, l'œuvre de Pabst, l'œuvre de René Clair.



Une œuvre suppose une personnalité. Une œuvre a une signification générale valable sous toutes les latitudes.

L'œuvre de Feyder est une.

De *L'Atlantide* — qui fut non pas son premier film, mais son premier grand film signé — à *Si l'Empereur savait ça* — le dernier de ses films d'Amérique qui nous aient été présentés — cette œuvre aux qualités essentiellement françaises de finesse, de clarté et d'ironie, n'a cessé de s'accroître.

Et nous sommes en droit d'espérer, les circonstances, les directeurs de firme et les dieux favorables le permettant, qu'il nous donnera un jour l'œuvre maîtresse, la réplique tant attendue de la première partie de *Thérèse Raquin* : son chef-d'œuvre.

Comme la plupart des metteurs en scène français, Jacques Feyder a pris presque toujours pour prétexte de ses films une adaptation.

Donc, de *L'Atlantide* à *Si l'Empereur savait ça* (exception faite pour *Visages d'enfants* dont il écrivit lui-même le scénario et pour *L'Image* dont Romains lui fournit la trame unanimiste), toute l'œuvre de Feyder se compose d'adaptations.

Mais ce qui frappe dans ces adaptations, c'est le souci de *transposition* sur un plan purement cinématographique. Alors que tant d'autres se contentent d'illustrer un roman ou d'éclairer un dialogue coupé de gros premiers plans, Feyder a toujours la hantise de la traduction exacte du discours, de sa juste équivalence d'images.

« *Thérèse Raquin*. » — Un bel effet d'ombres et de lumière : le remords et l'épouvante du crime commis commencent à gagner Laurent...

C'est d'ailleurs une idée de Feyder, qu'il n'y a pas d'œuvre littéraire qui ne soit susceptible d'une adaptation. Même pas *L'Esprit des Lois*... supposée, bien entendu, sa préalable transposition. Celle-ci, selon lui, réside moins dans un plus ou moins grand potentiel d'images que dans un certain rythme évocateur qui permet d'enchaîner les images selon leur logique propre. Sujet statique — telles certaines grandes reconstitutions d'époque ; sujet dynamique — comme certains films sans histoire.

Donc cette transposition, loin d'être un grossier découpage en « tableaux à faire », se rapprocherait plutôt de l'orchestration que suggère au musicien une simple ligne mélodique.

Ceci explique combien la version filmée peut être différente par certains côtés (indépendamment de toute nécessité commerciale) du roman ou de la pièce de théâtre d'où elle est tirée. Des passages, sommairement traités dans l'œuvre initiale, sont développés tout au long ; d'autres, qui étaient parmi les morceaux de bravoure du livre, sont passés sous silence.

Enfin, il est certain que si l'on adapte une pièce de théâtre, le metteur en scène travaillera davantage sur les entr'actes que sur les actes. Ceci est surtout frappant chez Feyder. Dans *Les Nouveaux Messieurs*, notamment, modèle de ce théâtre à facettes





et à mots d'auteur, Feyder a continuellement transposé.

C'est ce souci de faire cinéma qui permit à Feyder d'éviter les écueils où tant d'autres auraient sombré.

Dans *L'Atlantide* notamment, j'ai toujours admiré l'extrême habileté dont il fit preuve pour nous présenter la chambre sépulcrale où Antinéa conserve dans le stuc les cadavres numérotés de ses amants.

Chez un autre, est-ce que cette scène n'aurait pas prêté à rire ?

Quelle que soit notre méfiance des adaptations, recon-



De gauche à droite et de haut en bas : la présentation, pleine de tact, de la voluptueuse Antinéa dans « L'Atlantide » ; Jean Forest et de Féraudy dans le tendre et bouleversant « Crainquebille » ; visage d'enfant dans le film ému et doux du même nom ; « Gribiche », où l'histoire très nuancée d'un gamin de Paris arraché à son milieu ; « L'Image », légende moderne de Jules Romains, un des plus purs scénarios qu'ait enfantés le cinéma.

naïssons que le roman de Pierre Benoit renfermait un excellent sujet de scénario. A une époque où l'exotisme cinématographique n'était pas encore à la mode, Feyder sut dégager l'accablante poésie des plaines désertiques. Toutes ces scènes furent d'ailleurs tournées dans le Sud algérien. L'atmosphère « vraie » confère un caractère d'authenticité à tout le film. Rappelez-vous le sujet : pensez-vous que ce soit un mince mérite ?

En 1928, une reprise de *L'Atlantide* reçut du public un accueil presque aussi chaleureux que lors de sa présentation, sept ans auparavant. Connaissez-vous beaucoup de films capables de subir cette épreuve ?

\*\*\*

Déjà, dans *Crainquebille*, Feyder s'était efforcé de donner en images une traduction valable de l'ironie terriblement livresque de France. *Carmen* fut une plus probante réussite.

Méprisant les effets faciles et le pittoresque d'opéra-comique, dans un style sec, aux « raccourcis » étonnants, Feyder a évoqué une Espagne ensoleillée et fruste, digne de Mérimée.



De haut en bas : la bataille des cigarières, étonnante de mouvement, dans « Carmen » ; le « gag » merveilleux de la Chambre des Députés envahie par les danseuses en tutus dans les étincelants « Nouveaux Messieurs » ; Greta Garbo et Lew Ayres dans « Le Baiser » ; « Le Spectre vert », une beuverie de joyeux compagnons.

Rappelez-vous par exemple la scène des cigarières : Raquel Meller, les poings sur les hanches, la chevelure ébouriffée, la lèvre insultante, narguant sa rivale, et, formant le centre, se bousculant pour mieux voir, piaillantes, turbulentes, excitées, les autres cigarières.

Quel art de la composition (dans le mouvement), quelle sincérité, quelle vie !

Toutes les scènes de la corrida ont un relief de documentaire. La figuration prise sur place a quelque chose de tellement « ça » qu'elle rend fade le jeu des acteurs. Certain vieil aficionado est d'une vérité si poussée qu'il apparaît moins comme un individu que comme la personnification d'un type caricatural.

Malheureusement, toute la fin de *Carmen* se trouve faussée par une erreur d'interprétation de Raquel Meller. Au lieu de narguer don José, d'exciter sa jalousie et de l'amener ainsi au crime, Carmen prend une figure de petite communiant lymphatique et attend avec douceur le coup de couteau de son amant, qui prend, lui, figure d'éventreur.

Au cours de la réalisation, en vain Feyder essayait-il de lui expliquer la psychologie de la cigarière ; la Violettera répliquait avec une inébranlable conviction :

— Yé vous dis, moi, que Carmen c'est pas oune femme de mauvaise vie : c'est oune victime de la Fatalidad.

Et l'interprète obstinée eut raison du metteur en scène.

\*\*\*

Dans *Visages d'enfants* et dans *Gribiche*, Feyder a su nous donner, dans une tonalité douce, émue mais juste, une image de l'enfance, larmes et sourires. Il a démêlé ce qu'il y avait de spontané et de moins... spontané dans un cœur de gosse.

Disons tout de suite qu'il eut dans le petit Jean Forest un interprète étonnant.

Un autre film aurait terminé la trilogie de l'enfance dans l'œuvre de Jacques Feyder : *Poils de Carotte*.





Mais quand Feyder présenta son découpage aux producteurs, ce découpage ne fut pas jugé assez « commercial ».

\* \*

Mais aussi quels « sujets » allait chercher Feyder ! Il y a deux ans, on a beaucoup admiré la nouveauté du scénario de *Solitude* et de *La Foule*... Mais est-ce que, cinq ans plus tôt, *L'Image* de Feyder n'apportait pas déjà au cinéma son sujet optimum ?

Essayez donc de porter à la scène cette poursuite éperdue d'une femme dont l'image fut aperçue à la vitrine d'un photographe. Seul le cinéma pouvait représenter cette triple action concomitante ; seul le grossissement de l'écran pouvait expliquer la fascination d'un regard figé.

Certes, le scénario de *L'Image* est une si parfaite réussite qu'on peut se demander si l'unanimité ne trouverait pas à l'écran un mode d'expression privilégiée, et même — question plus importante du point de vue cinématographique — si tous les scénarios ne devraient pas être unanimes.

Et puis il y a Arlette Marchal si parfaitement belle, si émouvante sous la direction de Feyder ! qu'on reste confondu devant les « pannes » que lui confièrent les Américains. Comme aussi, disons-le librement, devant le peu d'intensité dont témoigna dans *Le Baiser* — sous la direction de Feyder pourtant — le jeu si troublant d'ordinaire de Greta Garbo.

... Mais la version que nous avons vue du *Baiser* est-elle bien celle que voulait réaliser Feyder ? Il semble que de nombreuses coupures aient été faites.

\* \*

D'ailleurs peut-être n'avons-nous été déçus par *Le Baiser* que parce qu'il y avait déjà eu *Thérèse Raquin*.

*Thérèse Raquin*, en effet, a marqué une date dans le cinéma. Avec Gina Manès, interprète d'une grande intelligence, Feyder a réalisé non seulement un excellent film d'atmosphère, mais encore l'étude la plus poussée qui ait paru à l'écran d'un personnage féminin.

Toute la sensualité refoulée d'une femme, dont le mariage a troublé la chair sans la satisfaire, est exprimée par des notations successives, à peine indiquées, mais qui finissent par créer autour d'elle comme une aura de désir.

Je songe surtout à cette scène de famille que Feyder a traitée avec une impitoyable ironie. La fin d'un dîner chez les Raquin.

J'ai rarement vu à l'écran une scène aussi forte.

\* \*

J'ai déjà dit plus haut comment Feyder avait résolu la transposition cinématographique des *Nouveaux Messieurs*. Il s'attache surtout au côté satirique et humoristique. L'inauguration sur un rythme accéléré de la cité ouvrière, certaines séances tumultueuses à la Chambre, le rêve du député amateur de ballet, tous ces passages abondent en trouvailles heureuses.

\* \*

De l'œuvre de Feyder en Amérique, nous ne connaissons encore que trois films : *Le Baiser*, *Le Spectre Vert* et *Si l'Empereur savait ça*. Trois autres films ont été tournés : *Day-Break*, la version allemande d'*Anna Christie* et *Son of India* (avec Ramon Novarro).

*Le Spectre Vert* était attendu avec impatience : c'était le premier film parlant réalisé par Feyder qui a su se servir heureusement des ressources du talkie tout en conservant le meilleur du cinéma muet. Les scènes du brouillard, cette menace qui plane de toutes parts, ces cris dans la nuit créent immédiatement une atmosphère d'angoisse.

*Si l'Empereur savait ça* est l'œuvre la plus authentiquement française qui nous vint d'Amérique.

Ceci d'après le scénario d'un auteur hongrois. C'est dire la réussite de ce perpétuel souci de transposition. Feyder excelle à faire vivre des tableaux d'époque. Il nous a restitué le temps de la valse lente avec une ironie légère, attendrie. Et quelle délicatesse dans le jeu des acteurs !

C'est sur une idée de réussite que je voudrais insister en terminant.

Jacques Feyder atteint toujours le but qu'il s'était proposé grâce au sentiment de mesure qui l'anime. Rien de trop, rien de moins, tel semble être son principe. Quel que soit le sujet, on sent l'exacte application d'un effort mesuré. Dans son souci de transposition cinématographique, comme dans sa technique, Feyder s'efforcera toujours de donner une traduction humaine, générale et — comme nous le disions au début de cet article — valable sous toutes les latitudes.

GEORGES CHAPEROT.



Un plan « à la Feyder », ironique et savoureux, dans « Si l'Empereur savait ça ! »



### Scène n° 13.

DÉCOR : BUREAU DE SAINCLAIR.

PAN.  
RAPIDE  
DE G.  
A DR.

Rouletabille sursaute et, dans un grand mouvement, tend la main à Sainclair.

Déjà Rouletabille file. Sainclair court après lui, criant :

— Comment ? Vous ne venez pas au mariage de Mathilde Stangerson ?

Rouletabille s'arrêtant :

— Impossible ! Je veux voir de mes yeux Larsan dans son cercueil.

Fausse sortie de Rouletabille. Sainclair s'attache à lui :

— Mais vous êtes fou ! Et si Larsan est vivant ?

Rouletabille :

— Eh bien ?

Sainclair :

— Le mariage de Mathilde Stangerson va être une catastrophe.

Rouletabille :

— Vous croyez ?...

Sainclair :

— Voyons ! Larsan va agir ! Il ne la laissera pas épouser Darzac. Il va la... Il faut que vous veniez, que vous la protégiez...

Rouletabille, très ferme :

— Vous serez là, vous...

Sainclair, hésitant :

— Oui...

#### Abbreviations :

- Pl. A. — Plan américain.
- Pl. ens. — Plan d'ensemble.
- Pr. pl. — Premier plan.
- ½ ens. — Demi-ensemble.
- Gr. pl. — Gros plan.
- Pan. — Panoramique.
- Pan. g. dr. — Panoramique de gauche à droite.
- F. F. — Fermeture en fondu.
- O. F. — Ouverture en fondu.

Rouletabille file :

— Au revoir, patron.

### Scène n° 14.

DÉCOR : BUREAU DE SAINCLAIR.

PL. A.

Face à Rouletabille et à la porte de sortie (vitre cassée).

Rouletabille fait un petit salut à Sainclair, court vers la porte, saute à travers la vitre cassée.

Sainclair, qui (de trois quarts) l'a vu partir, se retourne, regarde l'heure, va vers son bureau d'une marche rythmée sur la musique.

La Marche Nuptiale de Mendelssohn commence à ce moment. Mais on en entend rien que le rythme frappé par la batterie (avec, très faibles, quelques accents de trompette bouchée).

Il tire le revolver en mesure, le met dans sa poche en mesure, s'approche de l'appareil de telle sorte que l'on voie la boursoffure que le revolver fait dans les pans de la jaquette.

PAN.

F. F.

O. F.

PL.

ENS.

### Scène n° 15.

DÉCOR : L'ÉGLISE.

Face à l'entrée. On voit deux bedeaux en grande tenue, longue canne à la main. La Marche de Mendelssohn se poursuit, s'enchaîne, puis éclate maintenant aux grandes orgues.

Derrière se presse, se bouscule un flot humain. Des invités essaient de se frayer un passage. L'un dit :

— Et on appelle ça un mariage dans la plus stricte intimité !





Scène n° 15. — 1/2 Ens. : Sainclair arrive jusqu'au bedeau qu'il regarde sous le nez.

L'AP.  
S'AP-  
PROC.

Il passe. On aperçoit Sainclair, visage méfiant, qui avance en jouant des coudes et arrive jusqu'au bedeau qu'il regarde sous le nez (craignant sans doute que ce soit Larsan). Et, en effet, ce bedeau ressemble vaguement à Larsan.

PAN.

Il va vers l'autre bedeau qui ressemble aussi à Larsan. Sainclair, effrayé. A ce moment le bedeau frappe un rude coup de canne. Sainclair fait un bond en arrière.

#### Scène n° 16.

DÉCOR : EXT. ROUEN.

La Bugatti de Rouletabille descend la côte de Notre-Dame-de-Grâce. L'appareil étant placé sur l'arrière on voit, au premier plan, la silhouette de Rouletabille au volant et, au fond, le reconnaissable port de Rouen.

La Marche Nuptiale continue sur cette scène. Mais ce sont les pétarades du moteur — débrayé, puis embrayé en mesure dans la descente, — qui marquent le rythme de la marche, « démodée » et où, seul, le klaxon de l'auto met quelques notes servant de point de repère pour que le spectateur retrouve le chant de la marche.

#### Scène n° 17.

DÉCOR : L'ÉGLISE.

ENS. L'ensemble de l'église, mais face la porte d'entrée.

La Marche éclate de nouveau à l'orgue. On voit, en premier plan, de face, Mathilde (robe élégante d'après-midi), Robert Darzac (en jaquette). Ils se lèvent. La Marche va finir presque au moment où le couple se lève.

#### Scène n° 18.

DÉCOR : EXT. ROUEN.

La Bugatti stoppe. Rouletabille se lève, fouille le coffre arrière où il y a des vêtements pêle-mêle parmi des outils. (Smoking, pardessus, casquette de fossoyeur municipal, etc.)

Les derniers accords de la Marche, réduits de nouveau à un rythme, scandent les mouvements de Rouletabille.

#### Scène n° 19.

DÉCOR : L'ÉGLISE.

PR. PL. Mathilde, Darzac de face. Le prêtre s'approche d'eux.

Un dernier accord d'orgue très long achève la Marche.

#### Scène n° 20.

DÉCOR : L'ÉGLISE.

PR. PL. Sainclair dans la foule, plus près des mariés. On voit non loin de lui Marie (robe élégante) et Brignoles (cousin de Darzac en tenue assez négligée, mal rasé). Marie regarde à la dérobée Brignoles. Brignoles regarde Marie. Puis Marie voit Sainclair, lui fait un petit sourire auquel Sainclair, un peu rassuré, répond. On entend pendant cette scène le prêtre prononcer les paroles d'usage : « Monsieur Darzac, consentez-vous à prendre pour épouse, etc... »

#### Scène n° 21.

DÉCOR : EXT. ROUEN.

Coin cimetière.

I/2  
ENS.

Autour de la fosse commune des fossoyeurs sont penchés. L'inspecteur de la police judiciaire dit au gardien du cimetière :

— Vous avez suivi mes ordres ? pas de journaliste, n'est-ce pas ?

Le concierge :

— Bien sûr, monsieur l'inspecteur. Aucun journaliste.

Tous s'approchent, se penchent vers la fosse. Les fossoyeurs remontent les cordes qui soutiennent le cercueil.



Metteur en scène, opérateur et aides autour de la camera, juchée sur un praticable pour la réalisation d'une prise de vues en plongée.



Scène n° 17. — Ens. : Ensemble de l'église face à la porte d'entrée.





Scène n° 21. — 1/2 Ens. : Les fossoyeurs remontent les cordes qui soutiennent le cercueil.

#### Scène n° 22.

DÉCOR : L'ÉGLISE.

GR. PL. Mathilde, Darzac. La main du prêtre. Il finit d'interroger Mathilde.

— *Consentez-vous à prendre pour époux Monsieur Robert Darzac ?*

Mathilde de la tête répond oui.

*L'orgue attaque un chant sacré d'allégresse sous la mélodie duquel on entend vaguement le Dies iræ. Sur les scènes du cimetière le Dies iræ domine, au contraire, la mélodie nuptiale. Et il est joué par des instruments de jazz voisin de la sonorité de certains registres de l'orgue.*

#### Scène n° 23.

DÉCOR : EXT. ROUEN.

GR. PL. Le cercueil arrive à la surface. On voit de dos la tête d'un des fossoyeurs. Il se retourne. C'est Rouletabille. Il prend un outil et, en même temps que les trois autres, commence à dévisser le couvercle.

*Musique : Dies iræ (jazz).*

#### Scène n° 24.

DÉCOR : EXTÉRIEUR ROUEN.

GR. PL. La main de Mathilde ou la main de Darzac passe l'anneau.

*Musique nuptiale.*

GR. PL. Vis (du couvercle du cercueil) que Rouletabille dévisse.

*Dies iræ (jazz).*

GR. PL. L'anneau glisse sur la main de Darzac.

*Musique nuptiale.*

*Cimetière. L'ensemble du couvercle est retiré. On voit une forme vaguement humaine. Tous se penchent.*

*Dies iræ (jazz).*

L'inspecteur, hors champ, dit, angoissé : — *Alors ?*

#### Scène n° 25.

DÉCOR : L'ÉGLISE.

PL. A. Mathilde Darzac. Le prêtre fait un signe de bénédiction.

*Fin de la mélodie nuptiale.*

#### Scène n° 26.

DÉCOR : CIMETIÈRE.

PAN. DE G. A D. L'intérieur du cercueil sur lequel tous sont penchés. On finit d'écarter le suaire. On découvre des sacs de sable. Tous : *Du sable... rien que du sable...*

#### Scène n° 27.

DÉCOR : L'ÉGLISE.

PR. PL. Sainclair regarde à droite, à gauche, pendant que, hors champ, le prêtre prononce : — *Je vous déclare unis par les liens sacrés du mariage.*

Puis souriant, rassuré, il s'évente avec son chapeau.

MARCEL L'HERBIER.

CALOMNIONS, CALOMNIONS...

## Des bruits rasant le sol...

SANS doute parce qu'il ne se porte pas trop mal, et que de toutes les industries c'est encore lui qui supporte avec le plus de crânerie la crise économique, le cinéma fait beaucoup parler de lui pour le moment, et en mal, empressons-nous de le dire.

En premier lieu, le théâtre, rival malheureux, charge évidemment son vainqueur de tous les péchés d'Israël. C'est ainsi que M. Pierre Wolff, dont le nom est célèbre dans toute la corporation pour avoir imaginé (?) le scénario le plus banal de tous les films parlants produits à ce jour, M. Pierre Wolff, disons-nous, se croit très autorisé à pourfendre, dans *Candide*, les dirigeants du cinéma en ces termes :

« Je reconnais au cinéma une grande supériorité : le luxe et le confort de ses vastes salles dans lesquelles on peut fumer et arriver en retard (*comment donc !*) Mais en dehors de ça... Et puis ce qui porte le plus grand tort au cinéma, c'est, en général, l'ignorance crasse de ceux qui prétendent à ses destinées ! Un exemple ? Dernièrement, une grande maison demande à m'acheter ma pièce, *Les Ailes brisées*. Vous en connaissez peut-être le sujet ; le déclin de la jeunesse et de la séduction chez un homme qui doit céder le pas à son propre fils. C'est ce que j'ai appelé *Les Ailes brisées*. La pièce a eu quatre cents représentations. Savez-vous ce qu'un cinéaste « éminent » a trouvé le moyen de me déclarer sans rire : *Les Ailes brisées* ? Épatant ! Avec ça on va pouvoir faire un beau film sur l'aviation ! »

*L'ignorance crasse...* Ah ! qu'en termes galants ces choses-là sont dites, monsieur Pierre Wolff ! Quant à la petite histoire, vous nous permettrez de n'en pas croire un mot, tout au moins comme vous la racontez ; car j'ai dans l'idée que le cinéaste « éminent », comme vous dites, a royalement voulu se payer votre tête...

Une autre accusation qui revient à dates fixes, celle-là, c'est celle du cinéma-école du crime, du vice, etc..., vieux cliché auquel ne croient plus même ceux qui l'emploient et que nous avons eu la surprise de trouver encore ces jours-ci dans *Le Soir* à propos d'un quelconque fait divers.

De tous ces propos qui suent soit la jalousie, soit le parti pris ou la haine de toute nouveauté quelle qu'elle soit, le cinéma, conscient de sa force, n'en a cure.

Mais il est des « canards » auxquels il est nécessaire de rogner les ailes dès leur apparition.

On se rappelle une photographie publiée par *Le Populaire* et représentant André Roanne et Maurice de Canonge dans un film réaliste dont le titre nous échappe. Non seulement il n'était fait mention

d'aucun film, mais la photographie, censée être de reportage, s'ornait de cette légende (ou à peu près) : « Ces messieurs font leur belote. »

Les intéressés protestèrent et ils eurent raison. *Le Populaire* n'évita qu'à grand-peine un procès en diffamation.

Nous nous imaginions en avoir fini avec ces ragots ineptes. Mais pas du tout.

Un de nos confrères hebdomadaires — auquel nous ne ferons pas la publicité de le nommer — publie actuellement un reportage (qu'il dit) sur les milieux cinématographiques.

Dire la fantaisie abracadabrante dont l'auteur a fait preuve est impossible. On croit rêver en lisant certains fragments ; à moins qu'on ne soit pris d'un fou rire inextinguible en voyant comment un monsieur peut impudemment bourrer le crâne à ses lecteurs !

Il y est dit, entre autres, que, « dans sa loge, la vedette reçoit ses admirateurs intégralement nue devant son miroir, ou assise en tailleur... au sommet de sa bibliothèque ».

Je vous assure que je n'exagère rien et que de telles affirmations sont écrites avec le plus grand sérieux. Tout le reste, ou peu s'en faut, est de cet acabit, avec, en plus, une pointe de perfidie par-ci par-là : *Tout homme attaché à l'état-major d'une compagnie cinématographique française et pourvu d'une autorité a, obligatoirement, gagné son poste et ses galons par la vertu d'une aventure* (en italique dans le texte).

Mais où le journal en question outrepassait véritablement ses droits, c'est lorsqu'il accompagne ses élucubrations de photos d'éminentes personnalités financières, techniques ou artistiques, appartenant à un studio de la région parisienne et qu'il a obtenues en abusant des amitiés qu'il possédait dans la dite maison et les fait voisiner avec des clichés obscènes qui, est-il besoin de le dire, n'ont avec les premières pas le moindre rapport. Bah ! on met une légende truquée et le tour est joué !

Nous comprenons que la simple vérité ne suffise pas à ces journaux qui semblent se spécialiser dans le fait divers, le crime ou le vice (oui, moralistes, beaucoup plus que le cinéma !) et qui flattent basement les goûts les plus pervers du public. Ce que nous comprenons mal, c'est qu'ils traînent dans la boue une corporation honnête, quoi qu'ils en pensent, sous prétexte de renseigner des lecteurs, dont, il est vrai, la jobardise laisse rêveur...

M. C.



# C. C. C.

EN notre siècle de vitesse, la mode est aux abréviations. C'est fort pratique pour les initiés, un peu moins pour ceux qui ne le sont pas.

C. C. C. peut se traduire par Comité catholique du Cinéma, Centrale de Collaboration catholique ou encore Congrès catholique du Cinéma. Par une heureuse chance, ces trois traductions répondent à la réalité, la Centrale de Collaboration catholique émanant du Comité catholique du Cinéma et le Congrès, qui aura lieu à l'Exposition coloniale du 21 au 25 septembre, étant une manifestation extérieure de la grande activité de cet organisme original dans le domaine non seulement du cinéma, mais encore de la radiophonie, du disque, du théâtre et de la presse.

On a souvent accusé l'Eglise de rester en marge du progrès, quand on ne lui a pas fait grief d'en être l'ennemie. D'autres, au contraire, craignent de la voir montrer trop de complaisance à l'égard des inventions modernes. N'est-ce pas M. Georges Duhamel, un incroyant, qui lançait naguère, dans *Candide*, un « Message aux Princes des Prêtres » pour les mettre en garde contre l'envahissement du temple par les machines sonores ou par l'écran ?

L'Eglise, gardienne d'une foi et d'une morale qu'on peut ne pas partager mais que tout honnête homme se doit de respecter, ne pouvait rester indifférente en face du cinéma dont l'influence sur les intelligences, les sensibilités et les cœurs, est considérable.

Aussi, en 1927, se constituait le Comité catholique du Cinématographe. Il avait pour but d'agir à la fois sur les catholiques au nom du cinématographe et sur le cinématographe au nom des catholiques. Pour *champ d'action*, non pas « le cinéma catholique », mais « le cinéma » tout court et tout entier. Pour *méthode*, la collaboration : collaboration, d'une part, avec les groupements nationaux d'action catholique, au service desquels il se mettait ; collaboration, d'autre part, avec les producteurs et distributeurs de films, à qui il présentait, en toute franchise, les *desiderata* de la clientèle catholique et offrait, avec la plus grande bienveillance, le moyen de faire droit à ces revendications. Pour *organisation*, enfin, non la forme d'une ligue concurrente des groupements existants, mais d'un Comité technique, auxiliaire spécialisé de tous les groupements

d'action catholique et puisant sa force dans sa liaison avec ces groupements.

\*\*\*

L'animateur de cet organisme très vivant, très complexe et très souple à la fois, est le chanoine Reymond.

Il a bien voulu nous accueillir l'autre jour, dans son bureau de la rue du Rocher, avec cette bonne grâce et cette franchise qui forcent la sympathie. L'homme le plus prévenu contre « une soutane » ne saurait résister, je crois, à tout ce qui se dégage de net, de gai, de cordial, de ce tout jeune chanoine, aux yeux vifs, au front dégagé, aux cheveux en brosse qu'une main nerveuse vient sans cesse relever.

Ajouterai-je que cet homme — érudit, il est docteur en philosophie et en théologie ; actif, il suffit de le voir pour s'en rendre compte ; persévérant, c'est incontestable, — est encore le plus simple et le moins « pontife » qu'on puisse rêver.

Immédiatement, il met son interlocuteur à l'aise et, connaissant la valeur du temps, entre dans le vif du sujet.

— Vous venez pour savoir ce que sera le IV<sup>e</sup> Congrès catholique du Cinéma ? Il sera évidemment missionnaire et colonial puisque ayant pour cadre cette étonnante Exposition de Vincennes.

« Mais il ne sera pas uniquement cela. Les questions missionnaires seront traitées, mais pas les seules questions missionnaires. Les directeurs de salles familiales et les usagers de Pathé-rural auront des séances consacrées aux questions pratiques qui les intéressent.

« En particulier, les problèmes du cinéma parlant et de l'équipement des salles seront examinés dans toute leur complexité.

« Mais ce sera bien aussi un Congrès missionnaire, le premier Congrès missionnaire du cinéma, de la radio et de la machine parlante.

— Puis-je vous demander quel chemin vous avez parcouru depuis la fondation de la C. C. C. ?

— Au soir de notre III<sup>e</sup> Congrès, en novembre 1930, quelqu'un a dit : « C'est la progression géométrique... » Le petit nombre que nous étions en 1927 est devenu une masse et une force considérables.



Studio G.-L. Manuel frères.  
M. le chanoine Reymond.

« A la séance de clôture, présidée par le cardinal Liénart, avaient pris place sur l'estrade les représentants du Gouvernement de la République, de la Société des Nations et des industries cinématographiques et radiophoniques en même temps que les représentants des grands groupements catholiques. Il y avait là M. Delac, président de la Chambre syndicale de la Cinématographie ; M. Chataigner, président de l'Association professionnelle de la Presse cinématographique ; M. Paul Brenot, président du Syndicat professionnel des Industries radio-électriques ; M. Bélin, l'inventeur bien connu, président de l'Association générale des Auditeurs de T. S. F.

« Tous tinrent à affirmer leur désir de collaborer et ce fut vraiment, selon le mot heureux de M. Victor Bucaille, syndic de la ville de Paris, « une manifestation de l'union des volontés, de l'union des intelligences, de l'union des cœurs ».

« Les paroles que j'ai prononcées moi-même à cette séance, je puis vous les redire textuellement, tellement elles sont gravées à la fois dans mon cœur et dans ma mémoire. « Collaboration !... C'est là toute notre méthode ; c'est là, en un sens, toute notre action.

« Pourquoi, d'abord, moi, prêtre, suis-je amené à m'occuper de cinéma ? La réponse, il me plaît de la trouver dans un rapport présenté, le 19 mars 1928, au Comité de protection de l'enfance de la Société des Nations : « Cette industrie, dit le rapporteur, M. Martin, délégué français, cette industrie du cinéma n'a pas les caractères ordinaires des entreprises industrielles : la question morale surgit à tout propos. »

« Dès lors, l'Eglise faillirait à sa mission en s'en désintéressant.

« Les catholiques ne sauraient, sans méconnaître de quel esprit ils sont, se tenir loin des industries qui agissent sur les consciences, — ne pas venir aux industries et du cinématographe et de la radiodiffusion comme à l'industrie de la presse — et ne pas venir en collaborateurs. »

\*\*\*

Sur ce mot « collaborateur », qui est la base de toute l'activité de la C. C. C., le chanoine Reymond s'est arrêté.

Son regard me fixe avec insistance et sa voix se fait plus persuasive encore pour affirmer :

— Nous venons en collaborateurs. Et voici, très net, sans faux-fuyant, le langage que nous tenons à ces industries : Si nous venons à vous, c'est pour servir la cause que nous devons servir. Nous avons une foi et une morale à défendre et à répandre : ce

n'est pas notre droit, c'est notre devoir. D'ailleurs, si je vous parlais autrement, de deux choses l'une : ou bien je serais un hypocrite qui cherche à vous tromper, ou bien je serais indigne de l'habit que je porte. Mais ces catholiques, que nous devons être, veulent collaborer largement avec toutes les bonnes volontés. Oh ! comprenez-moi bien : nous ne prétendons pas que vous soyez à notre service, pas plus que nous ne serons à votre service. Chacun de nous cherchera l'intérêt qui est le sien. Vous exercez une industrie, nous avons un apostolat à remplir ; mais l'intérêt de vos affaires et l'intérêt de notre cause demandent que nous nous entendions.

« Ainsi donc, collaboration loyale où chacun se présente sans aucune hypocrisie, l'homme d'affaires en homme d'affaires, le catholique en catholique, et où chacun sait en face de qui il est ; et où l'homme d'affaires trouve naturel que le catholique vienne en catholique et où le catholique trouve naturel que l'homme d'affaires vienne en homme d'affaires.

« Collaboration normale où chacun cherche l'intérêt qui est le sien : l'industriel, l'intérêt de ses affaires ; le catholique, l'intérêt de son apostolat. N'est-ce pas ainsi que se font les bons contrats : ceux où tout le monde trouve son compte ?

« Collaboration cordiale : le catholique, croyez-moi, n'est pas nécessairement un monsieur grincheux, acrimonieux, plein de hargne. Les exigences légitimes de la clientèle catholique, nous entendons les formuler « avec le sou-

rire » et nous offrons notre aide pour satisfaire ces exigences.

« Collaboration enfin offerte à tous, sans distinction, sans nous soucier des divergences dans lesquelles n'ont rien à voir ni la foi ni la morale, par exemple de savoir s'il faut préférer la radiodiffusion privée à la radiodiffusion d'Etat. Au point de vue catholique, cela ne nous intéresse pas.

« En 1927, nombreux furent ceux qui considérèrent comme singulièrement naïfs nos rêves de collaboration.

« En 1931, ils sont les premiers à reconnaître que cette collaboration est un fait vivant et je suis persuadé que notre Congrès de 1931 en fera ressortir toujours davantage la nécessité et la fécondité pour le plus grand bien de tous. »

Sur le pas de la porte, le chanoine Reymond me tend la main et me dit :

— *Ciné-Magazine* sera le bienvenu au Congrès du Cinéma catholique.

J'ai promis de m'y rendre, car on ne résiste pas à la souriante douceur persuasive du directeur de la Centrale de Collaboration catholique ou, en bref, de la C. C. C.

H. GIBEY.



Le R. P. Dufays, auteur-opérateur du film missionnaire : « De Dakar à Gao ».





# Cœurs brûlés

Réalisation de JOSEF VON STERNBERG.

Amy Jolly..... MARLÈNE DIÉTRICH  
Tom Brown..... GARY COOPER  
La Bessière..... ADOLPHE MENJOU

avait lorsqu'il est arrivé ici? Eh bien, lorsqu'il m'a quitté tout à l'heure, il m'a semblé que jamais il n'avait été aussi triste. A croire ma parole qu'il était désespéré de quitter ce maudit pays. J'ai voulu savoir le mal qui le rongait. C'est encore une histoire de femme, parbleu, j'aurais dû m'en douter. Cré vingt dieux! buvons un bon coup pour nous préserver de ces maladies-là!

L'homme fit comme il le disait, soupira à fendre l'âme, puis mit son collègue dans la confidence qui lui avait été faite quelques heures auparavant:

— Après les quelques mois de cafard du début, Tom sembla guéri. Le bougre avait enfin fini par considérer les femmes comme un simple passe-temps, le plus banal de tous; comme une distraction qu'on rejette lorsqu'elle a fini de plaire.

» Tout le malheur vient de ce que ce soir-là, malgré qu'il fût de retour d'une marche étonnante sous un soleil de plomb,

— Ah! les femmes, mon vieux, tiens, aussi vrai que je suis là, ce sont toujours ces matoises qui causent le malheur des pauvres hommes!

» Te rappelles-tu Tom Brown?... Mais oui, Tom Brown, cet Américain sec et long comme un jour sans pain, qui en avait pris pour cinq ans à la Légion, parce qu'il avait appris que sa fiancée le trompait, avec son meilleur ami comme de juste?

» Eh bien! je l'ai mis dans le bateau ce matin. Il retourne chez lui, là-bas, dans son Amérique, où ils n'ont fichtre pas de bons pernodes comme ce vieux *Café de la Marine* de Melella!

» ... Pour en revenir à Tom, te souviens-tu de sa longue carcasse et de son air malheureux de chien battu qu'il



*On fait serment  
En sa folie  
De s'adorer longtemps, longtemps.*

il décida d'aller passer une heure au café-concert, qui était la seule distraction de l'endroit.

» Lorsqu'il eut poussé la porte du beuglant enfumé, un bruyant bourdonnement l'accueillit, qu'il retrouva avec joie. Il aimait en effet à se plonger dans ces rires gras, ces exclamations rauques, et rester là des heures entières, remâchant dans cette atmosphère d'amusement collectif les souvenirs amers de sa vie gâchée, ou encore ne pensant à rien dans la douce béatitude provoquée par l'alcool.

» Au bout d'un moment, des applaudissements à tout casser et des exclamations assourdissantes le tirèrent de sa rêverie. Le patron du lieu venait d'annoncer les débuts de la nouvelle chanteuse de l'établissement, ce qui avait eu le don d'exciter fortement l'imagination des consommateurs.

» Tom n'y attacha tout d'abord aucune importance. Encore une pauvre fille fatiguée et flétrie avant l'âge, qui, de chute en chute, est venue échouer ici, pensa-t-il.

» Aussi quelle ne fut pas sa surprise de voir arriver sur la scène une créature d'une rayonnante beauté, à l'allure décidée, promenant un regard fier et hautain sur l'assistance qui se pâmait de joie.

» Le pianiste plaqua ses accords. Tom s'attendait à une chanson obscène lancée avec effronterie ou fausse candeur. Mais, là encore, une surprise l'attendait.

» D'une voix à la fois douloureuse et indolente, brutale et nuancée, l'inconnue jetait en chantant l'appel désespéré d'un grand amour sur le point de disparaître.

» Comme par miracle, les clameurs s'étaient tues; chacun se sentait transformé, transfiguré par les accents déchirants que plaquait la chanteuse sur l'émouvante complainte:

» Quant à Tom, quoiqu'il s'en défendît, il subissait un malaise qu'il n'arrivait pas à définir. Il était à la fois troublé par la créature indolente et flexible qui avait soudainement surgi devant lui, ainsi que par les brusques souvenirs d'un passé qu'il croyait mort et qui affluaient à son cerveau.

» Un tonnerre d'applaudissements salua la fin de la chanson. La femme s'inclinait, un peu surprise par cette houle d'applaudissements frénétiques qui déferlait jusqu'à elle.

» D'un geste machinal, elle lança la rose qu'elle tenait à la main, que Tom Brown, habilement, attrapa au vol. Leurs regards, un instant, se croisèrent; mais ce fut l'homme qui, le premier, baissa les yeux.

» Une coutume voulait que les chanteuses de l'établissement vendissent des fruits après leur tour de chant. Amy, — c'était le nom de l'inconnue, — revint donc dans la salle porteuse d'un panier plein de pommes.

» D'ordinaire, les actrices passent entre les seuls rangs des civils et des officiers. La troupe, toujours « fauchée », est soigneusement tenue à l'écart.

» Amy, cependant, fit exception à la règle et se dirigea vers le coin où se tenait Tom. Craignant les sarcasmes de ses camarades, celui-ci ne se leva pas à son approche, mais crut bon néanmoins de la remercier pour sa fleur. Sans répondre, la femme lui tendit une pomme que le soldat voulut à toute force payer.

» Ce manège, naturellement, n'avait pas échappé aux admirateurs de la chanteuse, dont faisait partie un certain La Bessière, gentleman sceptique et désa-







busé, qui la suivait partout dans ses déplacements, fût-ce au centre de l'Afrique.

» Mais qu'aurait dit le fidèle suiveur s'il avait vu que, sans s'émouvoir autrement,

et sous prétexte de lui rendre sa monnaie, Amy avait en réalité glissé dans la main de Tom la clef de sa propre chambre.

» Le soldat n'avait pas de permission. Il hésita bien un moment. Puis la tentation fut la plus forte. Une heure après, ayant longé presque en courant les ruelles obscures, il parvenait à la demeure de la chanteuse, chez laquelle il entra furtivement après s'être assuré qu'il n'était pas suivi.

» L'aventure, cependant, se déroula de toute autre façon qu'il l'avait prévu.

» Le garçon ne devait pas tarder à se rendre compte que l'éblouissante créature qui l'avait fasciné n'était, en réalité, qu'une jeune femme désabusée, lasse de la vie qui l'avait déçue, des hommes qui l'avaient meurtrie.

» Mais, dans le même temps où il se sentait pris de pitié pour cette femme errante à la recherche d'un bonheur de plus en plus improbable, il subissait également, sans pouvoir s'en défendre, le charme de son étrange et fascinante beauté. Un sentiment nouveau le pénétrait autre que le désir brutal qui l'avait conduit chez Amy. L'inconnue de la veille exerçait sur lui une telle surprise qu'il eut peur de ne pouvoir résister à sa séduction. Imaginant le prétexte le plus futile, il s'enfuit.

» Le lendemain, avec la rapidité de l'éclair, la nouvelle fit le tour du bataillon. Tom Brown avait été ramassé en ville quelques heures plus tôt par une patrouille. Celle-ci l'avait surpris comme il venait de blesser deux voyous arabes qui, disant-il pour sa défense, l'avaient attaqué. Malheureusement, son cas s'aggravant de son manque de permission, il était passible du Conseil de guerre.

» Toutefois les choses n'allèrent pas jusque-là. En raison de ses



états de service, on voulut bien lui éviter la comparution infamante, mais, en revanche, on le chargeait d'une mission particulièrement dangereuse : quarante-huit heures plus tard, il devait se joindre à une colonne qui s'enfonçait vers le sud, en direction d'Amalfa.

» Le souvenir de la femme le harcelait sans cesse : il voulut la revoir, lui dire adieu peut-être, car sa mission était de celles dont on revient difficilement.

» Mais ne voilà-t-il pas qu'au moment de frapper chez cette maudite théâtreuse il entend une conversation derrière la porte. Instinctivement, il tend l'oreille et apprend que La Bessière — dont il a reconnu la voix — propose tout simplement à Amy de l'épouser. Pour elle ce serait la fortune, la tranquillité, à défaut du bonheur, son mirage enfin.

» Tom le comprend et, au lieu de revoir l'objet de sa flamme, ce qui eût peut-être arrangé les choses, comme un grand benêt se retire discrètement sur la pointe des pieds, laissant la place à l'autre ! Tu admets ça, toi ?

» Il ne devait plus revoir la belle. Au matin son détachement, musique en tête, partait vers le sud mater une tribu de dissidents intraitables...

\*\*\*

» Trois mois passèrent. Amy avait fini par céder aux sollicitations de La Bessière, qui, ce soir-là, avait réuni quelques amis pour fêter ses fiançailles.

» On était à la fin du repas, quand la chanteuse tendit l'oreille. Il lui semblait entendre au loin les cuivres d'une musique militaire qu'elle connaissait bien. Le bruit grossissant, il ne fut bientôt plus possible de douter : c'était bien le détachement auquel apparté-



nait Tom qui rentrait de mission ! Sans plus se soucier de ses invités, elle se précipita dehors, juste comme la tête de la colonne parvenait à la hauteur de sa demeure. Mais c'est en vain qu'elle chercha Brown parmi les revenants hâves et défaits qui regardaient avec étonnement cette femme élégante et affolée courant de groupe en groupe.

» Il est resté au camp d'Amalfa, lui répondit un légionnaire qu'elle interrogeait.

» Gravement blessé, ajouta un autre.

» Amy n'y tint plus. Coûte que coûte, il lui fallait rejoindre Tom, qui peut-être agonisait et l'appelait dans sa chair meurtrie.

» Celui-ci, pourtant, s'était tiré de l'expédition sans une écorchure. Il aurait pu, comme les autres, revenir à sa ville de garnison ; mais à quoi bon ?... Ne valait-il pas mieux tenter d'oublier son amour, son unique amour, et se faire désigner, comme il l'avait fait, pour un poste solitaire, bien loin dans les sables ?

» Ce ne fut donc pas à l'hôpital mais dans un cabaret d'Amalfa qu'Amy, bouleversée, retrouva Tom.

» Stupéfaite, elle n'en croyait pas ses yeux et ne savait si elle devait se réjouir de ses alarmes sans cause ou s'indigner de l'inutilité d'un voyage à travers les immensités brûlantes du désert. Mais, après tout, était-ce Tom qui l'avait appelée ? Non. Alors ?

» L'entrevue fut pénible pour tous les deux. Aucun n'osa prononcer les paroles qui lui brûlaient les lèvres et cacha son trouble dans des phrases banales ou ironiques, qui sentaient la contrainte et la gêne.

» Puis l'heure arriva où le légionnaire dut rentrer au camp, et ils se quittèrent en formulant de vagues vœux de politesse, comme deux étrangers, en maudissant la stupide retenue qui les avait empêchés de se confier l'un à l'autre le secret de leur cœur.

» Lorsque Tom fut parti, Amy resta un instant songeuse. Décidément ce grand diable ténébreux ne l'aimait pas, ne l'aimerait jamais. En ce cas, pourquoi était-il venu ici sans même lui dire au revoir ? Et pourquoi y était-il resté au lieu de revenir avec la colonne ? Pourquoi encore ce désir de s'enfoncer plus au sud ?

» Pesamment elle se laissa tomber sur la chaise où, une minute auparavant, était assis Tom. Puis, machinalement, dans le désir de s'accouder sur la table, elle repoussa du bras les nombreux mégots et les débris de cacahuètes qui la souillaient.

» Une inscription toute fraîche attira son regard. Là, dans le bois même de la table, était gravé son nom, oui, son nom à elle, suivi de deux mots passionnés tracés par la main de Tom.

» Cette preuve d'amour qu'elle cherchait depuis si longtemps, depuis que son désir avait fait place à un autre sentiment plus fort et plus doux tout à la fois, elle l'avait sous les yeux !

» Pour Amy, le temps coula avec une rapidité prodigieuse. Vint l'heure du départ de Tom sans qu'elle ait pris une décision.

» La colonne était déjà formée lorsqu'elle arriva avec La Bessière, — qui, décidément, la suivait comme son ombre, — devant le lieu du rassemblement.

» Le capitaine inspectait une ultime fois ses hommes. Lorsqu'il l'eut dépassé, Tom jeta un regard vers celle qui le contemplait avidement, mais celle-ci détourna la tête, et ce fut à ce moment seulement qu'elle aperçut un groupe de femmes qui, elles aussi, se préparaient au départ. Connais-tu ces femmes qui forment ce que l'on appelle l'arrière-garde ? Elles suivent ainsi dans tous ses déplacements celui qu'elles aiment. Quelques-unes tombent en route, d'autres arrivent, mais c'est souvent pour trouver leurs amants morts...

» Une joyeuse sonnerie de clairon de ses notes claires déchira l'air et galvanisa les énergies défaillantes. La colonne se mettait en marche, accompagnée à distance de la cohorte des femmes pesamment chargées.

» Longtemps Amy la suivit des yeux, tandis que la musique diminuait d'intensité jusqu'à n'être plus qu'un souffle.

» Puis, brusquement, sans plus réfléchir, une force irrésistible la poussant, elle disparut à son tour derrière une dune de sable, tandis que le simoun, s'élevant avec violence, effaçait rageusement les traces de pas sur le sable ocre et mouvant...

Le conteur se tut, son interlocuteur respecta son silence. Ce n'est qu'au bout d'un moment lourd de pensées qu'il reprit :

— Ce que la femme est devenue, on ne l'a jamais su. Est-elle morte de faim, de soif ou de fatigue, les trois à la fois ? C'est possible.

» Toujours est-il que Tom, ayant été blessé, n'apprit la chose que pendant sa convalescence, qui coïncida avec la fin de son temps à la Légion.

» Depuis il est comme fou. Il s'accuse de la mort d'Amy, parle de se tuer, ou ne cesse de pleurer comme un gosse.

» J'ai recommandé au capitaine de le surveiller jusqu'à son débarquement en France. Mais après ? Peut-on empêcher un homme de se détruire s'il a véritablement en lui le goût du malheur. Ah ! les femmes ! les femmes !...

MARCEL-ALBERT CRANCE.

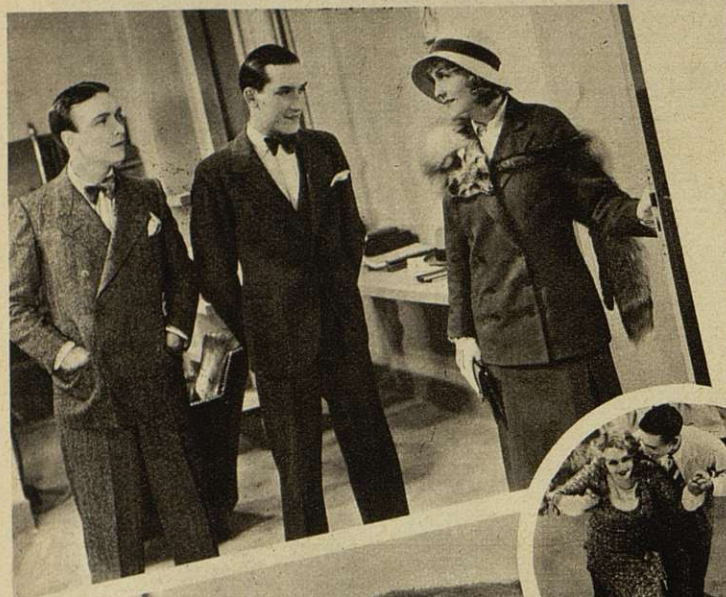


SIMONE CERDAN, l'exquise et émouvante « Manon » de PARTIR, que Maurice Tourneur a réalisé, d'après le chef-d'œuvre de Roland Dorgelès. Ce film passe avec le plus vif succès en exclusivité à l'Ermitage. (Production Pathé-Natan.)

P. Kehren, Paris.



# VACANCES



Un grand film, du soleil, de la gaieté, de l'entrain. On aimera la fantaisie des quatre héros : FLORELLE, LUCIEN GALAS, GEORGES CHARLIA et PIERRE JUVENET, et leur humeur vagabonde. Robert Boudrioz est le réalisateur de cette production G.-F.-F.-A., dont on annonce la prochaine sortie.

# Hardi les Gars!



Le joyeux BISCOT est le protagoniste de cette bande G.-F.-F.-A., tournée par Maurice Champreux, d'après un scénario de Gaston Bénac, au cours du Tour de France. DIANA, MONA GOYA, KERNY, PAUL MENANT et JEANNE CHEIREL participent aux mille péripéties de la formidable randonnée des « as » de la route.



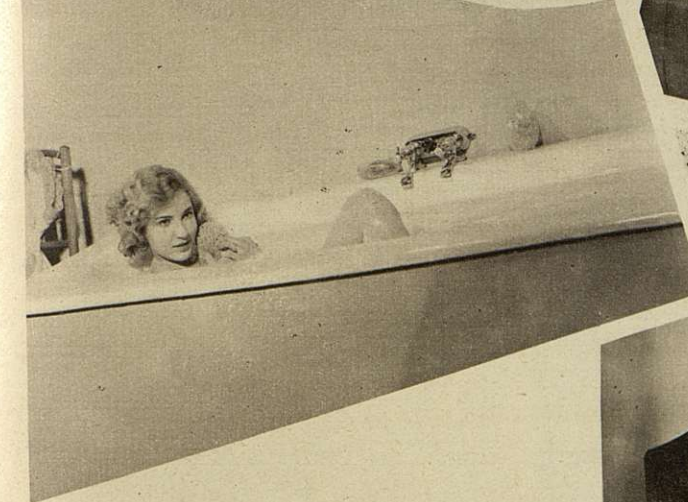
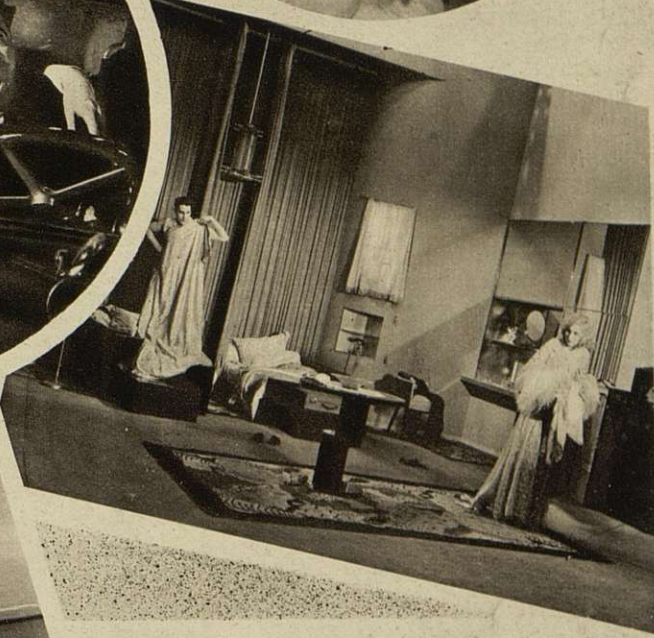


# FRA DIAVOLO



Héros de légende, bandit sympathique, champion de la liberté et de l'indépendance des Abbruzzes, **TINO PATIERA**, le merveilleux ténor du Metropolitan Opera de New-York, s'est révélé dans ce rôle complexe une des plus belles voix du monde. Il est entouré par l'exquise **MADELEINE BREXILLE**, **ARMAND BERNARD** et une pléiade d'artistes renommés. (Édition Vandal-Delac. Distribution : Productions réunies. Enregistrement R.-C.-A. des Studios Pathé-Natan.)

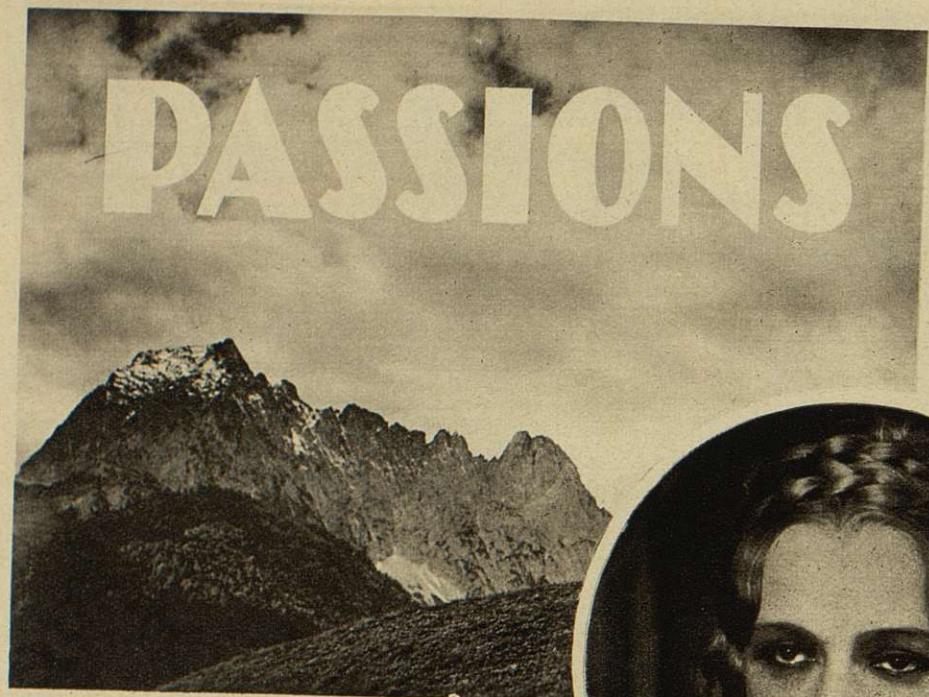
# LE MONSIEUR DE MINUIT



**JEAN WEBER**, de la Comédie-Française; **JOSSELINE GAËL**, **JEAN GOBET**, **JULES MOY** et **MARCEL SIMON** sont les interprètes de cette charmante comédie, qui obtient actuellement un très vif succès. **HARRY LACHMAN** dirigea cette production Albatros-Chavez, tirée d'une pièce de **Walter Ellis** : « Almost A Honeymoon » et distribuée par les films Armor.

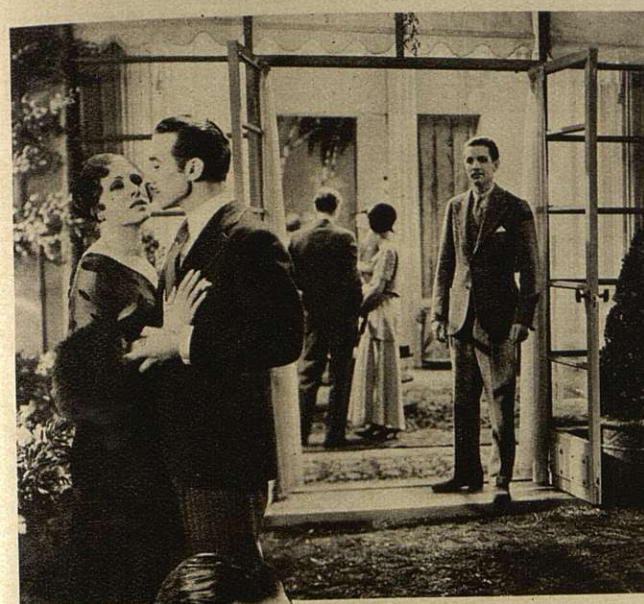


# PASSIONS



On applaudit actuellement dans toute la France ce très beau film de la Pax, entièrement réalisé en plein air, parlé en français et interprété par **GUSTAV FRÉHLICH** et **CHARLOTTE SUSAN**.

# NUITS D'ESPAGNE



**JEANNE HELBLING, JEAN DELMOUR** et **VITAL GEYMOND** dans quelques scènes du film que les Artistes Associés présenteront prochainement et distribueront en exclusivité.



# LE PETIT ÉCART



LUCIEN BAROUX, ANDRÉ BERLEY,  
JEANNE BOITEL, DINAH, LOUISE  
LAGRANGE, PIZANI, RICHARD  
WILLM interprètent cette grande production  
Stapenhorst de la U. F. A., que l'Alliance  
Cinématographique Européenne présentera  
sous peu. R. Schunzel en assura la mise en  
scène en collaboration avec Henri Chomette.

## PHONOMAGAZINE

Loin de sa femme qu'on est bien, chante dans *Grisé-lidis* un diable farceur. Un héros de film, plus moral que cette basse-bouffe d'opéra-comique, exprime une opinion plus orthodoxe : *C'est près de sa femme qu'on est encore le mieux*, avoue-t-il, et comme il emprunte, pour ce faire, la voix persuasive de Robert Burnier (P.), sa thèse a les plus grandes chances d'être prise en considération. D'ailleurs elle demeure moins puriste qu'il ne semble d'abord et tout au long d'une valse agrémentée des tendres couleurs empruntées aux orchestres de jazz elle prévoit nombre d'accommodements avec la règle. D'ailleurs vous la connaissez pour avoir entendu *Un homme en habit* à qui elle est empruntée, ainsi que l'air plus mélancolique dont Burnier tire un charmant parti : *Quand on s'en va* (P.).

Pour vous aider à comprendre la version originale de *Princesse à vos ordres*, qui passe actuellement sur certains écrans après avoir été présentée auparavant dans son excellente traduction française, voici deux fragments primordiaux : *C'est suffisant pour des amants* (Gr.) et *Mon amour quand je danse avec toi* (Gr.) dont l'orchestre de Lewis Ruth trouve le moyen de renouveler l'intérêt à force de recherches de détail dans les timbres. Du film *Dactylo*, Armand Bernard extrait deux pages marquantes : *La tirelire* (C.) et *J'voilà vie en rose* (C.). D'un comique assez laborieux et en tout cas très calculé, le disque sans les grimaces et le déguisement ne garde que le reflet. Du moins faut-il louer sans réserve l'articulation si nette de Bernard qui ne laisse tomber aucune syllabe du texte de Boyer.

Mitja Nikisch et son orchestre fournissent aux amateurs de valse lente et de tendres accents l'occasion de se réjouir en écoutant délicatement exécutée la valse d'*Un caprice de la Pompadour* (Gr.) derrière laquelle Nat Shilkret, interprétant des rythmes indigènes entendus dans le film *Quand l'Afrique parle*, construit sur ce fond de tam-tam un frox-trott des plus comiques, si l'on ose ainsi dire, intitulé *Africon Sérénade* (Gr.) d'une couleur très Exposition coloniale.

Est-ce pour suivre l'actualité que Jack Mirois, accompagné avec l'habileté la plus sensible par le quintette Jacques Ibos où se distingue un violoncelle enregistré à souhait, a emprunté à Verlaine, avec la complicité du compositeur Lancel, le *Chant de la Pluie* (Pol.) :

*Il pleure dans mon cœur  
Comme il pleut sur la ville,*

qu'il chante d'une voix caverneuse et dans un style surprenant d'ailleurs non dépourvu de charme ?

Avant de reparaitre sur l'écran, où, sauf erreur, il incarna voici quelques années un Scarron hallucinant, Michel-Maurice Lévy dit Bétové, tout simplement, nous donne une de ses fantaisies musicales qu'il sait construire et interpréter avec une fantaisie solide.

Passons de Bétové à Bach pendant que nous y sommes sans nous inquiéter de la conformité chronologique, et admirons qu'à force de talent ce très remarquable diseur puisse faire passer des plaisanteries aussi épaisses que celle inventée par l'auteur d'*Y a l'feu en ville* (P.). Le classique *Avec Bidasse* (P.) fait, en comparaison, figure solide et ressuscite la légende de Pitou qui semble se perdre déjà dans la nuit des temps.

A l'usage des fabricants de films touristiques, le phonographe est en train de grouper toute une série de documents locaux susceptibles de faciliter la tâche du «sonorisateur». *L'air des muletiers* (O.) et *Pipa* (O.), chantés par Micheletti avec un art ennobli par la tradition séculaire, serviront à animer les vues de l'Ile de Beauté.

*La visite au pays basque*, à laquelle l'écran nous convia l'hiver dernier, aurait trouvé, dans toute la série des provinces du Nord-Ouest récemment éditée (Gr.), une mine d'échos harmonieux et authentiques pour doubler ceux primitivement choisis.

Mauricet a enregistré un de ses pots pourris les plus réussis consacré à Chevalier : *Notre Maurice* (C.). Les timbres de tant de chansons popularisées par le créateur de *Parade d'amour* sont utilisés en l'espèce avec un esprit d'à propos du meilleur aloi. Signalons une tendance assez nouvelle et fort accusée du microphone à saisir les accents. Le Nord fournit autant que le Midi et n'offre pas moins de ressources. Il semble seulement, au premier abord, un tantinet plus difficile à saisir non pas dans *Un drame chez les Nudistes* (P.), certes, où toutes les conquêtes faites par Mlle Beulemans portent leurs fruits, mais dans *Les carottes sont cuites* (P.), tout assaisonnées de patois de Lille et débitées par Line Daniel et Simons avec un naturel d'autant plus réjouissant qu'il pourrait au profane sembler forcé. Le Sud-Ouest, déjà nommé, fournit avec *Le Train de 11 h. 47* (Gr.), de Jean Bastia, un aperçu typique avec ses «eh bé!» pointus en crescendo d'un dialogue entre paysans persuadés, et pour cause, qu'il y a encore des Pyrénées.

MAURICE BEX.



# NOS GOSSSES

SANS doute avez-vous déjà entendu parler de Hal Roach, cet insatiable producteur de comédies, devenu une célébrité de sa propre création et à qui nous devons quelques personnages comme Harold Lloyd, Bebe Daniels, Lupe Velez, Charlie Chase...

Hal Roach est aussi l'auteur de *Our Gangs*, une joyeuse bande de gamins, et il n'en est pas peu fier !

*Our Gangs* ! « Nos Gosses ! » Troupe trépidante de jeunes fous heureux de vivre, de se battre, de se déchirer, de faire des sottises !

Enfance turbulente, bande pittoresque, dont le plus âgé est haut comme une miche et le benjamin plus petit qu'une botte !

Hello ! Charmants petits Poulbots américains, laissez-moi donc vous passer en revue...

Ah ! vous voilà, Micky Daniels, aux pantalons trop longs et bouffants ; Joé Frank Cobb le Bouffi, obèse lourd comme un sac de sucre et qui dévore les goûters de chacun !

Approche donc, Jackie Condon, et ne crains rien pour tes boucles, et toi, Farina, petit frère négri-



lon, dans le civil Alan Clay Hoskins, et toi aussi Sunshine Sammy, qui ferait pâlir de jalousie le plus noir des cirages.

Welcome ! Les nouveaux venus... Johnny Downs, Husky Hanes, Harry Spear, le petit Wheezer et votre ami à tous aussi, ce sympathique cabot à l'œil perpétuellement poché !

Nos Gosses ! Charmants artistes enherbe, qui vivez sur la butte, parmi les planches, la ferraille, les boîtes de conserve vides ! Vous ignorez le cabotinage et vous vivez devant l'objectif une existence

si naturellement gaie que vous insufflez de la bonne humeur au plus neurasthénique des hommes.

Il n'est point de spectateur sur la grosse boule qui vous ignore : Hal Roach, lorsqu'il eut l'idée de vous faire tourner, avait dit : « On fera une demi-douzaine de films, une douzaine au plus ! »

Ouiche ! Le succès fut si grand qu'il ne trouva point utile de l'interrompre, et si, aujourd'hui, votre metteur en scène Mac Gowan avait la fantaisie de vouloir connaître le nombre de bandes réalisées avec sa célèbre... bande, il n'aurait pas assez de tous vos doigts, des siens et des miens par-dessus le marché !

Tout le monde aussi vous connaît... Tout le monde a appris l'autre jour que Jackie avait perdu une dent, que Mary avait une nouvelle robe, que Joe avait perdu un dollar !...

Trois des charmants interprètes de Hal Hoach, trois des plus sages...



Mais on ignore votre origine. Qu'importe-t-elle, en effet ? Eh bien ! non, voyez-vous ! Il faut qu'on sache qu'il n'est pas si facile d'appartenir à votre bande et que, si tous les gosses bien lavés, bien peignés, bien bouclés que des parents ont amenés chez Hal Roach, avaient été acceptés, une véritable caserne aurait dû être édifiée.

Il faut qu'on sache aussi que, lorsqu'un jour Mac Gowan eut besoin d'un nouvel interprète, il fit organiser un concours à Los Angelès, auquel participèrent 1.100 concurrents, et qu'aucun d'eux ne fit l'affaire.

Et je suis sûr qu'on ne vous admirera que davantage si je dévoile d'où vous venez, si je dis que Micky fut remarqué un jour sur les boulevards, où il traînait ses larges culottes ; que c'est Sunshine Sammy qui « découvrit » son camarade Farina dans le quartier noir de Los Angelès ; que Johnny Downs fut surpris alors qu'il improvisait avec quelques camarades ; qu'Husky Hanes était le voisin du directeur du studio, et enfin que la mignonne Mary Kornmann, la seule « lady » de la troupe, fut découverte alors qu'elle portait le déjeuner de son père, le photographe d'Harold Lloyd...

Vous voilà réunis, tous aussi différents les uns que les autres... On vous a dit de vous amuser à faire les hommes, et vous

...et ceux-ci, pour plus turbulents qu'ils soient, n'en sont pas moins amusants.

les parodiez avec une déformation tellement naïve et ironique qu'on est à la fois réjoui et stupéfait.

La gloire, la fortune, le nom écrit en gros caractères sur l'affiche, cela compte peu on s'en moque, n'est-ce pas ? Vous préférez certes les bruyantes parties de plaisir qui vous sont accordées, ces grosses farces qui vous enchantent, ces batailles sans « chiqué » et d'où vous sortez le nez tuméfié, les vêtements en lambeaux.

Dans votre troupe disparate, se distingue tout d'abord celui qu'entre vous vous devez appeler « le gros ». Il a votre âge pourtant, mais quelle corpulence, quel amas de graisse ! C'est pour vous un rocher que vous craignez de heurter. Du reste, n'est-il pas terrible lorsqu'il est en colère ou qu'il prépare ces machiavéliques vengeance qui, — sa force le lui permet, — n'attireront aucune représaille ?

Et puis votre copain le petit nègre... Je suis sûr qu'il broie du noir. On m'a confié du reste qu'il a une grande ambition, un seul désir : être blanc ! C'est lui presque toujours qui fait les frais de vos extravagantes plaisanteries. Hé, hé, atavisme !... Il ne faut jamais rien faire devant les enfants ; vos bons papas yankees auraient dû y songer !

Et puis, j'ai deviné, allez, que vous avez enrégimenté tout le voisinage, le fils du chiffonnier, le baby de l'employé de banque, le môme de la concierge, le gosse à lunettes de la fruitière du coin, qui a autant de taches de rousseur que le président de la République de décorations.

Que vous importe si des





oripeaux voisinent avec un complet confection ! N'allez-vous pas vous charger de le transformer bientôt en une superbe loque effroyable ?

Taches de son, dents cassées, cheveux en broussailles, sourire aux lèvres, vous courez les aventures avec ardeur, passion... Quelquefois, par fierté, vous invitez des « dames » pour contempler vos exploits ; elles viennent parmi vous semer la discorde... déjà... susciter des querelles, claquer sur le dos vos bretelles élastiques. Mais devant elles vous pouvez parader, être orgueilleux, imiter Douglas ou faire votre petit Edison...

Comment avez-vous fait cet autre jour pour pénétrer dans ce luxueux palace que vous auriez volon-

tous ensemble fort à votre aise dans un seul de ses tiroirs !

Vous voulez que je dévoile maintenant comment vous tournez ! Oh ! combien je plains votre metteur en scène ! De quels trésors de patience doit-il disposer, et combien je préférerais résoudre la question d'Orient ou chercher à savoir le lieu de rendez-vous des mouches en hiver ! Je suis sûr que le plus habile des diplomates ne vaut pas Mac Gowan.

Et que vous êtes exigeants ! Vous voilà désigné bandit, et vous vous plaignez : « Je veux être zef de la P'lice, na ! » On vous confie ce poste délicat, et vous hurlez : « Moi, ze zerait le bandit aux dents creuses. »

Et, lorsque tout est prêt, que l'on peut enfin tourner, Mac Gowan commence à chercher quelqu'un : — Farina, où est donc Farina ?... Farina ! Farina !...

Il apparaît, bredouille petit nègre et a fait perdre suffisamment de temps pour que Jackie ait eu le temps de s'évaporer !

On parvient quand même à tourner... Mac Gowan s'est aperçu qu'il ne fallait pas vous considérer comme des acteurs du jour où « le gros » n'a pas osé embrassé Mary... Il vous laisse faire... Il sait qu'il n'y a pas parmi vous d'enfants prodiges, ni de cabotins... Et c'est vous qui inventez les meilleurs gags, comme c'est vous encore qui riez le plus fort en voyant vos films à l'écran !

Heureux enfants ! Bien évidemment, vous allez à l'école, mais, au beau milieu d'une triste leçon d'arithmétique, on vous appelle sur le « set »... La géographie, vous l'étudiez dans le car qui vous emmène tourner en extérieurs...

Et, depuis des années que vous tournez ensemble, quelle solide amitié vous unit, aucune jalousie, point de désaccord. Vous voyez l'avenir tout en rose...

Vous grandissez pourtant... Je suis sûr que Mary a déjà une houpette dans son sac, que Micky chausse du 35, que Jacky a deux grosses dents nouvelles et que Joe Frank traverse la rue tout seul...

Mais d'autres vous remplaceront, vous ont déjà remplacés peut-être, qui vous ressembleront à s'y méprendre.

Charmants gosses, toute votre troupe n'est qu'un éclat de rire, un rire frais, enfantin, heureux !... Vos comédies sont pleines d'humour, de satire... Et nous les aimons tant !

MAURICE-M. BESSY.



Le metteur en scène Robert Mac Gowan et deux de ses interprètes : Dorothy de Borja et Wheeler.

tiers saccagé entièrement ? Vous y aviez installé un cirque et vous alimentiez abondamment votre programme de numéros les plus cocasses et les plus originaux. Bien heureux d'avoir pu vous enfuir sans fessée et en emportant la caisse !

Et *La Case de l'oncle Tom*, que grand-mère vous avait contée ! Voilà une belle histoire que vous avez eu plaisir à recommencer...

Et quel joli rêve vous avez fait l'autre nuit, vous savez, lorsque vous vous êtes sentis transportés subitement à Lilliput !... Votre lit était grand, grand. Votre commode était un monstre, et vous étiez

## DES LIVRES PRÈS DE L'ÉCRAN

LE REQUIN — J'AI QUATORZE ANS — SOLEDAD

M<sup>me</sup> Marcelle Vioux, sous un titre évocateur, *Le Requin* (Charpentier), vient de nous donner un nouveau roman.

Le requin, c'est Fernand Barrié, sombre ambitieux, capable de toutes les turpitudes, dénué de tout scrupule et de tout sentiment, mettant au service de son « arrivisme », en même temps que ses qualités d'énergie et de volonté, la séduction de son physique.

Parti des bas-fonds de la société, après avoir échappé par son astuce aux châtimements qu'auraient mérités ses larcins et sa trahison, il réussit à s'introduire par une louche recommandation, comme employé subalterne, dans une maison de banque.

Ayant séduit Hélène Schmidt, la jeune femme jusque-là irréprochable du vieux et milliardaire banquier philanthrope, Laurent Schmidt, cette relation amoureuse lui donne entrée dans le monde de la haute finance et commence sa vertigineuse ascension.

Débarrassé, dans des circonstances au moins douteuses, à la fois de sa femme légitime qui vient de le rendre père d'une fillette, et du vieux Laurent Schmidt, il épouse la jeune veuve, qu'il délaisse d'ailleurs bientôt. Par l'intrigue, l'escroquerie de grand style, la corruption politique, échappant toujours, comme par miracle, aux sanctions de la justice et aux investigations des commissions d'enquête et du Parlement, il atteint, sans un faux pas, les degrés les plus élevés de la puissance d'argent.

Barrié et sa femme vivent séparés de fait, et nous assistons pendant vingt ans et plus à la frénésie amoureuse et aux débordements séniles d'Hélène, dont Denise, la fille du premier mariage de Barrié, est devenue la compagne.

Nous assistons aussi, et c'est plus triste, au suicide de cette jeune fille, qui entraîne dans la mort un jeune gigolo, le dernier amant de sa belle-mère.

Calmés tous deux par l'âge, Barrié et Hélène, reprennent, pour la façade, la vie commune, mènent une existence fastueuse, reçoivent, dans leurs hôtels et dans leurs châteaux, les sommités du monde de la politique, de la diplomatie, de la finance, même des lettres et des arts.

Mais le requin, « n'ayant plus aucune combinaison nouvelle, plus de grande bataille financière en vue, ayant absorbé automatiquement les entre-

prises plus faibles, noyé des adversaires, payé le vice et la canaillerie, ruiné les imbéciles qui se laissent tondre, n'a plus personne à bouffer ».

Il perd le goût de la vie. Une immense lassitude s'appesantit sur lui et, pour adoucir l'expression forte que M<sup>me</sup> Marcelle Vioux met dans sa bouche en terminant, il s'en... nuie.

Si l'on excepte le vieux Laurent Schmidt et sa belle-sœur Léonie, mère d'Hélène, ce roman nous promène, en somme, — et il y aurait de quoi décourager le lecteur le plus indulgent, — dans un monde de canailles, de jouisseurs, d'anormaux et d'imbéciles. Heureusement, on y retrouve à chaque page le style vigoureux et la profonde psychologie de M<sup>me</sup> Marcelle Vioux. Cela nous fait oublier tout le reste.

\*\*\*

La forme que M<sup>me</sup> Roubé-Jansky, a donnée à son roman : *J'ai quatorze ans* (Fayard), est assez pénible, et le réalisme de ce journal de petite fille plutôt décevant.

Pendant un voyage que ses parents font à Paris, avant la guerre, la jeune Vassia reste seule en Russie, sous la garde d'une grand-mère infirme qui ne s'occupe pas d'elle, et de domestiques qui se chargent de lui « apprendre la vie ». (L'expression « apprendre la vie » veut toujours dire les vilains côtés de la vie.)

Vassia n'est pas une mauvaise enfant — heureusement ! — mais la narration, au jour le jour, des faits et gestes de son bestial entourage, suivie des commentaires naïfs que lui dicte sa jeune nature s'éveillant aux réalités de l'amour, à quelque chose qui nous choque.

Toute la valeur du livre consiste dans ce qu'il nous offre, au point de vue documentaire, sur un pays qui, depuis cette époque, a subi des transformations si profondes et si essentielles.

\*\*\*

Avec M<sup>me</sup> André Corthis, nous revenons au pays du soleil, en même temps que nous retrouvons chez ses personnages cette flamme bien latine, absente chez ceux de M<sup>me</sup> Roubé-Jansky, et qui nous séduit beaucoup parce que, sans doute, nous la comprenons mieux.

L'Ile Majorque, Palma et sa campagne servent de cadre à son dernier roman : *Soledad* (Albin Michel), qui est l'œuvre la plus pathétique et, j'ose dire, la plus parfaite de l'auteur de *La Nuit incertaine* et de *Pour moi seule*.

Veuve et blessée dans l'amour qu'elle eut pour son mari, Soledad d'Alcivar vit l'hiver à Palma et l'été dans sa propriété de la Finca, en compagnie de sa fille Mercèdes, qui a seize ans. Leur existence est digne, mais désœuvrée et sans joie. C'est que l'heure de l'amour n'est pas encore venue, ni pour la fillette ingénue, ni pour sa trop jeune mère, qui a gardé enfouie, sous le manteau des déceptions et des tristes souvenirs, une nature brillante et passionnée.

Cette minute fatale ne tarde d'ailleurs pas à sonner. Un jeune Français, Jean-François Fontainac, séduisant et un peu énigmatique, habite depuis quelques mois Majorque, où il a loué le Castell Roj. Son goût des choses maillorquines l'amène à connaître Soledad, dont il désire visiter le palais ancien de Palma. Cette rencontre fait naître chez la jolie veuve une passion dévastatrice, qui la dresse bientôt contre sa fille amoureuse aussi du « beau Français ».

De ces deux femmes, unies par la plus profonde affection, l'amour a fait deux rivales qui se déchirent.

Fontainac, lui, promène par le monde sa fantaisie et un cœur meurtri. Majorque ne le retiendra jamais toute une vie. S'il flirte un peu avec Mercèdes, il désire davantage Soledad, chez laquelle il sent toute une âme ardente à réveiller. Il ne se rend d'ailleurs jamais compte du drame familial qu'il a fait naître, et il quitte Majorque — peut-être pour toujours ! — rappelé par la beauté inconnue « qui l'avait fait pleurer » et dont il n'était que momentanément éloigné.

L'orage a passé, ne laissant que des ruines. Mais sur ces ruines Soledad construira un nouvel édifice ; celui de la résignation, née d'une claire vision de l'abîme où elle aurait pu tomber, — sa fille a failli mourir par sa faute, — et alimentée par une grande bonté, fruit du pardon et de l'oubli du passé.

*Soledad* est un très beau roman, dont ce court résumé ne peut donner qu'une faible idée. Jamais M<sup>me</sup> André Corthis ne fut plus vraie, plus humaine, plus expressive.

JACQUES SEMPRÉ.



## Congrès, vœux,

thousiasme et d'ardeur au travail. Puis tous ses collaborateurs des services production, distribution et... financiers, rivalisant eux aussi d'émotion, vinrent dire, les uns avec flamme, les autres avec une précision nuancée parfois d'humour, les résultats obtenus dépassant toute espérance.

Enfin, avant qu'un déjeuner réunît sous les frais ombrages du parc quelque deux cents convives, Émile Darbon et Pierre Gilles-Weber, directeurs de production, nous donnèrent la primeur des films qu'ils envisageaient pour la saison prochaine.

Le programme nous a semblé si formidable que nous ne pouvons résister au désir de le révéler à nos lecteurs. Tant pis si nous commettons une indiscretion, car plus que par des mots ils y verront la preuve d'un effort sans précédent d'une jeune firme qui, après une seule année d'existence, occupe aujourd'hui une des premières places du marché et occupera peut-être demain la première...

Seize films sont prévus pour la saison qui vient, et l'on verra que leur choix a été effectué avec un grand souci de la diversité des sujets et de l'alternance du comique et du tragique, du charme et de l'émotion.

Nous retrouverons Albert Préjean et Annabella, les deux triomphateurs d'*Un Soir de rafle*, dans *Les Réprouvés*, un roman « très cinéma » d'Armand Armandy, qui nous transportera chez les « joyeux », aux Bataillons d'Afrique, qui n'ont encore jamais été portés à l'écran. C'est Gallone qui en sera le metteur en scène.

Là ne s'arrêtera pas l'activité de Préjean et de Gallone,

Il y a eu dernièrement un an, jour pour jour, qu'Adolphe Osso fondait sa propre société, à laquelle il allait, en l'espace de quelques mois, communiquer un prodigieux rayonnement.

C'est pour fêter cet heureux anniversaire que l'extraordinaire animateur qu'est Adolphe Osso avait eu l'idée de réunir chez lui, dans la magnifique propriété qu'il possède au Vésinet, tous ses collaborateurs de Paris, de la province et même de l'étranger, en une sorte de Congrès, où, pour la première fois, la presse avait été aimablement invitée.

Toutes les personnalités artistiques sous contrat avec la jeune firme étaient également présentes, et l'on se montrait du doigt metteurs en scène et artistes.

Adolphe Osso, en une courte allocution vibrante de sincérité, de foi et aussi d'un peu d'orgueil, — lui-même s'en vanta, — expliqua la marche irrésistible, la montée incessante de sa société.

Il faut avoir entendu ce diable d'homme parler de cinéma pour comprendre tout ce que peut une intelligence pleine de foi, d'en-

La belle réunion de vedettes tournant actuellement pour les Films Osso. De haut en bas : Jean Gabin, André Roanne, Victor Francen, Kissa Kouprine, Lucien Murtore, Mireille Perrey, Constant Rémy, Annabella, Roland Toutain...

## projets... et réalisations

dont la collaboration pourra à nouveau faire sentir ses heureux bienfaits avec *Le Chant du Marin*, qui évoquera toute la magie de l'Orient. Pendant ce temps, Annabella interprétera la femme moderne et volage du *Rabatteur*, la délicieuse comédie d'Henri Falk. Puis le couple Préjean-Annabella sera réuni à nouveau pour *Le Brasseur d'affaires*, dont le titre est tout un programme.

Roland Toutain, lui, en compagnie de l'amusant Bélières, continuera la série si bien inaugurée des Rouletabille avec *Rouletabille aviateur* et *Le Secret de Rouletabille*, deux films où l'angoisse alternera avec l'humour. Dans le premier, Roland Toutain fera preuve de ses fantastiques qualités de sportif et d'aviateur. Est-il possible, en effet, d'imaginer plus audacieuse épreuve que celle que traverse le fameux Rouletabille suspendu à 1.000 mètres d'altitude sous l'aile de son monoplan ? Quant au second, il constituera le plus grand dilemme qu'ait eu à résoudre Rouletabille au cours de sa carrière de reporter. Enfin, nous retrouverons Toutain une troisième fois dans *Faut-il se marier ?*, grave problème que notre jeune premier le plus sportif sera appelé à résoudre à la force de ses poignets... et de ses cordes vocales !

Jane Marnac, que nous aurons vue dans *Paris-Béguin* quand paraîtront ces lignes, définitivement conquise par le cinéma, interprétera *Une Histoire d'Amour*, oui, une simple et humaine histoire d'amour, comme il s'en déroule chaque jour dans la vie, et aussi *Chanson tzigane*, production aérée aux airs nostalgiques et prenants.

Un e

au-  
tre  
grande  
vedette,  
c'est Ivan  
Mosjoukine, dont  
la rentrée à l'écran  
dans *Le Sergent X*, film  
sur la Légion étrangère,  
est appelée à faire sensation.  
A ses côtés, nous verrons Suzy  
Vernon, qui prêtera également son  
charme et sa séduction à *La Vie est  
belle !* une folle aventure de luxe et de  
joie, et à *Elle et le Diable !* qui nous jettera à  
la face le souffle glacé des hautes montagnes  
neigeuses.

Enfin, après *Le Chanteur inconnu*, film d'une formule inédite, interprété par l'un des plus grands chanteurs modernes : Lucien Murtore, et dans lequel intervient la T. S. F., son rayonnement mondial, ses mystères, et *La Princesse, La Nuit et l'Amour*, avec Jane Marnac, nous retrouverons Boucot, l'inénarrable « Costaud des P. T. T. », dans... *Le Don Juan du Métro*, vaudeville musical d'une folle et trépidante gaieté.

Ouf !... Un tel programme ne porte-t-il pas son éloquence en lui-même ? Et très sincèrement, du fond du cœur, ne croyez-vous pas que les hommes qui l'ont mis sur pied ont bien mérité du cinéma français tout entier ?

JEAN VALDOIS.

... Lerner, Léon Bélières, Édith Méra, Albert Préjean, Jeanne Boitel, Huguette ex-Duflos, Jane Marnac, Dorville et Boucot.



# Ce que nous verrons prochainement...



Florelle, Jean Angelo et Marcel Levesque dans « Atout cœur », de Henry-Roussell.



Une conversation fort animée et fort joyeuse entre Mary Glory et Albert Préjean dans « L'Amoureuse aventure », de W. Thiele.



Un bouge marocain, étonnant de couleur, reconstitué au studio pour « Les Cinq gentlemen maudits », que vient d'achever Julien Duvivier.



Un magnifique costume de revue porté par Jane Marnac dans « Paris-Béguin », de A. Genina.

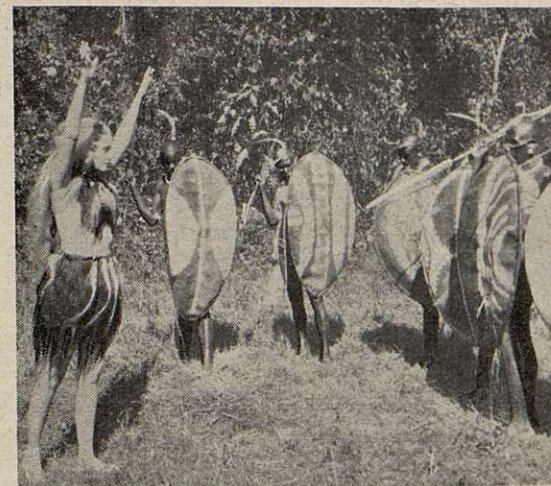


Jean Murat et Kate de Nagy, les deux principaux protagonistes du « Capitaine Craddock ».



Les traqueurs pris dans la tourmente de neige : « La Bête errante », de Marco de Gas-tyne.

Le couple éminemment sympathique de « Gagne ta vie » : la souriante Dolly Davis et le spirituel Victor Boucher.



Edwina Booth dans une scène saisissante de « Trader Horn », le nouveau film de Van Dyke, le réalisateur d'« Ombres blanches ».



L'heureux dénouement du « Parfum de la Dame en noir » réunit tous les interprètes du film : Van Daele, le mystérieux inconnu, Huguette ex-Duflos, Roland Toutain, Vera Engels et Léon Bélières.



« Le Costaud des P. T. T. », que nous verrons prochainement, mettra une fois de plus en valeur la fantaisie débordante de Boucot, qu'entourent Josyane, Alice Roberte et Berval.

On prépare, on tourne,  
on termine...

— *Vieux Garçon*, premier film tourné par Jack Tourneur d'après un scénario de René Pujol, a pour principaux interprètes : Josseline Gaël, Marcel Levesque, Jean Gabin, Mady Berry et Jeanne Loury.

— Georges Lacombe tourne *Boule de gomme*, d'après la nouvelle de Georges Dolley. *L'Enfant prodige*, avec le petit Bara comme interprète.

— Jean Choux poursuit la réalisation de *Un Chien qui rapporte*, avec Mmes Madeleine Guitty, Arletty, Paulette Goddard, Rose Lorraine, Christiane Dor, Hélène Hallier, Vera She'bane, Ima Pe rot, René Lefebvre, Jean Coquelin, Medy, Hubert Daix.

— Alfred Savoir poursuit le découpage et la préparation cinématographique de *La Grande Duchesse et le Garçon d'étage*.

— Jean de Marguenat vient de tourner un sketch d'Albert Willemetz *L'Indéfrisable* interprété par Nina Myral, Dran et Carpentier.

— Paul F. Jos, réalisateur de la version française de *Big House* et de *Broadway et Solitude*, prépare *L'Arriviste* de Félicien Champsaur qu'il tournera à Billancourt.

— Marc All gret a commencé la réalisation de *L'Amour à l'américaine*, avec Spinelly comme vedette.

— Joe May a commencé les prises de vues de son film, *Le Chemin du Bonheur*. La version française sera interprétée par Annabella, Jean Murat, José Noguero.

— Alfred Machard vient de terminer le découpage de son scénario. *Pour un sou d'amour*, qui sera réalisé par Jean Kemm et dont André Bauge sera la vedette.

— Jean Mugeli vient de rentrer en France après un séjour d'un an en Océanie, où il a réalisé *Visions australes* film parlé tourné en Polynésie et qui comprend des chansons indigènes et des dialogues en langue lifou et maorie.

— Mlle Jeanne Boitel retour de Berlin, vient d'être engagée pour jouer le rôle d'Eve dans *L'Amoureuse Aventure*, que W. Thiele met en scène. Rappelons que l'interprétation de *L'Amoureuse Aventure* groupe les noms d'Albert Préjean, Mary Glory, Mady Berry et Morins.

— Dans *Le Chanteur inconnu*, que M. Tourjansky a terminé on verra, avec Lucien Muratore, Mlle Simone Cerdan, Jean Max, Jim Gérald, M. Mathillon, Mlle Simone Simon et Ghislaine Bru.

— René Clair rassemble son équipe en vue de son prochain film, qui s'intitulera *A nous la vérité!* La distribution comprend déjà les noms de MM. Marchand, Raymond Cordy, Paul Olivier, Jacques Sheley. Son assistant sera Albert Valentin.

— René Guissart tourne *La Chance*, d'Yves Mirande, avec Marie Bell, Françoise Rosay, Pierre Escande, Fernand Fabre et Pierre de Guingand.

— *L'Atlantide*, qui nous révéla Jacques Feyder, va être tourné à nouveau en parlant sous la direction de G.-W. Pabst.

— Cecil B. de Mille a signé un contrat avec la M. G. M. pour : *Squaw-Man*, qui sera interprété par Lupe Velez.

— Le titre du prochain film de Richard Tauber sera : *Avant que le rideau tombe*.

— Charles Grandval portera à l'écran *La mauvaise Vie*, de Steve Passeur. Sa femme, Madeleine Renaud, en sera la vedette.

— L'Universal Pictures se propose d'adapter pour l'écran le dernier livre de Pirandello : *Comme avant, mieux qu'avant*.

— La grande actrice Charlotte Lysès fera partie de la distribution du prochain film de MM. Gaston Ravel et Tony Lekain.





Simone Vaudry profite d'une éclaircie pour étudier au grand air son rôle de « Quand te tues-tu ? ».

Justement, celle-ci, à nouveau, tombe soudainement en cataracte ; nous n'avons que le temps de nous précipiter dans un des studios, un peu au hasard.

Sur le stage, le décor d'un cabinet de notaire est dressé. Avez-vous déjà vu un cabinet de notaire avec son tapis noirâtre, ses tentures sévères, son mobilier massif et sa haute cheminée de marbre, que surmonte une lourde garniture ?

Tout cet attirail austère, froid et impersonnel, dégage une impression hostile qui provoque une gêne insurmontable. Malgré

## D'André Dahl en passant par Yves Mirande



L'HISTOIRE est un perpétuel recommencement. Parce qu'un monsieur a abusé de la bonne foi et de l'amabilité proverbiale du personnel des studios Paramount, pour ensuite se rendre coupable d'une série d'articles de la plus folle invraisemblance, en même temps que de la plus coupable inexactitude, nous avons failli l'autre jour nous heurter à une porte close.

Dix minutes de discussion avec un portier fidèle à la consigne reçue, mais pas borné au point de ne pas porter notre carte à M. Kane en personne ; cinq nouvelles minutes d'attente et enfin nous entrons dans la place.

Peu de monde dans le parc aujourd'hui. Il est vrai que le temps déplorable dont nous avons à nous plaindre n'incite guère à la rêverie sous ces arbres... dégouttant de pluie.



Madeleine Renaud, la délicieuse sociétaire de la Comédie-Française, arrive aux studios Paramount.

soi, on évoque les personnages anémiques et guindés, vêtus de noir des pieds au menton et qui, raidis par une douleur tout apparente, attendent l'arrivée du notaire qui donne lecture du testament.

Nous nous approchons d'un assistant, et c'est avec un air funèbre, bien de circonstance, que nous l'interrogeons sur le film en cours d'exécution.

Un drame ? Une tranche de vie au naturalisme noir et épais ? Mais le voilà qui part d'un rire clair et bruyant qui n'est pas sans choquer en pareil lieu. Ce n'est que quand il a un peu recouvré ses esprits qu'il consent à nous dire :

— Ça, un drame ? Mais c'est *Quand te tues-tu ?*

*Quand te tues-tu ?* d'André Dahl ? Eh bien ! pour la gaffe, c'est la gaffe. Prendre pour une « tranche de vie » cette suite de mésaventures extravagantes de drôlerie, de bonne humeur, de verve et d'imprévu, cette histoire saturée de pure ironie, d'humour à l'emporte-pièce, de

Trois auteurs, trois amis discutent cinéma : Alfred Savoir, Benno Vigny, responsable du scénario de « Cœurs brûlés », et Marcel Pagnol, dont on termine « Marius ».



## à Marcel Achard et Tristan Bernard



bonhomie railleuse et saine qui rend si follement divertissantes — si profitables aussi — les moindres blagues de ce psychologue avisé qu'est André Dahl !

C'est Roger Capellani, — un jeune qui promet, — qui met en scène cette œuvre hilarante. Il apporte à sa tâche un sérieux étonnant et explique leur rôle à Robert Burnier, Simone Vaudry, Yvonne Hébert, Palau et même aux deux rivaux en drôlerie irrésistible : Dréan et Noël-Noël, avec le calme imperturbable d'un professeur de géométrie révélant à des élèves le problème de l'égalité des triangles ! Heureux Capellani, il ne saura jamais que c'est à ce rapprochement, pour le moins imprévu, qu'il doit d'avoir été débarrassé si tôt de ma présence... A moins toute-



Si une conversation ne dut pas manquer d'esprit, ce fut certes celle qui réunit le délicieux humoriste Tristan Bernard, auteur de « Cordon bleu », et le très fin et ironique Alfred Savoir, dont on va mettre à l'écran « La Grande-Duchesse et le Garçon d'étage ».

fois que ce ne soit l'apparition charmante et fugitive de Madeleine Renaud qui ait opéré le miracle.

Madeleine Renaud ! Qui ne se souvient de la Marceline du charmant et falot *Jean de la Lune* ; de cette jeune personne frivole et madrée, toute à son plaisir, indifférente au mal qu'elle répandait autour d'elle et dont finalement l'amour trouvait le chemin du cœur ?



Jean-Michel Lévy, dit Bétové, souhaite ironiquement la bienvenue à Madeleine Renaud.

Une bonne nouvelle, — si vous ne la savez déjà, — Madeleine Renaud, qui prêta tant d'humanité au personnage imaginé par Marcel Achard, au point de ridiculiser à jamais la « vamp » fatale, provocante et ténébreuse, va interpréter *Mistigri*, de ce même Marcel Achard, avec lequel pour l'instant elle devise avec animation.

Mais, cette fois, les rôles sont renversés. Elle sera, non plus une créature rouée et perverse, mais une amante éplorée, souffrant toutes les lâchetés, tous les dégoûts, pour suivre l'homme que sa chair réclame : un cabotin sans avenir et même sans beauté morale ou physique.

Le doux Marcel Achard, dont les yeux malicieux, abrités sous le rebord du chapeau baissé fortement, brillent derrière les grosses lunettes rondes, me dit sa joie de travailler pour Madeleine Renaud qui l'émerveille, pour Chevalier qui lui plaît tant...

Allons, il est réconfortant, pour une fois, de voir un homme qui met en pratique les conseils qu'il prodigue : Marcel Achard, vous avez raison, *La Vie est belle !*

Jeanne Fusier-Gir, Dréan et Noël-Noël, trois des interprètes de « Quand te tues-tu ? », furent déjà réunis dans un sketch dont cette photographie est extraite.





*La Vie est belle* d'un côté, *La Chance* de l'autre, décidément le vent est contradictoirement à l'optimisme et à la pluie !

Avec humilité, mais avec franchise, je dois avouer que je n'ai pu savoir de quelle *chance* il s'agissait



Saint-Granier, en toilette plutôt sommaire, raconte le sujet d'un de ses prochains films à Madeleine Renaud.

exactement. René Guissart est muet là-dessus (pour un réalisateur de film parlant, ce n'est pas très fort). Et aussi Marie Bell et Françoise Rosay, cette dernière éblouissante dans son long manteau de velours écarlate, qui interprètent le film avec Marcel André, Fernand Fabre et Pierre de Guingand.

Toujours est-il qu'Yves Mirande, — l'auteur du scénario de *La Chance*, — travaille tout le jour ici et suit la mise en scène de René Guissart. Quant à ses nuits, elles sont prises par la confection de la pièce *Hollywood*, qu'il écrit en compagnie de Jacques Feyder et qui sera créée cette saison sur une scène parisienne.

Maintenant ne me demandez pas quand le « dialogueur » de *Si l'Empereur savait ça* trouve le temps nécessaire au sommeil.

Mais, j'y pense, cette fameuse *chance*, n'est-ce pas celle qu'ont eue les interprètes du film de quitter le pluvieux Joinville pour aller retrouver à Juan-les-Pins, en son exil combien volontaire, S. A. R. le Soleil, monarque boudeur et rancunier, dont la

longue fugue en cette année 1931 défraye les conversations mondaines... et même les autres !

Une autre *chance*, ce pourrait être également de rencontrer cet oiseau rare qui a nom *Cordon Bleu*. Tristan Bernard, lui, l'a rencontré. En grand égoïste, — nous n'aurions jamais cru ça de lui, — il a gardé sa découverte par devers lui ; ce n'est que quelque temps après qu'il s'est enfin décidé à la faire partager à Karl Anton.

En termes moins « hermétiques », le délicieux père spirituel du *Petit Café* avait conçu une pièce pétillante d'esprit et de malice, dont la renommée aux cent bouches diverses était parvenue jusqu'aux services des scénarios des studios de Saint-Maurice.

Rendez-vous fut pris, et trois minutes de conversation suffirent pour faire deux heureux de plus sur la terre : l'auteur de l'ingénieux *Cordon Bleu*, de ce cordon bleu qui allait voir, non pas les feux des casseroles, mais celui des sunlights, et le directeur du service littéraire pourvu d'un scénario excellent.

Et comme les gens heureux n'ont pas d'histoire, du moins un proverbe le dit qui vaut ce que valent tous les proverbes, c'est-à-dire pas grand-chose, moins de trois semaines après cette entrevue, Karl Anton, ayant achevé le découpage de la pièce du célèbre humoriste, entreprenait la réalisation du film qui allait être une véritable partie de plaisir (ceci tout à fait entre nous, car la révélation m'en a été faite sous le sceau du secret !) pour ses inter-



Jeanne Fusier-Gir et Robert Burnier, deux des interprètes de « Quand te tues-tu ? ».

prètes : Jeanne Helbling, Edwige Feuillère, Moreno, Guitty, Simone Héliard, Baron fils, Lagrenée, Noël-Noël, Lucien Baroux, Marcel Vallée.

Mais aussi quelle équipe, à faire rire le micro lui-même !

JEAN HERSENT.

## LA MODE FÉMININE

Si une mode fut bien inspirée, c'est évidemment celle des petits manteaux. Par un été torride, des jours caniculaires, ces accessoires de la toilette féminine auraient paru fastidieux. Mais combien nous sommes heureuses de les trouver, pour compléter nos robes légères pendant ces vacances humides et ces mois sans soleil ! Les couturiers auraient-ils le don de double vue... ou simplement une inspiration... céleste les a-t-elle guidés vers un sens pratique ?

La vogue des petits manteaux courts nous a sauvées.

Pour le sport, nous les voyons de jersey, de flanelle, de molleton, forme gilet ou forme smoking ; ils se posent curieusement sur une jupe de tussor, de shantung, de toile ou de crêpella. Sur les robes blanches, beaucoup de rouge ; parfois l'ensemble est camaïeu, la veste étant cependant d'un ton plus clair. Le béret, le sac, l'écharpe assortis sont extrêmement chic. Sur une robe entière de rodolc quadrillé, une veste droite sans manches, que coupe une large ceinture de daim ou de cuir verni, a beaucoup d'allure. Le soir, le petit manteau court, de plus en plus court, remplace le manteau de fourrure ou la cape encombrante. Toutes les fantaisies sont permises dans ce domaine. L'on ne se contente plus d'un manteau du soir... Il faut si peu de tissu pour le confectionner que c'est presque une économie. Et presque chaque toilette réclame individuellement ce charmant attribut.

Le velours foisonne, la peau d'ange, — que ce nom bien choisi évoque donc d'exquises choses ! — le marocain, le satin mat se disputent l'honneur d'accompagner les robes de tulle, de voile ou de dentelles... quoique ces dernières dédaignant la fantaisie, se complètent simplement par un boléro de même dentelle ou une petite veste à basque qu'alourdit un rang de fourrure.

Les manches sont souvent amusantes ; une offensive de manches gigot se fait sentir. Les bouffants Henri II, les petits ballons 1830 réapparaissent.

La manche longue se fait collante. Mais la manche trois quarts est celle qui remporte le plus de suffrages ; terminée par une large bande de fourrure, elle se complète par un gant mousquetaire dans le ton de la robe, gant que des broderies, des incrustations, des découpes rendent luxueusement raffiné. La petite cape collet, retenue devant par un gros nœud, fait très jeune, mais son utilité est discutable... car il ne s'agit plus, par le temps qu'il fait, d'un simple accessoire d'élégance... mais bien d'un préservatif sérieux contre les atteintes d'une température, hélas ! terriblement rafraîchissante.

Sur certaines plages du Nord, le petit boléro de fourrure me semble même tout indiqué. Il n'est pas très estival, me direz-vous... Mais, sous ce ciel brumeux et froid, il nous est parfois permis d'oublier que nous sommes au déclin d'une belle saison que nous n'avons pu qu'espérer.



Ensemble smoking jersey vieux rouge.



Petit manteau du soir en velours vert. Mouvement de cape formant manche.

Que fera-t-on cet hiver?... Grave préoccupation. Le voile se soulève à peine sur tous les mystères de la mode... que déjà nous voudrions tout voir, tout savoir, tout entendre. Y aurait-il des surprises ? Naturellement, chaque saison nous réserve de l'imprévu, et chaque couturier a son secret. La plume délaissée va réapparaître, non seulement sur nos chapeaux, ceci est déjà fait, mais sur nos robes. Aérienne et majestueuse, elle viendra fanfrelucher les volants multiples de nos robes du soir et frissonner sur nos épaules nues. L'influence Second Empire se fera sentir et dans nos toilettes et dans nos chapeaux.

La fourrure ornera nos tailleurs et nos manteaux. Le décolleté blouse russe sera en vogue. Les plis l'emporteront sur les godets ; les vestes se feront légèrement plus longues et les manches plates du bas...

Le vert, le rouge, le noir sont les coloris qu'on nous offre... Mais ne nous hâtons pas de choisir : d'autres merveilles sont en réserve...

Ce début de saison n'est qu'un prélude. Attendons pour nous décider que Paris soit redevenu Paris et que toutes les élégances s'y retrouvent.

MARTHE RICHARDOT.



## REVUE DE PRESSE

### LE CINÉMA AU VILLAGE

« Le cinéma au village ne peut rien pour endiguer le mouvement d'exode vers la ville. On peut même croire qu'il contribuera à l'accélérer. Ne va-t-il pas apporter, lui aussi, la vision de capitales aux mœurs aimables, aux multiples plaisirs, aux aventures passionnantes? Chaque soir il agrandira l'horizon du villageois sur un monde factice et exaspérera en lui le goût du départ. »

« Mais, dira-t-on, il suffirait de créer des films spéciaux pour les campagnes avec un sens adapté à la propagande qu'on désire entreprendre. Au lieu de montrer des histoires à succès où se déroule la vie de plaisir et de luxe des grandes villes, on en dévoilerait les misères et les tares. En d'autres termes, on fabriquerait à l'usage des campagnes un cinéma prêchi-prêcha. Grand merci. L'intention est louable, mais le résultat sera nul. Le film moralisateur fera le vide autour de lui. A moins que cette propagande, en contradiction si flagrante avec tout ce que lui montre la réalité quotidienne, ne paraisse au paysan une malice cousue de fil blanc et ne l'incite à courir plus vivement encore vers la ville. »

« Certes il serait ridicule de priver nos villages français d'écrans lumineux. Mais penser que ceux-ci donneront aux campagnards un goût plus vif de leurs rudes besognes, quelle plaisanterie et quelle erreur! Mais l'erreur serait non moins grande si l'on oubliait que le cinéma fut créé pour amuser, délasser, instruire et non pour guérir. Ne l'habillons pas, même à l'usage des campagnes, de cette robe longue; ne le coiffons pas de ce bonnet carré dont Pascal, avec raison, tirait un si grand sujet de moquerie. » (A. L., *Le Temps*.)

C'est peut-être la meilleure forme de progrès moderne, que les commodités et distractions de la ville deviennent accessibles aux populations rurales. Déjà l'électricité s'est installée dans le moindre village. La Radio rattache la ferme isolée aux nouvelles du monde et lui offre l'enchantement des œuvres musicales.

Le cinéma du village apportera aux paysans des distractions et des joies qu'ils n'envieront plus aux gens de la ville.

### LE RÉGIONALISME A L'ÉCRAN

« Les films muets faisant aux extérieurs une part beaucoup plus large que les films parlés, on y trouve presque toujours des détails pittoresques sur les pays servant de cadre. Et notamment on peut y vivre tout un régionalisme de bon aloi qui serait à encourager. »

« ... C'est là un des privilèges du cinéma de pouvoir saisir vraiment l'atmosphère directement et non en la reproduisant après coup. Et c'est là aussi, peut-être, l'un des moins atteints par le film parlé, trop près encore du théâtre pour s'évader tout à fait du décor. »

Partant de cette remarque fort judicieuse, M. P.-H. Proust conclut en demandant au cinéma des œuvres régionalistes! « Oh! ne nous y trompons pas, il ne s'agit nullement de « documentaires » plus ou moins arides, plus ou moins voués à un rayonnement restreint. Non, mais de belles œuvres saines et fortes, des films inspirés, quand ce sera possible, par les écrivains du terroir, et tournés dans les lieux mêmes évoqués. » (P.-H. Proust, *Comœdia*.)

### LE CINÉMA ET LES JAUNES

Dans *Ciné-Miroir*, notre confrère Jean Vignaud se fait le porte-parole des jaunes, qui, à juste titre, se trouvent malmenés par scénaristes et metteurs en scène.

« Les Chinois se révoltent contre les mauvais rôles que leur donnent les Américains dans les films confectionnés à Hollywood... Ils en ont assez, et ils viennent de le signifier au gouvernement des États-Unis, par l'entremise de la Société des Nations, ce qui laisse le temps à la diplomatie d'agir. Ils ont fait comprendre à l'Amérique, avec une politesse assez menaçante, d'avoir à cesser ses vexations en ne montrant à l'écran que des Chinois traîtres, tenanciers de fumeries et de bars mal famés, voleurs et assassins. Il faut avouer que les revendications des Célestes sont fondées, qu'elles reposent sur des faits exacts et patents. »

« Si nous en croyons un journaliste à la fois lettré et homme d'esprit, Pierre Audiat, ce qui aurait irrité les jaunes, c'est moins de se voir honnis que de constater le traitement de faveur dont bénéficient les noirs de la part des metteurs en scène américains... »

« Le nègre, dans ces dix dernières, a fini par gagner la partie dans la plupart des films, où il paraît avec son éclatant sourire de trente-deux dents. Souvenez-vous des premières œuvres de Griffith, où l'on nous montrait toujours des noirs capons, ivrognes, débauchés et surtout ridicules! Le nègre était alors le galeux, le pelé de la fable, c'est à lui qu'on réservait les mauvais rôles et les mauvaises farces. Tout est changé à présent. Le noir au cinéma est devenu le symbole de l'amitié, du dévouement paternel, et il donne souvent l'exemple au blanc sur le chapitre de la religion et de la

morale. De plus, on exhibe des noirs superbes, avec des musculatures d'athlètes, ce qui est bien pour quelque chose dans leur succès auprès d'un certain public épris d'esthétique. »

« Les Chinois, choqués par cette prédilection pour le noir au détriment du jaune, ont objecté : »

« Il existe également chez nous des « hommes hauts et larges comme des armoires, mais on ne veut pas les voir, on va prendre dans la race jaune des individus malingres et rabougris, qui font croire à la dégénérescence de notre race. Il y a de bons Chinois, il y en a de beaux aussi, mais ceux-là vous refusez de les choisir. »

« En somme, qui s'en doutait? Il est en train de naître un nouveau conflit entre noirs et jaunes, dans le domaine international du cinéma, et les chancelleries sont déjà alertées. Ainsi commencent toutes les guerres. Les canons se font entendre, quand les diplomates ont cessé de causer. Espérons qu'on n'en viendra pas là! »

\*\*\*

Dans la *Grande Revue*, Albert Sarraut montre M. Paul Doumer en Indochine :

« Jamais une activité de dirigeant ne s'est déployée avec autant de bonheur. Paul Doumer semble ignorer l'orthographe du mot « fatigue ». Il est à la tâche dix-huit heures par jour. Secondé par une santé qui défie le climat d'Asie et que n'affaiblit aucun excès, — la sobriété de Paul Doumer est légendaire, — il affronte avec une égale endurance les surmenages de la randonnée et le harcèlement du travail de cabinet. Il reste des journées entières à cheval, à travers la brousse, ou veille jusqu'à l'aube dans son bureau encombré de dossiers, sans donner à aucun moment un signe de lassitude. Autour de lui, des collaborateurs exténués doivent fréquemment se relayer; lui ne bronche pas. Son labeur dévorant ne s'interrompt jamais. Il est partout, se penche sur tout, étudie tout, décide de tout. Et le témoignage de cette magnifique activité triomphe à la fin de toutes les résistances. Ceux-là mêmes que le geste parfois tranchant et la parole parfois sèche d'un tel chef ont heurtés sont contraints de courber leur hommage devant la valeur de son dévouement à la chose publique. Quant à ses fonctionnaires, stimulés, entraînés, conquis par son exemple, ils ne lui marchandent plus leur fidélité, et leur orgueil ne souhaite pas de satisfaction plus haute que le mot de brève louange ou le sourire rapide dont le « Patron » saura récompenser leur zèle. »

P. P.

## LES FILMS DU MOIS

**Cœurs brûlés. — Partir. — Le Rebelle. — Rive gauche. — L'Amant de minuit. — Blanc comme neige. — Le Monsieur de minuit. — La Ville qui chante. — Sous les Tropiques. — Échec et Mat. — Je serai seule après minuit. — Spectacles en langues étrangères.**

### CŒURS BRULÉS

Interprété par MARLENE DIÉTRICH, GARY COOPER, ADOLPHE MENJOU.  
Réalisation de JOSEF VON STERNBERG.

S'il fallait disséquer les scénarios sur lesquels travaille le réalisateur des *Damnés de l'Océan*, on serait bien en peine.

Que ce soit pour ce film, son meilleur, ou pour d'autres, Sternberg semble absolument ne pas se soucier de l'histoire qu'il met en scène, toujours d'une simplicité désarmante, pour se confier uniquement à l'évocation d'un milieu et à la reconstitution de son atmosphère. Les ports et leurs relents d'aventure l'attirent principalement avec leurs foules bigarrées, pittoresques et gonflées de désirs...

Il a pour eux un goût vif et violent. Il lui suffit de promener son appareil dans un cabaret des docks à New-York ou dans un beuglant de Hambourg pour trouver une sorte de génie âcre et fort et nous prodiguer à la fois les plus pures émotions cinématographiques que nous ayons ressenties et les plus troubles émotions tout court.

*Cœurs brûlés*, dont toute la première partie se déroule dans un bouge marocain, n'échappe pas à cette règle. Sternberg, le metteur en scène le plus savant d'Hollywood, se surpasse, joue en virtuose discret de technique cinématographique et de *sex-appeal*.

Tant et si bien que, par comparaison, la suite, plus qu'honorable, semble infiniment plus faible et que nous partirions certainement sur une déception si, brusquement, il n'y avait le sursaut magnifique de la fin (quand la femme s'élance, à travers le désert, à la poursuite de celui qu'elle aime), traité d'une manière dure et forte, belle et déchirante...

Avec beaucoup de tact et de doigté, Sternberg a réussi à nous restituer une image, à la fois vraisemblable et exacte d'un Maroc reconstitué à Hollywood.

Fort habilement, il est vrai, il suggère davantage le bled marocain qu'il ne le montre réellement et, à cet égard, son film n'est pas sans manquer un peu d'aération et surtout de documentation d'ensemble.

Mais a-t-on le droit de s'en plaindre quand on ne se lasse pas de contempler le couple Diétrich-Cooper, assurément un des plus beaux dont nous sommes redevables au cinéma ?

M. C.

### PARTIR

Interprété par SIMONE CERDAN, JEAN MARCHAT, PRINCE, GINETTE D'YD, GABY BASSET, GASTON MAUGER, GEORGES PAULAI, CHARLES BARROIS, LUGNÉ-POE.  
Réalisation de MAURICE TOURNEUR.

Du palpitant roman de Roland Dorgelès, Maurice Tourneur a composé une œuvre solide, compacte, où tout

prenant que le principal du roman de Dorgelès, en développant tel passage et en supprimant tel autre. C'est ainsi qu'en très bon metteur en scène il s'est écarté assez résolument du roman sans jamais en trahir la pensée, ce qu'il n'eût peut-être pas évité en le suivant de trop près.

Grâces soient rendues également à



Tous les interprètes de « Partir » réunis autour de la table de l'« Athos-II ».

se tient, sans qu'on puisse déceler une faiblesse.

Le réalisateur de *L'Équipage* est coutumier du fait. Ses films portent sa griffe, qui est celle d'un maître-artisan extrêmement habile, plein de tact et de goût, sachant parfaitement ce qu'il veut, ce qu'il est bon de faire et ce qu'on doit éviter.

Mais, cette fois, il s'attaquait à forte partie. Rien n'est plus difficile que de saisir sous tous ses aspects la vie fiévreuse d'un grand transatlantique. A plus forte raison quand, sur cette « ville flottante », il s'agit d'animer un conflit nuancé où des sentiments aussi divers que l'amour, la jalousie, la haine et la folie meurtrière s'entrechoquent.

Maurice Tourneur, c'est tout à son honneur, a su garder l'entière maîtrise de lui-même et éviter les écueils dressés sur sa route en ne

la maison productrice qui n'a pas ménagé ses efforts afin de faire de *Partir* le film aéré et authentique qu'on était en droit d'attendre, qui a permis à Tourneur de nous donner à la fois un drame pathétique et, servant de toile mouvante à celui-ci, un merveilleux documentaire pris sous des cieux sans cesse renouvelés de Marseille à Port-Saïd, et de Colombo à Saïgon.

Quant au scénario, est-il bien utile de le résumer? Qui ne connaît *Partir*... titre magique en lequel se résume notre commune soif d'évasion? Qui ne connaît la douloureuse odyssée de Jacques Largy, de Florence et Odette Nicolaï, ainsi que son dénouement atroce, un peu atténué à l'écran, il est vrai, puisque cette dernière ne se suicide plus en apprenant la mort du premier.

Maurice Tourneur a trouvé, nous en sommes sûr, une compréhension



## RIVE GAUCHE

Interprété par HENRY GARAT, MEG LEMONNIER, MARCELLE PRANCE et JEAN WORMS.

Réalisation d'ALEXANDRE KORDA.

remarquable chez tous ses interprètes. Simone Cerdan ne fut jamais meilleure; elle a trouvé là un rôle lui permettant de s'exprimer alternativement dans la comédie, le chant et le drame. Jean Marchat, tour à tour enjoué, nerveux, tourmenté et désespéré, fait montre d'une réelle sensibilité.

Mais la grande révélation du film, c'est sans doute Ginette d'Yd, qui vit intensément son personnage de passagère misanthrope, puis torturée par l'amour auquel elle ne croyait pas. Qu'on lui confie seulement des rôles convenant à son tempérament, et vous verrez quelle artiste splendide le cinéma français a en elle.

Donc, pour nous résumer, un film d'une conception et d'une réalisation bien modernes, un bloc magnifique et vigoureux.

J. H.



Dans « Rive gauche », Henry Garat est fort bien entouré... comme on le voit d'après cette photographie.

## LE REBELLE

Interprété par SUZY VERNON, PIERRE BATCHEFF, THOMY BOURDELLE.

Réalisation d'ADELQUI MILLAR.

Notre consœur et amie Lucie Derain a conté longuement, dans un précédent numéro, l'intrigue du *Rebelle*, adapté par Benno Vigny d'un roman-cier fort célèbre en Autriche.

Nous ne reviendrons donc que très brièvement sur ce film pour constater son mouvement excellent et le fini irréprochable de sa réalisation, ample et diverse.

Il est joué avec puissance et une mâle autorité par Thomy Bourdelle, dont l'allure martiale contraste avec la silhouette souffreteuse de Pierre Batcheff, de qui la composition du savant épris de la science est fort curieuse.

Quant à Suzy Vernon, elle apporte son charme et sa séduction, sans paraître y attacher de prix, ce qui n'en a que plus de valeur.

M. C.

drôle et suprêmement débridée. Tout au long de *Rive gauche*, amusé, séduit, on reconnaît les lieux plus ou moins familiers d'une jeunesse curieuse : « Le Dôme », « La Coupole », l'invariable « Jockey », reconstitués avec soin jaloux et une observation ironique.

Servant de lien à ces divers tableaux d'un pittoresque bon enfant, une gentille historiette nous conte les amours contrariées d'un compositeur de musique et d'un angélique modèle. Tous deux pourraient attendre le bonheur; mais emportés, coléreux, ils se meurtrissent bien inutilement jusqu'au jour où ils s'aperçoivent qu'ils ont beaucoup mieux à faire : recommencer leur vie et fonder un foyer.

Tout cela est léger, aimable, exquis de sensibilité et joué avec cœur par Henry Garat, gouailleur, malicieux, « râleur », très Parisien enfin, et par Meg Lemonnier, dont les débuts à l'écran laissent espérer beaucoup.

J. H.

## L'AMANT DE MINUIT

Comédie-bouffe interprétée par JEANETTE MAC DONALD, REGINALD DENNY et ANDRÉ CHÉRON.

Prenez *Parade d'amour*; transformez sa reine en cantatrice (ce qui n'est pas difficile); son prince consort en cambrioleur décoratif, et vous connaîtrez, ou peu s'en faut, le scénario de *L'Amant de minuit*, avec cette seule différence que tout ici finit mal : le cambrioleur et la cantatrice, n'ayant pas réussi à former un couple uni, se séparent, et ils seront très malheureux chacun de leur côté. Tout cela parce qu'une ridicule petite question d'amour-propre les empêche de faire la paix!

Jeanette Mac Donald, à notre grande surprise, est difficilement reconnaissable. N'en tirez cependant aucune conclusion, avec des « Je vous l'avais bien dit »... Les photographes doivent être seuls responsables. Y a-t-il deux femmes au monde qui possèdent une voix d'une telle puissance, un organe dont la force n'est pas sans surprendre venant d'une délicate fille d'Eve?

J. H.

## BLANC COMME NEIGE

Interprété par ROLAND TOUTAIN, BETTY STOCKFELD, MOUSSIA, HENRI FABERT et R. KOVAL.

Réalisation de LEMOINE et ELIAS.

Non pas parce qu'ils avaient quelque chose à exprimer, mais tout simplement en vertu du proverbe qui veut « qu'on prenne son plaisir où on le trouve », auteurs et interprètes de *Blanc comme neige* se sont embarqués dans la joyeuse aventure qu'était pour eux la réalisation d'un film.

Ils nous le font bien voir. Chacun d'eux, à tour de rôle, s'amuse et laisse percer sa gaieté et son entrain, sans se lasser une seule fois.

Malgré tout, l'absence de prétention d'un tel film force la sympathie, même s'il manque de métier et aussi de véritable force comique, car tout y semble avoir été paresseusement effleuré.

Heureusement, le jeu vivant de Roland Toutain et de Koval, qui doit bien faire, et celui, fort pittoresque, d'Henri Fabert communiquent un peu de vivacité au film, dont l'aimable laisser-aller eût pu indisposer plus d'un spectateur.

J. H.

## LE MONSIEUR DE MINUIT

Interprété par JEAN WEBER, JOSSELINE GAEL, JEAN GOBET, MARCEL SIMON, JULES MOY.

Réalisation d'HARRY LACHMAN.

Évidemment, de même que certains romanciers ou auteurs dramatiques ont à souffrir d'avoir, comme on dit vulgairement, « un père né avant eux », ce *Monsieur de minuit* a le tort d'avoir un frère venu au monde avant lui : *Un Homme en habit*.

Mais, à la réflexion, est-ce si grave? Et surtout qui pourrait en vouloir à un scénariste de s'être rencontré avec un collègue?

Et puis le cinéma a fait si abondam-

## SOUS LES TROPIQUES

Comédie d'aventures interprétée par LUPE VELEZ et JEAN HERSHOLT.

Réalisation d'HENRY KING (sonore et chantant).

Une jolie, chaude et entêtée jeune fille, un beau-père despote et criminel, un marchand de perles équivoque et un jeune homme timide à l'extrême composent cette intrigue aventureuse, où, après bien des rebondissements prévus et imprévus, le dénouement arrive, terrible et sanglant. Mais, rassurez-vous, Dieu, là-haut, a reconnu les siens, et le jeune couple, ayant surmonté tous les obstacles dressés sur sa route par le Malin, part pour

ment son profit des histoires de fils de famille ruinés, brusquement contraints de gagner leur vie, que le sujet est depuis longtemps tombé dans le domaine public.

Le sympathique oisif du *Monsieur de minuit* (c'est Jean Weber) trouve, dès le début du film, une situation magnifique. Seulement, dame! c'est à Pondichéry, et voilà qui fait hésiter un jeune homme qui profite plus que largement des plaisirs de la capitale.

Il faut de plus être marié, et notre incorrigible fêtard est évidemment célibataire. Le voilà donc à la recherche d'une compagne, très jolie, car il est difficile, même si le temps lui fait défaut. Justement, il a aperçu une gracieuse fille d'Eve qui l'a enchanté. Si seulement il pouvait la revoir...

Étant entendu qu'à un jeune premier de cinéma rien n'est impossible, la relation de ce qui suit ne s'impose pas. D'autant que nous ne voudrions pour rien au monde déflorer le coup de théâtre de la fin, qui ajoute encore — et comment — au bonheur du jeune couple.

Ce scénario, fertile en péripéties et en rebondissements incessants et de toutes sortes, a permis à Jean Weber, spécialiste des rôles à costumes, de se révéler parfait comédien. Il a nuancé avec beaucoup d'ironie son personnage. Quant à Josseline Gaël, chacune de ses créations la montre en progrès. Puisse-t-elle continuer!

J. H.

## LA VILLE QUI CHANTE

Comédie romanesque réalisée par CARMINE GALLONE.

Interprétée par BRIGITTE HELM, JEAN KIPURA, G. ALEXANDER (parlant).

Cette « ville qui chante », on l'aurait deviné, c'est Naples.

Une belle comtesse (Brigitte Helm) séduit un jeune guide napolitain, brave garçon qui possède un filet de voix merveilleux.

On frôle l'histoire du petit chanteur qui devient grand chanteur, mais on la frôle seulement. Le gars retournera dans son pays natal retrouver sa petite promise, après avoir chanté une fois, une seule, et encore sera-ce devant des banquettes vides.

La réalisation, un peu froide, est de Carmine Gallone, qui a fait beaucoup mieux depuis avec *Un Soir de rafle*. Car, s'il y a des qualités dans cette *Ville qui chante*, ce sont principalement des qualités de mise en pages.

Des abus de travelling : en même temps qu'ils fatiguent un peu, ils ralentissent également l'action, par moments.

La beauté de Brigitte Helm n'est plus à relever. Quant à Jean Kipura, il nous change agréablement de ces ténors corpulents et ventrus dont le cinéma, hélas! après le théâtre, a fait si abondamment son profit.

M. C.



Un bel extérieur de « Sous les Tropiques ».

La Havane dans un crépuscule incitant à la tendresse.

De beaux paysages composés avec âme, une photographie d'une perfection toujours soutenue, confèrent à cette bande le chaud parfum d'exotisme dont elle se réclame.

La sincérité et même la flamme de l'interprétation avec Lupe Velez et Jean Hersholt ajoutent encore à l'intérêt de ce film agréable et facile, discret mais honorable, et qui se laisse voir, somme toute, avec plaisir.

M. C.

## ÉCHEC ET MAT

Interprété par DOLLY DAVIS, JEAN MARCHAT, ADRIEN LAMY, ROBERT TOURNEUR, PAULAI et ROLLA NORMAN.

Réalisation de ROGER GOUPILLIÈRES.

Le début, par sa fraîcheur et sa joyeuse animation qui ne sont pas sans rappeler la grâce pimpante de courantes comédies américaines, est de la meilleure venue.

Deux jeunes gens se fiancent dans

une guinguette du bord de l'eau. Chants, joie, danses. Le jeune homme est romancier et vient de faire paraître un nouveau livre, mais la publicité fait défaut. C'est alors que deux de ses camarades lui proposent de simuler un crime, lui étant l'assassin, pour aider au lancement du livre.

L'idée est plaisante et jusque-là tout est parfait et fort captivant par la nouveauté du sujet et la pure ironie qui pare les images s'emboîtant parfaitement les unes dans les autres.

Si ce qui suit dénote moins d'imagination, l'auteur, malgré tout, fait preuve de dons certains de conteur habile à ménager ses effets.

Comme il était à prévoir, la pseudo-

victime est réellement assassinée, et tandis que les charges s'accumulent sur celui qui imagina la mise en scène, les spectateurs, eux, portent tour à tour leurs soupçons sur tous les acteurs de ce drame ténébreux.

Nous ne ferons qu'un léger reproche à Roger Goupillères, après avoir dit son mérite : afin de persuader le public que tel ou tel personnage est coupable, il perd parfois le contrôle de lui-même et s'appesantit un peu trop sur ses démonstrations.

Mais cela n'enlève aucune des qualités d'intelligence et de rudesse d'*Échec et Mat*, dont l'interprétation sait faire preuve de discrétion.

J. H.

## JE SERAI SEULE APRÈS MINUIT

Comédie-vaudeville à couplets, réalisée par J. DE BARONCELLI.

Interprétée par MIREILLE PERREY, PIERRE BERTIN, GOUPIL, BEVER, SAINT-ÖBER, etc.

Imaginez que, flânant le nez en l'air, comme cela a déjà dû vous arriver,



CINÉMA  
**MADELEINE**  
METRO-GOLDWYN-MAYER

*Rien ne gale*

**TRADER HORN**

*Le film magnifique*



**PARLANT FRANÇAIS**

Metro Goldwyn Mayer

SPECTACLE PERMANENT, avant midi 50 et séance de nuit, PRIX 10.

un ballon d'enfant vienne échouer à vos pieds et que son fil d'attache porte une carte de visite féminine avec ces mots : *Je serai seule après minuit* ?

Que feriez-vous ? Dans l'espoir d'heures agréables et clandestines, ne vous précipiteriez-vous pas chez la belle inconnue ?... Car elle ne peut être que belle, n'est-ce pas, pour avoir des idées aussi romanesques !

Mais, comme la dame, qui veut se venger d'un mari volage, a pris soin de dévaliser un marchand de ballons rouges, vous voyez d'ici les complications qui surgissent lorsque tous les... postulants se présentent !

Tel est le point de départ extrême-



La scène du poste de police dans l'amusant : « Je serai seule après minuit ».

ment savoureux dans sa nouveauté du film avec lequel le tendre imagier qu'est Barancelli renouvelle sa manière et pour lequel enfin une firme française s'est décidée à tenter un effort vers une méthode qui a si bien réussi aux films comiques américains : celle des *gagmen*.

Si nous en croyons les titres génériques, quatre ou cinq bons artisans (y compris l'auteur de la pièce et le réalisateur de la bande) ont travaillé de concert. Il en est résulté une bande vive, alerte, et surtout étonnamment riche en trouvailles de toutes sortes, au point qu'un gag chasse l'autre sans avoir entièrement épuisé le rire, et dont le comique très fin, de bon aloi, rappelle beaucoup *Le Million* de René Clair.

Un peu trop de chants et de chœurs peut-être, mais les « lyrics » de Serge Veber sont drôles, et on leur pardonne bien volontiers leur abondance.

Enfin l'interprétation tout entière, Mireille Perrey et Pierre Bertin en tête, n'attend pas le spectateur pour s'amuser franchement, sûre qu'elle est que la contagion gagnera le public le plus froid.

J. H.

## SPECTACLES EN LANGUES ÉTRANGÈRES

*La Divorcée*. — Un drame mondain, d'une solide et harmonieuse construction, d'un *crescendo* dramatique assez bien orchestré, encore que le dénouement soit un peu brusqué.

Le scénario se réclame d'un facteur psychologique et même social qui n'est pas à dédaigner par ces temps de banalité où la hardiesse des sujets ne fait pas prime sur le marché : une femme mariée succombant à une tentation unique est-elle plus coupable que son mari, qui a agi pareillement sans y attacher grande importance ? Et quel régal de trouver réunis sur

## CHOSSES D'ICI... ET D'AILLEURS

### Robert Florey va mettre en scène « The Murders in the Rue Morgue ».

Carl Laemmle, le directeur général des studios d'Universal City, a engagé notre compatriote Robert Florey pour mettre en scène *Les Assassins de la rue Morgue*, d'après l'histoire d'Edgar Allan Poe. Robert Florey a écrit l'histoire et le scénario de son film, d'après non seulement *Les Assassins de la rue Morgue*, mais également sur *Le Chat Noir* et *La mystérieuse Disparition de Marie Roget*, du même auteur, de façon à obtenir un film de huit ou dix bobines. Le film n'a été réalisé qu'en anglais, mais il est fort probable que cette version anglaise sera synchronisée plus tard en français. En ce cas, les artistes américains paraîtront à l'écran dans la version synchronisée française, mais les voix entendues seront celles d'artistes français.

On utilisera le même procédé pour la synchronisation française de *Frankenstein*, le grand film dont Robert Florey a dernièrement écrit le scénario et la « continuity ».

### Rectification.

Ces jours-ci encore, des bruits couraient sur la fin prochaine d'*Éclair-Journal*, notre plus ancien journal d'actualités cinématographiques.

Des publications légales viennent de mettre fin à ces commentaires : *Éclair-Journal* retrouve sa nouvelle vie sous forme d'une Société dirigée par M. Charles Michel, ingénieur des Arts et Manufactures.

M. Charles Michel est bien connu par les luttes qu'il a soutenues comme conseiller général d'Algérie et qui ont abouti à la conscription des indigènes et à la réforme de l'administration des indigènes en Afrique du Nord.

Assurément, *Éclair-Journal* est plus que jamais vivant.

### Un nouvel appareil de projection

Nous sommes informés que deux grands constructeurs de matériel de T. S. F., qui fournissent depuis plusieurs mois des équipements de projection sonore très appréciés des exploitants, vont lancer un nouvel équipement destiné plus particulièrement à la petite exploitation.

L'appareil de projection proprement dit qui a été choisi devait être pratique, très portatif et d'une mécanique impeccable.

Nous sommes en mesure d'indiquer que le choix de ces deux firmes s'est porté sur le « Ciné-Cabine Jacky », construit par les établissements André Debré. Cet appareil remplit en effet toutes les conditions requises, et les nombreux exemplaires qui sont en fonctionnement un peu partout se sont montrés remarquables à tous les points de vue.

Les nouveaux « Jacky sonores » seront présentés ce mois-ci dans trois endroits différents :

Du 12 au 20 : Foire du Cinéma et T. S. F. à Lyon.

Du 21 au 25 : Exposition Coloniale, pendant le Congrès catholique du cinématographe.

Du 26 au 30 : Congrès de l'enseignement, rue Robert-Estienne, à Paris.

Nous sommes certains que leurs qualités et leur prix modéré attireront l'attention des petits exploitants ainsi que celle des membres de l'enseignement.

### Petites nouvelles.

Un opérateur de la Fox Movietone a accompagné le *Graf-Zeppelin* dans sa croisière au pôle Nord. Grâce à lui, nous pourrions suivre les étapes de cette sensationnelle expédition.

M. Faivre termine le montage de son film, *La Mission saharienne*, qui relate un voyage dans toutes les zones du Sahara, du Sahel soudanais, du Hoggar et du Sud tunisien.

Maurice Chevalier vient de signer un contrat par lequel il s'engage à tourner quatre films à Hollywood, moyennant,

### Dont acte.

Nous avons annoncé, dans notre dernier numéro, notre intention de publier certaines réponses, choisies parmi les meilleures, des jeunes spectateurs d'*A l'Ouest, rien de nouveau*.

Malheureusement, à l'heure où nous écrivons ces lignes, le dépouillement n'est pas encore terminé.

C'est pourquoi nous sommes obligés de remettre au prochain numéro la parution de ces réponses, dont certaines étonneront par leur clairvoyance précoce et la réelle sensibilité de leur auteur.



Dorville et Pierre Brasseur, qu'on peut reconnaître sur cette photographie, sont deux des principaux interprètes de « Circulez ! » qu'on nous présentera prochainement.

dit-on, une somme de 25 millions. Ces films seront dirigés par Ernst Lubitsch. Le premier s'intitulera *Le Gai Mousquetaire* et sera une version musicale des *Trois Mousquetaires*.

Henry Bernstein est de retour d'Amérique. Il doit donner à la Metro Goldwyn Mayer un scénario dont la principale interprète sera Joan Crawford.

*La Fuite à l'anglaise* change de titre et s'intitulera : *Amour et Discipline*. C'est Jean Kemm qui a réalisé cette délicate fantaisie dont Mona Goya, Maurice Jacquelin, Louis Florencie, Louis Allibert, Numès Fils, M<sup>me</sup> Rauzéna et Lucien Dayle sont parmi les interprètes.

Charlie Chaplin n'aurait plus l'intention de se fixer dans le Midi de la France, mais de retourner en Californie, où il tournerait quatre nouveaux films.

### Jacques Feyder va travailler en France.

La nouvelle est officielle. Jacques Feyder, de retour d'Amérique depuis peu, vient d'être engagé par Pathé-Natan pour réaliser un grand film humoristique d'anticipation : 1940, ayant pour thème le féminisme.

Les deux principaux rôles seront interprétés par Françoise Rosay et Charles Boyer. Les prises de vues commenceront à la fin de ce mois.

### Ernest Schödsack est reparti aux Indes.

Le réalisateur de *Chang* est actuellement aux Indes, où il tourne *Bengali*. Il est naturellement accompagné par sa jeune femme, qui fait partie de toutes ses expéditions, et par Clive Brook et Phillips Holmès, vedettes de sa nouvelle production.

### Directeurs !

Une belle carrosserie ne suffit pas pour franchir l'étape sans ennui, il faut aussi un bon moteur.

Que dirait-on de l'imprudent qui jugerait secondaire le choix du moteur ?

Le moteur de votre affaire, c'est le projecteur.

Votre salle confortable, bien parée, ne suffit pas plus que la carrosserie.

Choisissez un bon moteur... le Simplex... de Brockliss, et vous arriverez heureux à l'étape : le succès.

\*\*\*

Quand une firme progresse et s'impose avec le succès de MM. Richebé et Braunberger, on peut assurer que ces animateurs ont le jugement sûr ; c'est avec celui-ci que ces messieurs viennent de choisir, pour l'installation de leur cabine du cinéma de Toulouse : Brockliss et C<sup>ie</sup>, avec le fameux Simplex, le meilleur projecteur du monde.

LYNX.



# " CINÉ-MAGAZINE " EN PROVINCE ET A L'ÉTRANGER

## CHERBOURG

Entre deux scènes du *Parfum de la Dame en noir*, qu'il tournait à la rue Francœur, Roland Toutain a fait un bond jusqu'à Cherbourg pour rencontrer, à l'arrivée du *Mauretania*, un de ses amis qui rentrerait d'Amérique. L'interprète de Rouletabille est bien connu à Cherbourg, où il vint il y a quelques années faire des acrobaties aériennes.

— Gloria Swanson s'est embarquée vers la mi-août sur l'*Aquitania*, son départ ayant été retardé par une légère opération.

J.-R. S.

## LYON

La saison lunaïque et propice à la bonne marche des affaires cinématographiques ne se voit pas seconder par un heureux choix des films programmés. En effet, la majorité des bandes offertes au public est d'une médiocre importance. Un des plus grands établissements a projeté la version sonore du *Miracle des Loups*, un film qui n'a pas vieilli, et une autre salle, celle, sonore également, du *Batelier de la Volga*.

— Nous avons pu voir encore cependant *Le Crime de Sylvestre Bonnard*, *Hai Tang*, *La Ville qui chante*, *Tout s'arrange*, *A mi-chemin du ciel*, *Mariage de prince*, *Le Réve*, d'après Zola, et *Laurette*, ainsi que des reprises du *Roi des resquilleurs*, *Barcarolle d'amour*, *Lola*, *Paramount en parade*, etc., etc.

## ANGLETERRE

On a commencé à tourner, aux studios de la British International Pictures à Elstree, un grand film rappelant les aventures du sous-marin *Poseidon*. Aux mêmes studios, mais pour les Associated Metropolitan Pictures, M. Milton Romer tourne *Qued' Eau!!!* Les British International Pictures vont bientôt sortir N° 17, réalisé par M. Jefferson Farjeon avec Léon Lion dans le rôle principal. Enfin les Gainsborough Pictures réalisent actuellement *Michel et Mary*, d'après une pièce de A. A. Milne, et qu'interprètent les créateurs Herbert Marshall et Edna Best.

— *Le Million*, de René Clair, qui a triomphé pendant plus de trois mois au Rialto, vient de céder la place à la version française du *Chemin du Paradis*, qui semble devoir connaître aussi la faveur du public. Il est probable que le film de René Clair va être projeté maintenant dans les salles de quartier.

— Le Capitole a projeté un film de Jeanette Mac Donald, *Les Affaires d'Annabelle*, interprété aussi par Victor Mc Laglen et Roland Young. Un autre film de Jeanette Mac Donald, *Plus qu'un baiser*, passe aussi au Stole Cinéma en même temps qu'un grand film d'épouvante, *Drakula*.

— A l'Empire, on a donné un film de Joan Crawford, *Laughing Sinners* (*Les Pêcheurs qui rient*), tandis qu'au Plaza City Streets, avec Gary Cooper, remporte depuis plusieurs semaines un immense succès.

— L'Academy, qui avait montré un remarquable documentaire, *Sur le Toit du Monde*, affiche maintenant *Le Cabinet du Docteur Galigari*, et un film russe : *La Moisson Géante*.

— Une des dernières productions anglaises, *Une Femme d'expérience*, histoire d'espionnage, interprétée par Helen Twelvetrees, a été fort bien accueillie au Leicester Square Theatre, et la nouvelle version parlante de *Papa Longues Jambes*, avec Janet Gaynor et Warner Baxter, fait salle comble au Tivoli.

## BELGIQUE

L'opérette allemande *Deux cœurs...*



Une des scènes les plus émouvantes de « L'Aiglon », qui passe actuellement à Bruxelles avec un très grand succès.

une valse a été présentée avec grand succès au Queen's Hall. C'est le second film présenté en version originale allemande au public bruxellois, le premier ayant été *L'Ange Bleu*. *Deux cœurs...* une valse, avec ses sous-titres français, avec la musique de Robert Stolz, qui est infiniment agréable, a subi l'épreuve mieux encore que *L'Ange Bleu*, qui était moins opérette, et il semble incontestable que les amateurs de cinéma préfèrent les versions originales de tel ou tel film particulièrement intéressant aux versions adaptées dans lesquelles, malgré toute l'habileté des adaptateurs, le truchement apparaît trop souvent.

Il n'en reste pas moins vrai que la meilleure formule, en tant qu'opérette cinématographique allemande (puisque nous parlons de ce genre), est celle qui nous a valu les versions françaises du *Chemin du Paradis* et de *Flagrant Délit*. L'effort était considérable, mais le résultat a été admirable.

— Les films parlés ou chantés en français bénéficient d'ailleurs, ici, d'une

faveur grandissante, sur laquelle il convient d'attirer spécialement l'attention de l'industrie cinématographique française. Il n'y a pas si longtemps, on ne voulait que des films américains. Aujourd'hui, je cite les gros succès récents ou actuels des cinémas bruxellois : Au Coliseum, *Le Petit Café*, puis *A mi-chemin du Ciel*; au Marivaux, *Salto mortale*, après *Le Roi des Resquilleurs*; au Pathé Palace, *Une Belle Garce*; à la Scala, la série des films Osso : *L'Aiglon*, *Le Mystère de la Chambre jaune*, *Tout s'arrange*, *Je serai seule après minuit*; au Victoria et à la Monnaie, *La Folle Aventure*; au Splendid, reprises et nouveaux succès de *Lévy et Co*, *Accusée*, *Levez-vous*, *Le Roi des Resquilleurs*; à l'Ambassadeur, triomphe de *Jean de la Lune* après *Le Million*; à l'Agora, *Un Caprice de la Pompadour*; au Roxy, *L'Enfant de l'Amour*, etc., etc.

Le cinéma français, pour peu qu'il veuille s'en donner la peine, reprendra la première place sur les écrans bruxellois. — Pour le début de la saison d'hiver, on annonce l'ouverture de nouvelles salles qui semblent vouloir battre le record de la « contenance ». La Plaza, du boulevard Adolphe-Max, contiendra 2.300 places; le Cinéma Métropole qui, dit-on, sera exploité par Braunberger-Richebé, en contiendra 4.000. Enfin, continuant la série des théâtres qui deviennent cinémas, la Gaité, qui était le dernier refuge de la Revue bruxelloise, annonce, après bien des difficultés, que l'écran s'emparera de la scène.

Cela portera à quarante-cinq le nombre des cinémas de la ville de Bruxelles, alors que le nombre de ses théâtres ne sera plus que de dix.

P. M.

## ITALIE (Naples)

Dans les studios de la « Cines », M. Anton Giulio Bragaglia a terminé son film *Vele Ammainate*, dont on dit grand bien.

J'ai pu obtenir quelques indiscrétions sur la production Pittaluga 1931-1932 : le programme, en effet, comprend les films suivants, sonores bien entendu :

*Patalac*, scénario de MM. Gino Rocca e Dino Falconi et qui aura comme principal interprète notre excellent artiste Armando Falconi.

*La Vittoria di Pirro*, metteur en scène M. Gennaro Righelli et interprètes principaux Mlle Maria Jacobini et Armando Falconi.

*Accidenti che successo*, que dirigera M. M. Camerini, scénario de M. A. Fracaro; les rôles principaux sont confiés à l'acteur vénitien Gianfranco Giachetti, à Mlle Leda Gloria et Mme Olga Capri.

*La Segretaria Privata*; pour ce film ont été engagés l'artiste très connue Elsa Merlini ainsi que M. Sergio Tofano et Nino Besozzi.

*Il Palis di Siena*, metteur en scène M. A. Blasetti, scénario de M. Bonelli, actrice principale, Mlle Leda Gloria.

*L'Uomo dall'Artiglio*, film de Hans Steinhoff et de M. Malasomma dans les deux versions italienne et allemande.

Et enfin le fameux opéra de Rossini, *L'Italiana in Algeri*, pour lequel les noms des artistes n'ont pas encore été choisis.

## CINÉ-MAGAZINE

Ceci n'est qu'une partie du programme à développer, ce qui démontre toutefois la ferme volonté de la Société Pittaluga de se mettre à la hauteur des meilleures sociétés de production européennes et de faire reprendre par le film italien la place qu'il mérite.

GIORGIO GENEVOIS.

## TURQUIE

Du point de vue spectacle, le cinéma tient en Turquie le premier rang, d'autant que le théâtre, presque inexistant dans la jeune République turque, n'est pas pour lui un concurrent.

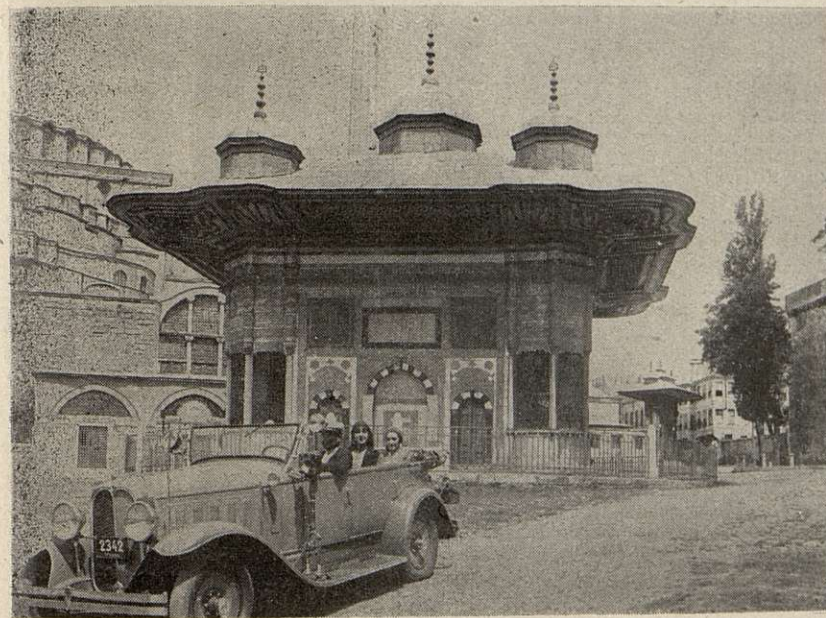
Le cinéma règne en maître incontestable... Malgré la crise formidable qui sévit dans le pays ces dernières années, les cinémas font d'assez bonnes recettes parfois et sont même enviés par les différentes branches de l'industrie lésée.

Les cinémas ne sont pas très nombreux. Il y en a 125 dans toute la Turquie, et, à Stamboul, le centre de l'activité en Turquie, il y en a 35 pour une popu-

lation de plus de 500.000 habitants. Les plus grands, les meilleurs et les plus luxueux sont presque tous groupés dans l'avenue de l'Indépendance. On y rencontre des salles aussi spacieuses, aussi jolies que celles des grandes villes d'Occident, comme Berlin et Paris, et les cinémas de l'avenue comptent parmi les meilleurs dans les Balkans et en Orient.

La production turque, elle, n'est pas intense et a complètement chômé de 1923 à 1928. En 1929, un hardi exploitant, Kemal Bey, assisté de son frère Chakir, eut la bonne initiative de produire des films. Le metteur en scène du Théâtre turc, Ertogroul Muhsin Bey, qui a été dans les studios allemands et autrichiens, et connaît la manière de réaliser les films, a été convié par Keïal et Shazir Beys, pour réaliser des films turcs. On eut recours aux artistes du Théâtre National Turc « Dar-ul-Bedai », patronné par la Préfecture, et toute la troupe se mit à l'œuvre.

De 1920 à 1923, on réalisa une dizaine de films dont le métrage varia entre 1.200 et 2.400. Les meilleurs ont été : *La Cruelle cassée*, *La Chemise de feu*, après le roman de Halidé Edib Hanem, et *Les Mystères du Bosphore*. La production ne continua pas après 1923. L'affaire n'a pas été des meilleures.



Une scène du premier film parlant turc : « Dans les rues de Stamboul ». La célèbre actrice égyptienne Azizé Emir en auto.

En 1928, une autre maison d'exploitation, la Maison Ipekdi Frères, eut de nouveau recours à Ertogroul Muhsin Bey pour réaliser une série de films. On produisit alors *Le Courrier d'Ankara*, qui ne brillait pas par ses qualités artistiques, mais qui eut beaucoup de succès en tant que film national. Un peu encouragés, les frères Ipekdi ont voulu continuer, et on commença par tourner le film *Les Contrebandiers*. La production resta inachevée, pour des raisons inconnues.

Actuellement, le premier film parlant en langue turque est en cours de réalisation. Tourné pour le compte d'Ipekdi Frères Ltd. Dans les rues de Stamboul, que tourne en ce moment Ertogroul Muhsin Bey, sera un film parlant turc et particulièrement arabe. L'action se déroule dans les merveilles de Stamboul et dans les plus beaux sites de l'Égypte et de la Grèce. Des scènes importantes

ont été tournées par autorisation spéciale du Gouvernement turc dans le palais, les mosquées et les merveilleux édifices de Stamboul. D'autres scènes ont été tournées à Athènes sur l'Acropole.

La vedette principale du film est la célèbre actrice égyptienne Mme Azizé Emir, une des artistes les plus applaudies d'Égypte. Elle est entourée des meilleurs éléments du Théâtre National Turc, dont Galib Behzat et Talaat Beys, ainsi que de Sehiha Hanem. Le rôle du jeune premier est tenu par un jeune artiste de très grand avenir et d'une beauté sculpturale, Rahmi Bey. Pour les scènes jouées en Grèce, on a engagé l'acteur grec Gavrilidès, bien connu des amateurs de théâtre grec, à Athènes. L'enregistrement sonore, les prises de sons, le dialogue, sont en train de s'achever avec les intérieurs dans les studios Tobis à Epinau. Un des grands attraits de ce film est surtout que, pour la première fois, l'écran sonore et parlant groupera les plus authentiques éléments musicaux et vocaux dans le style exactement oriental. Ajoutons que Ipekdi Frères Ltd sont les représentants de Paramount en Turquie.

AVENIR révélé par la célèbre voyante diplômée Mme Thérèse GIRARD, 78, av. des Termes, Paris (17<sup>e</sup>). Cour 3<sup>e</sup> étage. De 1 h. à 7 h.

MARIAGES Honorables, riches et de toutes conditions, facilités en France sans rétribution, p. œuvre philanthropique, av. discrétion et sécurité. Écrire : Répertoire privé, 30, av. Bel-Air, Bois-Colombes (Seine). (Réponse sous pli fermé sans signe extérieur.)

la Timidité EST VAINCUE EN QUELQUES JOURS par un système inédit et radical, clairement exposé dans un très intéressant ouvrage illustré qui est envoyé sous pli fermé contre 1 fr. en timbres. Écrire au Dr de la Fondation RENOVA, 12, rue de Crimée, Paris.

VOYANTE célèbre, voit tout, dit tout. Recolt de 10 h. à 7 h. M<sup>me</sup> THÉODORA, 14, rue Lepic (18<sup>e</sup>). Corresp. Env. pren., date de nais. 15 fr.

DENTIFRICE ANTISEPTIQUE

DENTOL

Eau-Pâte-Poudre-Savon

SEUL VERSIGNY

APPREND A BIEN CONDUIRE

A L'ÉLITE du MONDE ÉLÉGANT

sur toutes les grandes marques 1931

87, AVENUE GRANDE-ARMÉE

Porte-Maillet Entrée du Bois

Acheter Ciné-Magazine

c'est bien!

S'Y ABONNER, c'est mieux!!

LE BONHEUR...! POUR VOUS!

福天

Depuis 4000 ans les Sages de la Chine enseignent que

FOU-YU

CE BIJOU TALISMAN DE JADE

attire le bonheur sur ceux qui le portent

Pendentif ou Pince

50 fr Argent 65 fr

125 fr Or 150 fr

Ch. OUDIN Joaillier

17, AV. DE L'OPÉRA, PARIS

IMPORTATION DIRECTE NOTICE FRANCO SUR DEMANDE



# COURRIER DES LECTEURS

Tout lecteur, abonné ou non, désirant un renseignement quelconque sur un sujet cinématographique : technique, artistique, documentaire ou commercial, est prié d'adresser directement sa demande à IRIS. Prière de limiter à trois le nombre des questions. Les lettres parvenues avant le 15 du mois trouveront leur réponse au prochain numéro.

**Derniers abonnements reçus.** — M<sup>lle</sup> Antoinette Buzet, Berlin ; M<sup>me</sup> Elaine Bigey, Thionville ; M. J.-C. Berthel, Sassandra ; M. A. de Boudard-Olonne, Vauluse ; M. Barrière, Marseille ; M. Raymond Bernard, Paris ; M. Augusto De Ormelas Bruges, Lisboa ; MM. Ed. Cohen et Zaccari, Le Caire ; M. Gilbert Clautrier, Saint-Cyr ; M. J. Capaitich, Port-Saïd ; M<sup>me</sup> M. Chantal, Paris ; M. Desenlis, Kompong-Cham ; M. Farley, Paramount, Paris ; La Lecture au Foyer, Paris ; M<sup>me</sup> la comtesse de Mniniszcz, Château de Galleville ; M. Stevan Milovanovitch, Belgrade ; M<sup>me</sup> Peyron, Saigon ; M. Schilizzi J. %, Choren Benachi et Co, Kafr Zayat ; M<sup>lle</sup> Martha Solana, Cuba ; M<sup>me</sup> A. Bernard, Nice ; M<sup>lle</sup> V. Boucher, Le Vigan ; M. N. Fignal, Brest ; M. S. Schwob, Lucerne ; M<sup>lle</sup> A. Rivière, Paris ; M<sup>lle</sup> J. Dagrevel, Nîmes ; M. C.-A. Bendien, Liverpool ; M. Ivanoff, Paris ; M<sup>lle</sup> R. Bloch, Berlin ; M<sup>lle</sup> de Barsac, Bruxelles ; M. Dreyfus, Paris ; M<sup>lle</sup> Boursier, Paris ; M<sup>lle</sup> Levert, Le Raincy ; M. Martinez, Biarritz ; M. R. Schmidt, Colombes ; M. N. Delmet, Lille ; M<sup>lle</sup> M. Zagaroff (Bucarest) ; M. Schwartz, Le Havre ; M. A. Deffarges, Paris. A tous merci.

**R. B., Le Caire.** — J'ai vu *La Divorcée* et ai aussi beaucoup apprécié le jeu de Norma Shearer, qui y est parfaite. On ne peut pas dire que le scénario soit d'une originalité très rare, ni que le dialogue ait été mesuré avec beaucoup d'habileté ; mais le film, dans l'ensemble, est bien fait. Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, qu'il date déjà et que de grands progrès ont été faits depuis sa réalisation. Par contre, je n'ai pas aimé *Journey's End*, dont les dialogues sont par trop abondants et même fatigants. Film bien joué néanmoins, mais sans aucune recherche dans la mise en scène ; c'est exactement la pièce photographiée. Quant au film de Jannings, *Aimé des Dieux*, je préfère ne pas en parler, n'ayant vu jusqu'alors que la version sonore. Toutes les voix sont amputées, et rien ne me semble aussi exaspérant que de voir constamment remuer les lèvres de gens que l'on n'entend pas. Jannings... y est Jannings, c'est-à-dire qu'il ne se renouvelle pas du tout. Toujours les mêmes effets, c'est un peu fatigant à la longue.

**Janine.** — 1<sup>o</sup> Charlie Chaplin est encore à Biarritz. Y sera-t-il lorsque ces lignes paraîtront ? Personne, — et sans doute lui-même non plus, — n'est fixé à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il a, pour le moment tout au moins, tout à fait abandonné l'idée qui l'effleura de rester en France pour y travailler. — 2<sup>o</sup> Peut-on, en effet, ne pas admirer sans mesure le talent de Michel Simon, qui s'est révélé dans *Jean de la Lune* aussi parfait artiste de l'écran qu'artiste de théâtre ? Sa composition de Cloco est une pure merveille, et je ne connais pas d'artiste qui aurait pu parvenir à cette perfection. Je suis très impatient de voir sa création dans *La Chienne*, mais suis par avance persuadé qu'elle ne peut être indifférente.

**Bicart.** — 1<sup>o</sup> Allez voir *Cœurs brûlés*, Marlène Dietrich y est en effet parfaite d'autorité et Gary Cooper y fait de beaucoup sa meilleure création. Quant au doublage des voix, c'est une pure merveille, et je défie, à certains moments, le plus attentif des spectateurs de discerner ce procédé. Le dénouement du film est en effet assez discutable. On peut ne pas l'aimer, mais il n'en reste pas moins que

cette œuvre de Sternberg est à beaucoup de point de vue extrêmement intéressante. — 2<sup>o</sup> Maurice Chevalier est encore en France, et je ne sais exactement l'époque à laquelle il doit retourner en Amérique, interpréter les quatre films pour lesquels il a signé un nouveau contrat. Il se repose actuellement dans le Midi avec sa femme Yvonne Vallée.

**Chouchou.** — 1<sup>o</sup> Jacques Feyder doit tourner un grand film pour Pathé-Natan avant de regagner Hollywood, où le rappellera un contrat. Des indiscrétions nous ont permis de savoir que son scénario était basé sur le féminisme, et je me réjouis à l'idée de voir Françoise Rosay, dont j'estime beaucoup le talent, se voir confier un rôle digne d'elle où elle ne peut manquer d'être parfaite. — 2<sup>o</sup> J'en sais pas si les nouvelles et les démentis donnés au sujet de Pola Negri sont destinés à annoncer sa rentrée à l'écran. Si c'est le cas, je trouve un peu sinistre de faire annoncer sa maladie, puis sa mort, pour apprendre enfin au monde entier qu'elle est bien portante et prête à travailler.

## L'IODHYRINE du D<sup>r</sup> DESCHAMP FAIT MAIGRIR

Sans nuire à la Santé  
Boîte de 60 CACHETS-PILULAIRES : 19 fr. 40  
LALEUF, 20, Rue du Laos, PARIS (XV).

**Claudine.** — Je suis comme vous le reportage qui paraît régulièrement dans cet hebdomadaire, mais dois vous avouer qu'il me scandalise un peu. J'aime la fantaisie, et ce confrère n'en manque pas ; mais il est fâcheux qu'elle s'exerce uniquement aux dépens de la vérité. Il n'est pas difficile de faire drôle quand on s'acharne à faire méchant, injuste et faux. J'aimerais savoir où ce confrère a puisé ces renseignements et quel studio lui ouvrit ses portes. Vous trouverez d'ailleurs dans ce numéro un papier que ces divers articles inspirèrent et avec l'esprit duquel je suis en parfait accord. — 2<sup>o</sup> Au moment où je vous écris, la veille des débuts de Jeanette MacDonald à l'Empire, je sors de chez la charmante vedette, qui avait tenu à inviter quelques représentants de la presse et aussi quelques amis personnels afin de leur montrer qu'elle était bien elle-même et réduire ainsi à néant les romans bâtis autour de son nom et de ses prétendues aventures. Elle ne paraît d'ailleurs pas très heureuse de toute la publicité, assez malsaine, qui lui fut faite ces derniers mois. Et comme je la comprends ! Son charme, son talent suffisaient amplement à lui assurer le succès ; elle n'avait nullement besoin de tant de tapage.

**Ribaud, Berlin.** — Douglas Fairbanks a quitté l'Europe depuis plusieurs semaines déjà ; il est à nouveau en Californie, à Hollywood, où vous pouvez lui écrire.

**Rara.** — Vous m'en faites faire un travail ! Toutes vos cartes postales sont mélangées, et je ne sais plus maintenant dans quel ordre les lire pour vous

répondre. Je vous en remercie néanmoins très sincèrement et suis ravi que le beau temps ait favorisé votre voyage. Je pense que, quoique Clara Bow ne soit plus sous contrat avec Paramount, les lettres qui lui sont envoyées à l'adresse de cette firme doivent lui parvenir. Bien sympathiquement.

**David Bourla.** — Merci tout d'abord pour les aimables compliments que vous voulez bien faire à *Ciné-Magazine*. C'est un grand plaisir de se savoir apprécié non seulement en France, mais en Grèce aussi. Il y a actuellement en Amérique une crise qui a réduit au chômage une quantité considérable de travailleurs de toutes sortes, et je ne pense pas que le moment soit bien venu de partir en Californie pour faire quoi que ce soit sans engagement préalable. Je crois, d'ailleurs, qu'il vous serait difficile même de débarquer, car le département d'émigration exige de chaque débarquant un contrat d'engagement formel et de nombreuses références en Amérique. Toujours à votre disposition pour les renseignements que vous pouvez me demander.

**Bretagne-Écosse.** — 1<sup>o</sup> Je ne connais pas les états de service de Thomy Bourdelle pendant la guerre et ne peux donc, malheureusement, vous renseigner. — 2<sup>o</sup> Son adresse, 1, rue Truffaut, Paris (XVII<sup>e</sup>). — 3<sup>o</sup> Je suis persuadé qu'il répondra très courtoisement à la lettre que vous vous proposez de lui envoyer, si, toutefois, comme je l'espère, elle n'est pas indiscrète.

**Henry.** — 1<sup>o</sup> Je n'ai pas entendu dire qu'Henry Garat doive paraître, cet hiver, au Casino de Paris. Je ne pense pas que ses engagements au cinéma lui en laissent le loisir. La teinte de ses cheveux ? Mais, il est brun. — 2<sup>o</sup> René Lefebvre a, en effet,

## CINÉ-MAGAZINE

### Les Concours de Ciné Magazine

Dans notre prochain numéro  
commencera

## UN GRAND CONCOURS : Vedettes en herbe !

Doté  
de 150 prix importants

Retenez dès maintenant  
notre numéro d'Octobre.

tourné un film intitulé *Seul*, d'après l'œuvre de Duvernois. Ce film passe, au moment où je vous réponds, au Gaumont-Palace et sera très prochainement distribué dans les salles de quartier. — 3<sup>o</sup> Henry Garat est certainement un des premiers artistes auxquels nous consacrons dans *Ciné-Magazine* une étude et un article biographique.

**A.-D., Montreuil.** — Il serait bon, je crois, avant de tenter n'importe quelle démarche, que vous vous mettiez un peu au courant de la technique d'opérateur de cinéma. Vous pouvez pour cela suivre les cours spéciaux. Adressez-vous, pour tous renseignements, à l'Ecole technique de cinématographie, 85, rue de Vaugirard, Paris.

**Roger de Marnac.** — Comment vous y prendre pour entrer dans un studio français comme électricien ? Mais être électricien tout d'abord, et avoir de sérieuses références dans cette partie. Vous pouvez poser votre candidature en vous adressant soit au chef du personnel du studio, soit au chef électricien. Je ne peux vous dire dans quelle firme vous avez plus de chance de réussir, car tout dépend des places disponibles.

**Polonaise qui aime la France.** — Comment voulez-vous que je ne sois pas content de vous ! Ai-je une correspondante plus régulière et aussi plus aimable ? Et vous me dites, au surplus, faire une active propagande en faveur de *Ciné-Magazine*. Je vous en remercie infiniment. Au cas où vous désireriez distribuer autour de vous quelques spécimens de notre revue, je me ferai un plaisir de vous en adresser la quantité que vous me demanderez. Meilleur souvenir.

IRIS.

05

## Seins

Développés, Reconstitués  
Embellis, raffermis  
par les  
**Pilules Orientales**  
toniques et bienfaisantes, employées dans tous les pays par les femmes et les jeunes filles pour combler les salières et acquies, conserver ou recouvrer la beauté de la gorge.

Traitement facile à suivre en secret.  
Flacon 16 fr. 60 (contre remboursement 18 fr. 50).

J. Ratié, pharmacien, 45, rue de l'Écluse, PARIS (10<sup>e</sup>)  
à BRUXELLES : Pharmacies Saint-Michel, Delacre, etc.  
GENÈVE : A. Junod, 21, quai des Bergues

le portrait  
d'un genre nouveau  
est toujours signé

# R. SOBOL

18, Bd Montmartre, PARIS — Provence 55-43

## Annuaire Général de la Cinématographie

L'Édition 1931-32

est  
sous presse

Retenez dès maintenant  
votre exemplaire

vous bénéficierez de prix spéciaux :

Paris, f<sup>o</sup>, 25 fr. ; Province, 30 fr. ; Étranger, 40 fr.

Le prix de l'Annuaire sera majoré dès sa parution

CINÉ-MAGAZINE, Éditeur



Présenter celui des coupons ci-dessous correspondant à la date voulue dans l'un des Établissements ci-contre, sauf Samedis, Dimanches et Soirées de gala.

**CINÉ-MAGAZINE**

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 11 Septembre  
au 17 Septembre 1931

.....  
Ce Billet ne peut être vendu

**CINÉ-MAGAZINE**

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 18 Septembre  
au 24 Septembre 1931

.....  
Ce Billet ne peut être vendu

**CINÉ-MAGAZINE**

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 25 Septembre  
au 1<sup>er</sup> Octobre 1931

.....  
Ce Billet ne peut être vendu

**CINÉ-MAGAZINE**

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 2 Octobre  
au 8 Octobre 1931

.....  
Ce Billet ne peut être vendu

**CINÉ-MAGAZINE**

**DEUX PLACES  
A TARIF RÉDUIT**

Valables du 9 Octobre  
au 15 Octobre 1931

.....  
Ce Billet ne peut être vendu

## PRIMES OFFERTES A NOS LECTEURS

### PARIS

Alexandra. — Artistique. — Boulevardia. — Casino de Grenelle. — Cinéma Bagnol. — Cinéma Convention. — Etoile Parodi. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma Legendre. — Cinéma Pigalle. — Cinéma Récamier. — Cinéma Saint-Charles. — Cinéma Saint-Paul. — Danton-Palace. — Electric-Aubert-Palace. — Gaité Parisienne. — Gambetta-Aubert-Palace. — Grand Cinéma Aubert. — Grand-Royal. — Grenelle-Aubert-Palace. — Impéria. — L'Épatant. — Maillot-Palace. — Mésange. — Monge-Palace. — Palais des Fêtes. — Palais des Gobelins. — Palais-Rochecourt. — Paradis-Aubert-Palace. — Pépinière. — Pyrénées-Palace. — Régina-Aubert-Palace. — Royal-Cinéma. — Tivoli-Cinéma. — Victoria. — Villiers-Cinéma. — Voltaire-Aubert-Palace. — Templica.

### BANLIEUE

ASNIÈRES. — Eden-Théâtre.  
AUBERVILLIERS. — Family-Palace.  
BOULOGNE-SUR-SEINE. — Casino.  
CHARENTON. — Eden-Cinéma.  
CHATILLON-S.-BAGNEUX. — Ciné Mondial.  
CHOISY-LE-ROI. — Cinéma Pathé.  
CLICHY. — Olympia.  
COLOMBES. — Colombes-Palace.  
CROISSY. — Cinéma-Pathé.  
DEUIL. — Artistique-Cinéma.  
ENGHIEN. — Cinéma Gaumont.  
FONTENAY-SOUS-BOIS. — Palais des Fêtes.  
GAGNY. — Cinéma Cachan.  
IVRY. — Grand Cinéma National.  
LEVALLOIS. — Triomphe. — Ciné Pathé.  
MALAKOFF. — Family-Cinéma.  
POISSY. — Cinéma-Palace.  
RIS-ORANGIS. — Familia-Pathé-Cinéma.  
SAINT-DENIS. — Pathé. — Idéal-Palace.  
SAINT-GRATIEN. — Sélect-Cinéma.  
SAINT-MANDÉ. — Tourville-Cinéma.  
SANNIS. — Théâtre Municipal.  
TAVERNY. — Familia-Cinéma.  
VINCENNES. — Eden. — Printania-Club. — Vincennes-Palace.

### DÉPARTEMENTS

AGEN. — Gallia Palace. — Royal-Cinéma. — Select-Cinéma.  
AMIENS. — Excelsior. — Omnia.  
ANGERS. — Variétés-Cinéma.  
ANNEMASSE. — Ciné Moderne.  
ANZIN. — Casino-Ciné-Pathé-Gaumont.  
AUTUN. — Eden-Cinéma.  
AVIGNON. — Eldorado.  
BAZAS (Gironde). — Les Nouveautés.  
BELFORT. — Eldorado-Cinéma.  
BELLEGARDE. — Modern-Cinéma.  
BERCK-PLAGE. — Impérial-Cinéma.  
BIARRITZ. — Royal-Cinéma. — Lutétia.  
BORDEAUX. — Cinéma Pathé. — Comédia-Cinéma. — Théâtre-Français.  
BOULOGNE-SUR-MER. — Omnia-Pathé.  
BREST. — Cinéma Saint-Martin. — Théâtre Omnia. — Cinéma d'Armor. — Tivoli.  
CADILLAC (Gir.). — Family-Ciné-Théâtre.  
CAEN. — Cirque Omnia. — Sélect-Cinéma.  
CAHORS. — Palais des Fêtes.  
CANNES. — Cinéma des Santos.  
CAUDEBEC-EN-CAUX (S.-Inf.). — Cinéma.  
CHAGNY (Saône-et-Loire). — Eden-Ciné.  
CHALONS-SUR-MARNE. — Casino.  
CHAUNY. — Majestic-Cinéma-Pathé.  
CHERBOURG. — Théâtre Omnia. — Cinéma du Grand-Balcon. — Eldorado.  
CLERMONT-FERRAND. — Cinéma Pathé.  
DENAIN. — Cinéma Villard.  
DIEPPE. — Kursaal-Palace.  
DOUAL. — Cinéma Pathé.  
DUNKERQUE. — Salle Sainte-Cécile. — Palais Jean-Bart.  
ELBEUF. — Théâtre-Cirque-Omnia.  
GOURDON (Lot). — Ciné des Familles.  
GRENOBLE. — Royal-Cinéma.  
HAUTMONT. — Kursaal-Palace.  
JOIGNY. — Artistique.  
LA ROCHELLE. — Tivoli-Cinéma.  
LE HAVRE. — Sélect-Palace. — Alhambra.  
LILLE. — Cinéma-Pathé. — Familia. — Printania. — Wazennes-Cinéma-Pathé.

LIMOGES. — Ciné-Familia, 8, bd Victor-Hugo.  
LORIENT. — Select. — Royal. — Omnia.  
LYON. — Royal-Aubert-Palace. — Artistique-Cinéma.  
— Eden. — Odéon. — Bellecour-Cinéma.  
— Athénée. — Idéal-Cinéma. — Majestic-Cinéma.  
— Gloria-Cinéma. — Tivoli.  
MACON. — Salle Marivaux.  
MARMADE. — Théâtre-Français.  
MARSEILLE. — Aubert-Palace, 20, rue de la Cannebière. — Modern-Cinéma. — Comédia-Cinéma. — Majestic-Cinéma. — Régent-Cinéma.  
— Eden-Cinéma. — Eldorado. — Mondial. — Odéon. — Olympia. — Familia.  
MELUN. — Eden.  
MENTON. — Majestic-Cinéma.  
MILLAUX. — Grand-Ciné Faillous. — Splendid.  
MONTREAU. — Majestic (Vend., Sam., Dim.).  
MONTPELLIER. — Trianon-Cinéma.  
NANGIS. — Nangis-Cinéma.  
NANTES. — Cinéma Jeanne-d'Arc. — Cinéma-Palace. — Cinéma Katorza. — Olympia.  
NICE. — Caméo. — Fémina. — Idéal. — Paris-Palace.  
NIMES. — Majestic-Palace.  
ORLÉANS. — Parisiana-Ciné.  
OULLINS (Rhône). — Salle Marivaux.  
OYONNAX. — Casino-Théâtre.  
POITIERS. — Ciné Castille.  
PONT-ROUSSEAU (Loire-Inf.). — Artistique.  
PORTETS (Gironde). — Radium-Cinéma.  
QUEVILLY (Seine-Inf.). — Kursaal.  
RAISMES (Nord). — Cinéma Central.  
RENNES. — Théâtre Omnia.  
ROANNE. — Salle Marivaux.  
ROUEN. — Olympia. — Théâtre-Omnia. — Tivoli.  
— Cinéma de Mont-Saint-Aignan.  
ROYAN. — Royan-Ciné-Théâtre (D. en m.).  
SAINT-CHAMOND. — Salle Marivaux.  
SAINT-ÉTIENNE. — Family-Théâtre.  
SAINT-MACAIRE. — Cinéma Dos Santos.  
SAINT-MALO. — Théâtre Municipal.  
SAINT-QUENTIN. — Kursaal-Omnia.  
SAINT-YRIEIX. — Royal Cinéma.  
SAUMUR. — Cinéma des Familles.  
SETE. — Trianon.  
SOISSONS. — Omnia-Pathé.  
STRASBOURG. — Broglie-Palace. — U. T. La Bonbonnière de Strasbourg. — Cinéma Olympia, 79, Grand'Rue. — Grand Cinéma des Arcades, 33-39, rue des Grandes-Arcades.

TAIEN (Drôme). — Cinéma Palace.  
TOULOUSE. — Royal. — Olympia. — Apollo. — Trianon.  
TOURCOING. — Splendid. — Hippodrome.  
TOURS. — Étoile. — Théâtre-Français.  
TROYES. — Cinéma-Palace. — Cronois.  
VALLAURIS. — Théâtre-Français.  
VILLERAVE-D'ORNON (Gironde). — Cinéma.  
VIRE. — Select-Cinéma.

### ALGÉRIE ET COLONIES

ALGER. — Splendid. — Olympia-Cinéma. — Trianon-Palace. — Splendid Casino Plein Air.  
BONE. — Ciné Manzini.  
CASABLANCA. — Eden.  
SFAX (Tunisie). — Modern-Cinéma.  
SOUSSSE (Tunisie). — Parisiana-Cinéma.  
TUNIS. — Alhambra-Cinéma. — Cinéma-Goulette. — Modern-Cinéma.

### ÉTRANGER

ANVERS. — Théâtre Pathé. — Cinéma Eden.  
BRUXELLES. — Trianon-Aubert-Palace. — La Cigale. — Colléum. — Eden-Ciné. — Cinéma des Princes. — Majestic-Cinéma.  
BUCAREST. — Boulevard-Palace. — Classe.  
— Fascati. — Cinéma Théâtral Orasului T.-Séverin.  
CONSTANTINOPOLE. — Alhambra-Ciné-Opéra. — Ciné Moderne.  
GENÈVE. — Apollo-Théâtre. — Caméo. — Cinéma-Palace. — Cinéma-Étoile.  
MONS. — Eden-Bourse.  
NAPLES. — Cinéma Santa-Lucia.  
NEUFCHÂTEL. — Cinéma-Palace.



## Ciné-Magazine-Sélection

TOUTES LES VEDETTES DE L'ÉCRAN  
EN CARTES POSTALES BROMURE

## Dernières Nouveautés

(Envoi du catalogue complet sur demande)

|                                     |                           |                                                           |
|-------------------------------------|---------------------------|-----------------------------------------------------------|
| 811. Sally O'Neil.                  | 843. Claudette Colbert.   | 872. Maurice Chevalier (Le Petit Café).                   |
| 812. William Powell.                | 844. Norma Shearer.       | 873. Henry Garat.                                         |
| 813. Dorothy Jordan.                | 845. Marcelle Chantal.    | 874. Marlène Dietrich.                                    |
| 814. Clara Bow.                     | 846. André Roanne.        | 875. Marlène Dietrich.                                    |
| 815. Jeanette Mac Donald.           | 847. Kathryn Crawford.    | 876. Suzy Vernon.                                         |
| 816. Lilian Roth.                   | 848. André Roanne.        | 877. Danièle Parola.                                      |
| 817. George Bancroft.               | 849. John Mac Brown.      | 878. Fernand Fabre.                                       |
| 818. Greta Garbo, C. Nagel.         | 850. Clara Bow.           | 879. Anita Page.                                          |
| 819. Maria Corda.                   | 851. Maly Delschaft.      | 880. Marcelle Chantal.                                    |
| 820. Laura La Plante, J. Bole.      | 852. Maria Paudler.       | 881. Greta Garbo.                                         |
| 821. Janet Gaynor, Charles Farrell. | 853. Betty Balfour.       | 882. John Mac Brown.                                      |
| 822. Gustav Frolich.                | 854. Corry Bell.          | 883. Maurice Chevalier.                                   |
| 823. 824. John Mac Brown.           | 855. Betty Bird.          | 884. Charles Rogers.                                      |
| 825. Livio Pavanelli.               | 856. Anna May Wong.       | 885. Gary Cooper.                                         |
| 826. Georg Alexander.               | 857. Marion Davies.       | 886. Marion Davies.                                       |
| 827. Virginia Cherrill.             | 858. Grock.               | 887. Bebe Daniels.                                        |
| 828. Mona Maris.                    | 859. Thomy Bourdelle.     | 888. Greta Garbo.                                         |
| 829. Ronald Colman.                 | 860. Marie Bell.          | 889. Henry Garat.                                         |
| 830. Charles Rogers, Mary Brian.    | 861. Harold Lloyd.        | 890. Mary Brian.                                          |
| 831. Ch. Rogers, Jean Arthur.       | 862. Bessie Love.         | 891. Lily Damita.                                         |
| 832. Ruth Chatterton.               | 863. Barry Norton.        | 892. Maurice Chevalier.                                   |
| 833. 834. 835. Lily Damita.         | 864. Raquel Torres.       | 893. Claudette Colbert.                                   |
| 836. 837. 838. Nancy Carroll.       | 865. Jeanette Mac Donald. | 894. Marlène Dietrich.                                    |
| 840. Dennis King.                   | 866. Jeanette Mac Donald. | 895. Jeanette Mac Donald.                                 |
| 841. George Bancroft.               | 867. Harry Baur.          | 896. Jeanette Mac Donald.                                 |
| 842. Jeanette Mac Donald.           | 868. Mady Christians.     | 897. Ramon Novarro, Suzy Vernon (Le Chanteur de Séville). |
|                                     | 869. Jean Murat.          |                                                           |
|                                     | 870. Alice Cocca.         |                                                           |
|                                     | 871. Agnès Petersen.      |                                                           |

|                    |                |
|--------------------|----------------|
| LES 15 CARTES..... | Franco. 10 fr. |
| — 25 — .....       | 15 fr.         |
| — 100 — .....      | 50 fr.         |

Adresser les commandes avec le montant à "Ciné-Magazine", en espèces, mandat ou chèque (Compte chèques postaux N° 309-08).

INDIQUER SEULEMENT LES N° DES CARTES.

Pour les quantités au-dessous de 15, s'adresser directement chez les libraires. N'oubliez pas que l'affranchissement actuel de la Carte Postale illustrée n'est plus que de 15 centimes avec cinq mots, signature et date ; 40 centimes avec correspondance entièrement libre.



*Septembre !*

Voici le moment de choisir !

# ÉTOILE-SONORE

## L'ÉQUIPEMENT PARFAIT

*vous présente une gamme complète de postes sonores pouvant répondre à toutes les exigences :*

|                          |     |     |     |     |     |     |     |     |     |             |
|--------------------------|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-----|-------------|
| Type <b>A</b>            | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | 110.000 fr. |
| Type <b>B</b>            | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | 90.000 fr.  |
| Type <b>C</b>            | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | 65.000 fr.  |
| Type <b>D</b>            | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | 50.000 fr.  |
| Type <b>D (Scolaire)</b> | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | ... | 25.000 fr.  |

Consultez ses 8 Agences :

**PARIS**  
73, r. Beaubourg



**LYON**  
7, place Ampère

LILLE

NANTES

NANCY

TOULOUSE

STRASBOURG

MARSEILLE